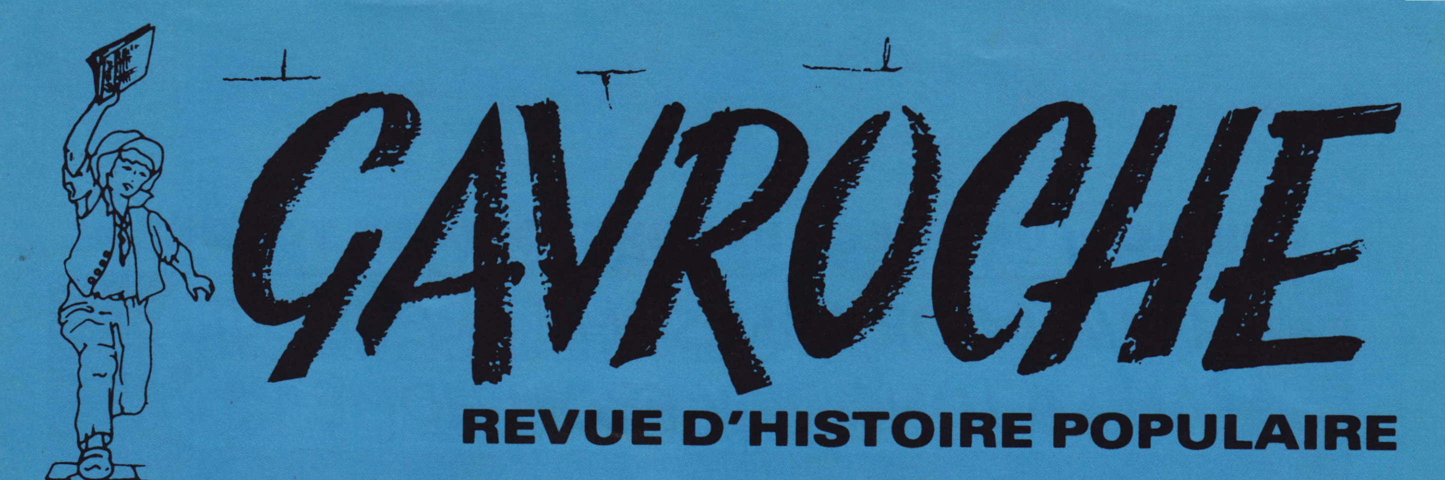


GAVROCHE

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 8 €

Trimestriel n° 150 – 26e année – avril/mai/juin 2007

Dans un camp pour Tsiganes

1942-1945 : Trois ans avec les « voleurs de poules »

Supplément Illustré du Petit Journal, 4 novembre 1905 (voir p. 31).

Francs-tireurs au combat de Châteaudun (1870)

Pierre Loti et la Première Guerre mondiale

Poilu Fin du voyage de Marcel Bienvenu

CHIRAC, « UNE PAGE DE L'HISTOIRE SE TOURNE »

I'M A POOR LONESOME PRESIDENT
AND A LONG WAY FROM HOME ...

FIN

Dic



EN DERNIÈRE PAGE :

La défense de Châteaudun 18 octobre 1870

Imagerie d'Épinal

Le combat de Châteaudun, comme de nombreuses batailles, fit l'objet d'une image d'Épinal. Il reste en effet l'un des faits marquants de la guerre de 1870 contre les Allemands. Ceux-ci ne prendront Châteaudun qu'après de longues heures d'une défense acharnée de la ville, qui restera dans les mémoires. Rejoignant un groupe composé de Francs-tireurs de Paris, de Volontaires de Nantes, de Gardes nationaux de la ville et de sapeurs-pompiers, les Francs-tireurs de Cannes qui participèrent à cette bataille et luttèrent sur les barricades ne seront jamais reconnus par l'armée, malgré de nombreuses protestations. Le récit de leur combat est à lire p. 24.

www.gavroche.info

À retrouver sur le site Internet de Gavroche :
- Les sommaires de la revue depuis le n° 1
- L'index thématique des articles parus
- Des articles en ligne
- Des compléments d'information sur les sujets du numéro
- Des expositions et des sites à visiter
- La possibilité de commander d'anciens numéros
- Un moteur de recherche interne au site

Pour nous contacter par courriel : revue@gavroche.info

SOMMAIRE N° 150



Revue trimestrielle d'histoire populaire, Numéro 150, 2e trimestre 2007. BP 863 27008 Evreux Cedex. Tél. : 02 32 39 50 50. Courriel : revue@gavroche.info. Site Internet : http://www.gavroche.info
Directeur de la publication : Sophie VIRLOUVET. Avec la collaboration pour ce numéro de : M. CHUECA, J.L. DEBRY, DICE (dessin p. 2), G. DOIZY, J. ESTRACH, H. FABRE, J.J. GANDINI, C. JACQUIER, J.J. LEDOS, J.P. LEVARAY, J. RAVIER, F. SAENEN, J. SIGOT, D. VINSON, P.H. ZAIDMAN. Commission paritaire : 0707K81974.
I.S.S.N. : 02-42-9705 © Gavroche Tous droits de reproduction réservés. Distribution en librairie : DIFFUSION POPULAIRE, 21 ter, rue Voltaire 75011 Paris. Tél. : 01 40 24 21 31 Publication, secrétariat de rédaction et mise en page : Scoop Presse – BP 863 – 27008 Evreux cedex. Impression : 27 Offset – 27930 Gravigny.

La correspondance de Marcel Bienvenu Officier-payeur à la Trésorerie et Postes aux armées

1914-1917 – 2e partie

Après avoir connu la Campagne d'Alsace, le poilu Marcel Bienvenu a été envoyé sur le front oriental (voir *Gavroche* n° 149). En 1916 et 1917, il continue de correspondre avec sa famille et ses nombreuses cartes évoquent le quotidien des soldats dans la région de Salonique.

Carte 56 : 20 janvier 1916 - Le camp de Samli



Ma petite chérie
Je t'envoie une carte du camp, mais il faisait tellement de soleil qu'on fait des grimaces, on ne voit pas nos tentes elles sont à gauche du bâtiment que je te désigne. Je n'ai pas encore reçu les colis annoncés, surtout ne m'envoie plus de colis affranchis à 27 sous, si tu voyais comme les colis postaux par chemin de fer arrivent bien, on en reçoit des pleins camions et c'est très commode. On a droit jusqu'à 10 kg. Tu pourrais peut-être même dans un de ces colis me mettre les guêtres jaunes que je t'ai renvoyées de Montluel ainsi que les souliers, maintenant j'ai de la place. Je t'envoie d'ailleurs une paire que j'ai en trop qui pourront être utiles à la maison. Ma petite chérie embrasse toute la famille pour moi.

Carte 57 : 26 janvier 1916 - Le camp de Samli

Chère maman
Aujourd'hui c'est à vous que j'écris personnellement. Vous m'excusez de ne le faire plus souvent. Je vous remercie pour les confitures, elles font bien plaisir dans ce pays où il n'y a rien. Croyez-vous que du beurre salé pourrait s'expédier, il y a quatre mois que nous n'avons mangé de beurre, j'en mangerais bien avec plaisir. Et papa que fait-il, toujours les tours à Boucheslin probablement ? Ici il fait bien beau mais du vent, toujours du vent. Nous avons une mauvaise exposition car nous sommes dans une vallée encaissée. L'on m'a écrit de Mormaie aujourd'hui, il paraît que Constant n'est pas du tout remis, il a une fibule neuve, il va falloir encore l'opérer et il a un raccourcissement de 5 cm. Je vous embrasse bien fort ainsi que papa et le Quinquin aura de bons gros baisers aussi. Votre fils qui vous aime bien.
Marcel
PS. Au moins huit jours que je n'ai pas reçu de lettre, c'est ce qu'il y a de plus ennuyeux, de ne pas avoir de nouvelles.

Carte 58 : 11 février 1916 - Mont Athos

Mon chéri
Aujourd'hui il pleut à plein temps. Il paraît que nous en avons pour quinze jours. C'est la saison des pluies mais après ce sont les grandes chaleurs. Nous allons endosser la toile, on va nous donner des casques en liège, les casques coloniaux. Ce que tu devrais me faire c'est une moustiquaire, en tulle assez épais que je pourrai monter au-dessus de mon lit. On dit que c'est indispensable ici à cause des moustiques qui donnent des fièvres. Il y a déjà eu quelques fièvres mais moi jusqu'ici je n'ai jamais été malade. Il est vrai qu'on se soigne bien et que l'on ne boit que du vin avec de l'eau bouillie. Hier nous avons eu notre colonel à déjeuner. J'ai fait une crème au chocolat avec des œufs en neige. J'ai eu les compliments des gourmands. Nous en sommes aux confitures de groseilles, elles sont un peu liquides mais très bonnes quand même. Mon chéri je t'envoie tous mes meilleurs et tendres baisers ainsi qu'à père et mère.
Ton Cel

Carte 59 : 15 février 1916 - Costume national



Ma petite femme chérie.
Comme je te l'avais annoncé hier je suis allé à Salonique et je t'ai envoyé un petit cadeau, tu verras cela. C'est d'ailleurs la première fois que je passe une journée à Salonique, il y a un quartier vraiment joli, on se croirait dans une ville d'eau, il n'y a que des villas. J'ai vu les dégâts qu'ont causés les zeppelins, ce n'est pas mince. Je me suis acheté des draps et je me fais faire une tunique car la mienne est bien sale. J'ai dégoté un tailleur mais il ne comprend que l'espagnol, tu vois d'ici comme c'est facile de se faire comprendre. Mon chéri, je te quitte, je t'envoie une grande brassée de bons baisers ainsi qu'à papa et maman.
Ton vieux Cel

Carte 60 : 17 février 1916 - Ile d'Eubée

Ma petite cocotte chérie
Les colis postaux ne sont pas encore arrivés mais ils ne doivent pas être loin car il est arrivé plusieurs bateaux chargés de courrier. Mon chéri ne te fais pas de bile à mon sujet, les zeppelins ont fait pas mal de dégâts à Salonique mais ici nous ne les craignons guère car nous sommes à 12 km. Je vais bientôt recevoir mes gilets d'hiver. Voudrais-tu m'envoyer 3 caleçons toiles ou zéphyr et 3 chemises idem ceux que je porte habituellement. Ce matin nos aviateurs ont dégringolé un avion boche. Le pilote avait une balle dans la cuisse et le navigateur s'est sauvé mais on espère bien le piéger. C'est le deuxième avion qu'on descend en huit jours. Le père Bienvenu déborde de joie, je reçois lettre sur lettre mais moi je suis moins prolixe. Remercie bien maman pour son colis et recevez tous mes plus tendres baisers.
Ton coco qui t'aime bien
Cel

Carte 62 : 1er mars 1916 - L'arrivée d'un courrier au secteur 508



Mon petit chéri
Je t'envoie ton poilu au milieu de son équipe à la réception d'un courrier, tu vois qu'il y a plutôt quelques sacs. Nous venons d'apprendre que la Provence était coulée. Il y avait un courrier dessus, voilà encore bien des lettres qu'on ne va pas recevoir. Il y avait aussi tout un bataillon dessus mais espérons qu'il y aura pas mal de rescapés. Mon jardin est presque complètement ensemencé, il est très grand, ce sont des salades qui dominent. Nous sommes en ce moment dans la saison des pluies, il pleut tous les jours mais il paraît que ça ne dure que pendant trois semaines. Il paraît que ça chauffe à Verdun en ce moment, si l'on avait seulement la chance d'être vainqueur, la guerre serait peut-être abrégée.
Ma petite gosse chérie, je te quitte et je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous.
Ton Cel

Carte 64 : 7 mars 1916 (jour de Carnaval) - Souvenir de Salonique



Ma petite Zane
Aujourd'hui carnaval, toujours pas de lettres ? Je crois qu'il faudra patienter encore jusqu'au 11. Voudrais-tu m'envoyer deux petites barrettes comme celles que j'ai avec la rosette dessus. Ce que nous sommes tranquilles maintenant que le C. n'est plus là. Nous nous laissons vivre. Demain je vais à Salonique chercher des fonds. Je vais en profiter pour faire une petite excursion en auto dans les environs. Bons baisers à tout le monde, je t'embrasse de tout mon cœur et de toute ma tendresse.
Ton Cel

Carte 65 : 9 mars 1916 - Souvenir de Salonique



Ma petite Suzanne chérie
Je viens de recevoir trois lettres de toi. J'étais bien content, il y avait longtemps que je n'avais de tes nouvelles. J'ai reçu aussi la procuration. Je l'ai renvoyée signée au notaire et je l'ai autorisé à te remettre les valeurs. Hier j'ai passé l'après-midi à Salonique. Il faisait un temps chaud mais le long de la mer il fait délicieux. J'ai été au casino un peu. Si la traversée n'était pas si dangereuse, je te ferais bien venir mais tu t'ennuierais à mourir car quand le patron est là on ne peut pas s'absenter facilement. Bons baisers à tous et mes plus douces caresses et bibige.

Carte 66 : 12 mars 1916 - Souvenir de Salonique

Mon petit chéri
Ton M. Mouroux n'a pas l'air en effet très aimable. Je lui ai écrit lorsqu'il a repris la perception, il ne m'a jamais répondu. Ils commencent à nous embêter tous ces percepteurs, ils n'ont point besoin d'aller dans nos chambres, tu me raconteras ce qui se passe à Evron. Je savais bien que Ragot était parti mais ce que tu ne m'as pas dit c'est pour quel motif. Il pouvait bien rester à Evron puisque je m'engageais à le garder comme commis. Je me demande où je vais en trouver un après la guerre. J'ai reçu les cartes des nénettes. Tu les embrasseras de ma part. Je leur enverrai une carte un de ces jours. J'ai reçu une carte de Bry hier, il n'a pas l'air très gai et craint une nouvelle opération. Bons baisers à tous et à toi aussi mon chéri, bien douce étreinte sur mon cœur.
Ton Cel

Carte 67 : 14 mars 1916 - Souvenir de Salonique



Prière à l'occasion de l'entrée des armées hellènes à Litohoron.
Bons baisers. Cel

CORRESPONDANCE D'UN POILU

Carte 69 : 18 mars 1916 - Souvenir de Salonique
Ma chère petite Zizi
Quelle chaleur aujourd'hui, je crois que l'été est définitivement arrivé. Ai reçu aujourd'hui un colis et deux lettres. Je te remercie pour les rillons, on va se régaler, quoique tu sais maintenant notre popotte s'est bien améliorée. Je te renvoie dans la même caisse une capote et un gilet. Tu n'as pas de chance de te trouver par la neige au Mans. Tu me diras ce qui se passe à Evron. Mon chéri, je te quitte et je t'embrasse bien tendrement ainsi que papa et maman.
Ton Cel
J'ai envoyé une tortue à Jeanne Brossart.

Carte 72 : 22 mars 1916 - Souvenir de Salonique
Ma petite Zane
On vient de nous annoncer l'arrivée d'un bateau. Tant mieux on aura probablement du courrier ce soir ou demain. Tiens le voilà qui arrive. Justement je reçois ton petit paquet de pâte et d'écussons... merci crotte, tu n'as pas l'air commode dis donc dans ta lettre. Tu as bien fait de m'envoyer la lettre du notaire car j'écris immédiatement que je m'oppose à la vente des titres et que je m'en tiens aux termes du partage que j'ai approuvé. Je ne vois pas pourquoi il veut me coller des villes de Vienne. Ne te fais pas de mauvais sang va, ma chérie, tout se tassera. Ils ont beau m'envoyer de belles lettres, ils savent bien que je ne les porte pas dans mon cœur. Je t'embrasse bien fort ainsi que tous.
Ton Cel

Carte 73 : 24 mars 1916 - Souvenir de Salonique
Ma chère petite Zizi
J'arrive de Salonique chercher du pognon. J'en ai profité pour aller voir les camarades. Nous avons déjeuné au casino. Ils voulaient me garder ce soir, il y avait beaucoup de choses de projetées mais j'ai trouvé plus sage de rentrer avec mon demi-million. Dis donc petit coco de coquin qui se plaint qu'il m'envoie des écussons à l'œil et les 200 balles il me semble que j'ai augmenté la pension. Tu veux donc ruiner le Cel. Mon petit rat j'ai oublié ton anniversaire en effet, je ne sais plus comment je vis, je prendrai ma revanche l'année prochaine et kiki sera de la fête. Tu n'as pas idée de la chaleur qu'il a fait aujourd'hui. Il y avait de quoi cuire à Salonique. C'est comme juillet en France. Que sera-ce dans deux mois. Espérons que nous serons dans les montagnes. Mon chéri je t'embrasse de tout mon petit corps aimé et bien fort sur tes lèvres.

Carte 74 : 26 mars 1916 - Souvenir de Salonique
Ma chère petite Zane
Ai reçu aujourd'hui trois lettres. Étais content. Figure-toi qu'hier soir nous sommes partis tous en bombe à Salo... Roux était en tête, c'est lui qui nous a débauchés, nous avons dîné à l'hôtel et ensuite sommes allés au théâtre et nous sommes revenus comme une fleur avec notre auto à minuit. Aujourd'hui nous avons trois invités, tu vois qu'on ne s'embête pas pendant que le patron n'y est pas. Au menu, des soles, des escargots, du gigot petits pois crème. On se soigne. Que n'ai-je ma petite Zane avec moi. Mets-toi donc dans une cale de bateau. Bons et tendres baisers à ma chérie et à tous.
Marcel

Carte 75 : 29 mars 1916 - Souvenir de Salonique
Ma chère petite Zizi
Voilà notre formation qui commence à s'effriter. Roux est parti avec la moitié du personnel à une dizaine de km de nous monter un bureau annexe. Je reste seul ici en attendant le patron. Je pense qu'il ne tardera pas car il est annoncé sur l'Australien. Il paraît que nous allons être 15 jours sans recevoir de courrier, c'est long, on aura des nouvelles guère fraîches. Pour la succession, je crois que je t'ai déjà écrit que je ne tenais pas à ce qu'on vende les titres. Tu te rappelles la première fois que le notaire m'avait envoyé un projet de partage



j'avais accepté. Je ne vois pas pourquoi maintenant on veut le modifier. Le commis d'Evron comment est-il ? Lui as-tu parlé, avait-il envie de rester dans la perception, s'il y reste longtemps il sera tout à fait au courant. Mon petit chéri je te quitte, embrasse tout le monde pour moi et reçois mes plus gros et tendres baisers.
Ton Cel

Carte 76 : 4 avril 1916 - Souvenir de Salonique
Ma petite femme chérie
Je t'envoie une dépêche de Salonique. Tu chercheras à la déchiffrer et tu me diras ce que tu as trouvé, c'est rigolo. On s'est mis fortement à la quinine car il y a pas mal de paludisme. Jusqu'ici je n'ai rien eu. On a fait des parcs à tortues cet après-midi, on en a ramassé une pleine voiture. Aujourd'hui le Général nous a envoyé des radis de son jardin, les nôtres ne font que commencer à être bons, mais nous avons de la chicorée améliorée depuis plus d'un mois. Mon quinquin je t'embrasse aussi fort que je t'aime ainsi que tous.
Cel

Carte 77 : 6 avril 1916 - Souvenir de Salonique
Ma chérie
Ce soir deux bateaux annoncés, j'aurai peut-être du courrier, on en a rarement. Nous avons un camarade parti en permission ce matin. Si seulement c'était mon tour. Nous ne sommes plus que trois officiers maintenant ici. Ce n'est plus aussi gai qu'avant. Cet après-midi comme distraction je suis allé voir abattre un cheval qui avait la morve. Les affaires n'ont pas l'air d'aller trop mal du côté de Verdun. On sera peut-être revenu plus tôt qu'on ne le croit. Ce qu'il y aura comme impôts à faire rentrer après la guerre. Je m'en désole. Mon petit chéri reçois ainsi que tous mes baisers les plus tendres et mes caresses.
Ton Cel

Carte 78 : 10 avril 1916 - Souvenir de Salonique



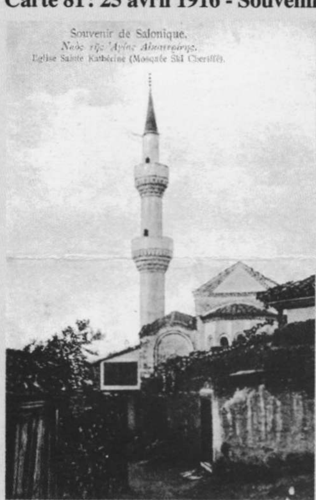
Petit coco
Je te remercie de tes bons souhaits, ils sont arrivés ce matin, juste le jour de mon anniversaire. Ce matin je me suis fait apporter un petit matelas de Salonique, je serai toujours mieux couché que sur ma paillasse. Déjà huit mois qu'il en est ainsi, c'est un peu long.

Lorsque des bons de la défense nationale vont être échus fais les donc renouveler pour trois mois à la trésorerie générale. Mes pauvres caleçons sont en bien mauvais état. Je vais en faire prendre à Salonique. Mon chéri je te quitte et t'envoie mes meilleurs et bons baisers ainsi qu'à tous.
Ton Cel

Carte 79 : 17 avril 1916 - Souvenir de Salonique
Ma chère Zi
Je viens de rentrer à l'instant de mes pérégrinations. J'ai trouvé le colis contenant les guêtres et les confitures, merci bien. Avec Roux j'ai fait une magnifique excursion dans les montagnes mais on a bien failli se faire démolir. Un avion allemand est passé au-dessus de nous et les batteries françaises tiraient dessus si bien qu'autour de nous il pleuvait des schnarpels et des éclats d'obus. On en a ramassé un à trois mètres de nous. On a été quitte pour une petite émotion. L'après-midi j'ai assisté à une belle partie de football anglo-française suivie de deux combats de boxe, les English ne s'embêtent pas. Pour mon drap je savais bien ne pas avoir envoyé d'échantillon. Je n'en avais pas. Mais du drap d'officier il n'y a pas besoin d'échantillons, tous se ressemblent. Je te quitte ma petite Zi et je t'embrasse bien fort ainsi que tous les deux papa et maman.
Ton Cel

Carte 80 : 19 avril 1916 - Souvenir de Salonique
Ma chère petite Zizi
Nous attendons un bateau demain, j'aurai peut-être des nouvelles fraîches. Aujourd'hui nous avons vu passer des Serbes. Ils ont encore belle allure et ils sont tous jeunes. En passant ce soir, le Général nous a félicités pour notre jardin. Il nous a dit qu'il aurait voulu que tous soient comme le nôtre, nous mangeons déjà des salades que nous avons plantées. Demain matin, je vais m'échapper à Salo acheter des souliers et un caleçon. Ce sont les chaussettes qui s'usent le plus vite car mon raccommodeur n'est pas très expert. Je t'étreins bien fort dans mes bras et te couvre de bons baisers.
Ton Cel

Carte 81 : 25 avril 1916 - Souvenir de Salonique



Ma chère Zane
J'ai expédié aujourd'hui le colis postal. J'espère qu'il arrivera en pas trop mauvais état. Tu diras à maman Esnault que j'aurais du plaisir à dire bonjour à M. Daillet mais maintenant nous allons bien rarement à Salonique et quand on y va c'est pour une heure ou deux et on est chargé de commissions. Enfin si j'en ai l'occasion un jour j'irai le voir. Nous mangeons toujours des produits de notre jardin, mais ils ne sont pas bien variés car nous n'avons pas beaucoup de graines. J'ai reçu une lettre de Louis Ribeaudeau qui se préparait à aller en congé, le veinard. Ici on a tous le cafard depuis le temps qu'on ne bouge pas parce qu'il est interdit de sortir. On se croirait au bagne dans nos cahutes. Bons baisers à tous et à toi ma plus vive tendresse.
Ton Cel

Carte 82 : 27 avril 1916 - L'entrée de l'armée hellène à Salonique
Ma chère petite Zite
Nous venons d'avoir de la pluie pendant deux jours sans arrêt. Je



t'assure que c'était joli dans notre masure en planches, l'eau goûtait partout et nous avons couché dans un lac. Heureusement qu'il pleut rarement, d'ailleurs ça évite d'arroser le jardin pendant quelques jours. Je t'envoie la citation d'Henri Bienvenu que j'ai trouvée dans le bulletin des armées. Les fêtes de Pâques sont finies maintenant, il y a eu des fêtes très bizarres à la campagne par ici. Il y a eu des espèces de processions faites par les Turcs avec des binious. C'est tout à fait drôle. À Salonique les magasins sont restés fermés pendant huit jours. À bientôt de tes nouvelles ma petite Zette. Je t'embrasse de tout mon cœur.
Ton Cel

Carte 83 : 5 mai 1916 - Les femmes en culotte au camp d'Arapli



Mon chéri
Je t'envoie une photo prise pas loin de nous. Dans le coin on voit notre voiture du personnel. C'est là-dedans que nous avons couché à cinq une nuit cet hiver. Tu vois l'accoutrement des Turcs. Riches natures hein ? Cette nuit grand branle-bas, il y avait un zeppelin au-dessus de nous et veine extraordinaire, il a été abattu, ça faisait un beau feu d'artifice. Je vais tâcher de faire la commission pour Renée. Ça sera peut-être difficile car nous sommes en instance de départ. Il fait toujours une chaleur torride. J'aurai probablement mon congé au mois de juillet s'il n'y a pas de changements. Embrasse bien tout le monde et reçois aussi mes plus fortes embrassades.
Ton Cel

Carte 84 : 7 mai 1916 - La fête au village d'Arapli



Ma petite poiluse
Je t'envoie une photo prise lundi de Pâques. C'est la fête au village. Tu vois les filles dansent ensemble, ensuite c'est le tour des garçons, mais les garçons et les filles ne dansent jamais ensemble. J'ai envoyé hier à ta petite amie une paire de sandales. J'ai pu faire une échappée hier matin à Salo. Je crois que nous lèverons les voiles vers le 12, c'est bien ennuyeux de quitter notre

jardin, cependant il commence à brûler sérieusement. J'ai bien peur que les petits pois ne viennent jamais à maturité. On les a semés trop tard. Mon chéri je te presse bien fort dans mes bras et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous.

Carte 86 : 9 mai 1916 - Soldats Grecs et Serbes gardant un pont

Ma petite femme chérie
Nous attendions un courrier aujourd'hui mais il y a contre-ordre. Ce qu'on est longtemps sans recevoir de courrier ! Garde toutes les photos que je t'envoie nous en ferons un album qui me rappellera mon séjour dans ce pays. Comptes-tu bientôt réintégrer Azay ? Il me semble qu'il y a longtemps que tu es partie. Tu devrais bien aller un jour à Chisseaux voir ce que dit M. de Moreau. Je suis sûr qu'elle sera contente. Les céréales par ici commencent à mûrir. Je crois que la moisson ne va pas tarder. As-tu songé à faire renouveler les bons de la Défense nationale ? Songes-y car tu perdrais de l'intérêt. N'oublie pas non plus ma gabardine car ici on ne trouve rien. Est-ce que les vignes sont belles ? Ici le vin vaut 1 F le litre, le ravitaillement ne nous en donne qu'un quart par jour. C'est pas épais.
Je t'embrasse bien fort petit chéri ainsi que papa et maman.
Ton Cel

Carte 87 : 11 mai 1916 - La fête de Pâques au village d'Arapli

Mon petit Rinquinquin
C'est la dernière fois que je t'écris d'ici car nous sommes en instance de départ. Comme nous allons faire trois étapes, je serai peut-être quelques jours sans t'écrire. Je vois que tu ne te fais pas trop de bile à Paris. Ce Bidault ne m'étonne pas, il est toujours pareil. C'est bien cela pendant qu'on expose sa peau, ces embusqués débauchent nos femmes, c'est joli ! Il est arrivé hier des Anamites. J'en ai vu tout un bataillon. Par ici on voit toute sorte de monde. Ce matin j'ai trouvé une tortue, je l'ai envoyé à Michon. Je crois que ça va pas être drôle maintenant : on va reprendre notre vie du mois de décembre. Il paraît que le ravitaillement ne vient pas tous les jours. On va revoir la belle époque du pain moisi. Enfin maintenant on commence à y être habitué. Mon petit chéri je te serre bien fort dans mes bras et je t'embrasse aussi tendrement que je t'aime. Bonjour à tous les Parigots.
Marcel

Carte 88 : 17 mai 1916 - Convoi de Macédoniens



Ma chère Suze
Nous sommes à peu près installés mais il paraît que nous allons partir dans deux ou trois jours à quelques km d'ici. J'ai placé ma tente sous un orme mais il y a des tas de grenouilles autour de moi qui font bien du bruit la nuit et un rossignol qui n'arrête pas de chanter la nuit. Cette nuit il a plu tout le temps mais ce n'était pas trop traversé. Je m'étais recouvert avec des sacs postaux. Les permissions sont rétablies. Roux s'attend à partir très prochainement. Dès qu'il sera rentré ce sera mon tour. J'ai voulu envoyer une tortue à Michon mais on ne veut plus qu'on en envoie car elles arrivent mortes et en décomposition. Il fait trop chaud maintenant, il y en a pourtant de jolies par ici et aussi des tortues d'eau. Bons baisers à tous et à toi mes plus chaudes caresses.
Ton Cel

Carte 89 : 19 mai 1916 - La messe au camp d'Arapli



Ma petite Suze
Roux est parti en congé hier, dès qu'il sera rentré ce sera mon tour. Voilà ce que j'ai l'intention de faire. Dès que je serai débarqué à Marseille je t'enverrai un télégramme pour que tu te rendes à Paris car de Marseille j'irai à Paris directement. J'ai absolument à y faire, ensuite nous reviendrons ensemble en Touraine. Il était tout déconcerté ce pauvre Roux, il ne pensait pas partir si tôt. Il fait de gros orages toute la journée, nous sommes dans 50 cm de boue. Cette nuit nous avons été bombardés par les avions boches mais il n'y a pas trop de dégâts. Vivement un mois que j'aille te retrouver, ce sera toujours un bon moment passé hors d'ici et passé près de toi. Ma chérie prend mes meilleurs baisers et tendres caresses. Ne m'oublie pas auprès de tous.
Ton Cel

Carte 91 : 21 mai 1916 - Les auxiliaires du Macédonien

Ma chère Suze
Nous voici encore en déménagement et il paraît que ce n'est pas fini. Nous sommes toujours en plein champ sans un arbre mais il ne fait plus si chaud car nous sommes dans des régions assez élevées. Je te remercie d'avoir pensé à ma gabardine, je ne l'ai pas encore reçue mais je l'aurai peut-être à temps pour me faire faire une tenue avant de partir. Je crois que tu ne pourras guère recevoir Mme de Roux car elle va recevoir son mari. Il vogue sur la Méditerranée en ce moment le veinard. Vivement qu'il rentre, ce sera mon tour j'espère ! Bons baisers à tous et mes biens douces caresses au kienkien.

Carte 92 : 25 mai 1916 - Le camp d'Arapli



Chers parents
Vous voyez d'après cette carte qu'on était tout à fait apte à faire les coloniaux. Regardez ce qu'on était arrivé à faire dans notre hiver dans une région inculte et désertique. Nous avions des jardins magnifiques, nous avons bien regretté de partir. Enfin il paraît que nous aurons droit au 4/5e des légumes mais où diable les mangera-t-on car nous avons déjà bien navigué. Je compte partir en permission fin juin, commencement de juillet. Je serai bien content d'aller passer quelques jours près de vous. Papa doit avoir bien de l'ouvrage. Est-ce que vous trouvez un peu de monde pour l'aide ? Et les récoltes que disent-elles ? Les vignes sont-elles belles ? Ici il fait une grande chaleur dans le milieu du jour, mais les nuits sont fraîches car nous sommes dans une région élevée. Suze va bientôt rentrer je crois. Elle pouponne toujours à Paris. Le temps lui paraît moins long. Elle voudrait bien elle aussi que je sois rentré. Bons baisers à tous et amitiés à tous les amis d'Azay.
Marcel

Carte 93 : 27 mai 1916 - Kukus (sous/préfecture grecque)



Ma chérie
Je t'envoie une photo d'un patelin où nous sommes passés. Comme tu le vois, ça s'appelle « Kuku », shocking ! On y voit des dames turques toujours en culotte, voulant toujours avoir leur « kuku » caché. Voudrais-tu dans un prochain envoi m'adresser un bonnet de coton, pas trop épais, avec une bride de façon qu'il ne puisse sortir car jusqu'ici j'ai toujours couché avec un calot et c'est un peu chaud maintenant. Nous avons toujours du 30 degrés à l'ombre dans la journée et pas un légume vert à manger, que de la viande frigorifiée, des conserves et du macaroni ; nos pauvres boyaux s'en ressentent. Bons biges mon quinquin et bons baisers à tous.
Ton Cel

Carte 94 : 2 juin 1916 - un buffle de macédoine
Ma chérie
Nous voilà encore installés dans un nouveau pays, très joli par exemple, dans la montagne. Il n'y fait pas trop chaud et nous avons beaucoup d'arbres. Je porte depuis ce matin le 2e galon qui nous a été octroyé par le ministre, en attendant le 3e. J'ai installé ma tente dans un jardin sous les arbres. Il y a bien quelques maisons dans le patelin mais elles sont démolies et pleines de vermine. J'ai bien reçu mes insignes kakis mais je n'ai pas encore reçu la gabardine que tu m'as annoncée. Je voudrais bien l'avoir pour partir en permission. Bons baisers à tous et à toi beaucoup sur ton petit museau.
Ton Cel

Carte 95 : 2 juillet 1916 - Kasimli
Ma chérie
Toujours dans l'attente du départ. Ça ne vient pas vite. Nous avons du 30° à l'ombre. En ce moment nous avons 20 hommes, il y en a 8 déjà évacués pour maladie. Ce n'est pas drôle. Moi, je me maintiens, je n'ai plus d'accès de dysenterie seulement on est fortement relâché quand même. Bonnes amitiés à tous et bien tendres baisers pour la Zane.
Ton Cel

Carte 96 : 11 juillet 1916 - Granatua - L'église orthodoxe, asile de fiévreux
Ma chère petite veuve !
Dis donc coco, il y a bientôt un an que tu es veuve, tu vas bientôt pouvoir te remarier. Toujours rien de nouveau au sujet de mon congé. J'ai une permission en poche, c'est ce qu'il y a de plus encourageant mais il n'y a pas de départ, je ne sais pour quelle raison. La santé n'est pas très brillante. Tout le monde a la fièvre paludéenne. Je prends tous les jours deux cachets de quinine. On ne fait presque plus rien et on est couché toute la journée. Ce sont les jambes qui sont faibles, surtout on a eu hier 40° à l'ombre dans le bureau. Ce que je serais content de fiche mon camp. Je vais tâcher de me soigner de mon mieux. Quand Roux nous a quitté il n'était pas brillant non plus. Je n'ai pas encore eu de ses nouvelles depuis qu'il est parti. Je voudrais bien recevoir de tes nouvelles ; il y a 8 jours que nous n'avons pas eu de courrier. Mon chéri je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que toute la famille, bien tendres caresses. Il n'est pas tombé d'eau depuis le 20 mai, pas une goutte.

Carte 98 : 22 juillet 1916 - Kasimli
Mon coco
Me voilà revenu à mon bercail avec un rhume bien tapé. Espérons que je ne resterai pas trop longtemps. J'ai trouvé ce matin ta lettre du huit, espère avoir un courrier régulier de Zane. Ce qu'on trouve le temps long en rentrant après une fausse joie. Si je ne partais pas avant la fin du mois, je t'enverrai le loyer le 1er pour que tu puisses le faire parvenir à la mère Fléchard. Je t'embrasse bien tendrement de tout mon cœur ainsi que tous.

Les forces alliées envahissent Corfou au mois de janvier 1916. Des officiers grecs, prenant le parti de Venizelos contre le roi Constantin Ier déclenchent à Salonique, où les forces alliées avaient la souveraineté, une révolte au mois d'août 1916. Venizelos, s'étant rendu à Salonique au mois d'octobre 1916, prend le commandement de la révolte et forme un gouvernement républicain. Le gouvernement britannique et le gouvernement français déclarent qu'ils reconnaissent l'administration de Venizelos.

Carte 99 : 9 septembre 1916 - Verria
Chère Suze
J'ai reçu ce matin ta lettre du 30. C'est étonnant que tu n'aies pas encore reçu mon télégramme. Tu as bien fait de porter ces titres à la trésorerie. As-tu pensé à toucher le coupon ? Nous remuons beaucoup en ce moment, déplacements en auto, déjeuners sur l'herbe, c'est assez agréable. Si on touche l'héritage, fais-le remplir comme je t'ai indiqué. J'espère que maman ne sera pas malade longtemps ; si c'est comme Édith, c'est une maladie de bébé. Je vous embrasse tous bien tendrement et toi aussi la petite coucoute. Bons baisers aux fifilles.
Cel

Carte 100 : septembre 1916 - l'entrée des Français à Verria



Sans texte.

Carte 101 : 20 septembre 1916 - Salonique 1916



Ma Chérie
Reçu aujourd'hui quatre lettres, il y avait bien longtemps que je

n'avais eu de tes nouvelles. Je pense m'estimer heureux d'être encore en vie aujourd'hui car je t'assure qu'hier nous l'avons échappé belle. On a reçu plus de cinquante obus hier. Il en a éclaté un à cinq mètres de moi et du patron. On a pas mal de chevaux tués autour de nous et des blessés. On a pas idée de mettre un état-major sur la ligne de feu. N'oublie pas de m'envoyer mes gilets d'hiver car il fait froid. Ce matin il y avait de la glace autour de la tente. On dirait que c'est fait exprès. On a passé l'été dans les régions les plus chaudes et on va passer l'hiver dans les régions les plus froides. Nous sommes à 800 m d'altitude. J'ai reçu mon stylo merci. J'avais aussi une lettre d'Henri Bienvenu. Il est à Salonique dans un dépôt. Mes meilleurs baisers ma chérie ainsi qu'à tous.
Ton Cel

Carte 102 : 24 septembre 1916 - Salonique 1916

Ma chère Suze
Depuis ce matin la bataille fait rage autour de nous. Que se passe-t-il, je n'en sais rien encore. En tous cas les marmites tombent tout autour de nous. Il paraît que le courrier met quatre jours pour venir de Salonique à cause de notre éloignement. Nous n'aurons plus des nouvelles bien fraîches. J'ai eu bien froid cette nuit. Un peu de glace autour de ma tente, et on voit déjà apparaître la neige sur la cime des montagnes. Es-tu toujours aussi…? Je t'embrasse bien tendrement, aussi fort que je t'aime. Ne m'oublie pas auprès de tous.
Ton Cel

Carte 103 : 5 octobre 1916 - Salonique sous la neige - 1916



Ma chère Suzanne
Nous vivons encore des moments pénibles mais qu'importe puisqu'on avance. Hier je suis resté 12 heures à cheval avec 50 km dans mon derrière. J'étais flapi. Nos pauvres hommes sont esquintés. On est arrivé hier soir en pleine montagne et on s'apprête à repartir demain. J'ai couché dans un grenier et il n'y faisait pas chaud. Il y avait de la glace ce matin. On a vu hier un cadavre de Russe sur un champ de bataille, qui n'avait pas encore été enterré. Je te quitte ma chérie et je t'embrasse de tout cœur ainsi que tous.
Ton Cel

Carte 104 : 13 octobre 1916 - Salonique 1916

Ma chère Zane
J'ai reçu ta lettre dans laquelle se trouvait celle de Bisih. Tu as bien fait de ne pas répondre, ces types ont des façons extraordinaires. Il peut m'écrire, je lui répondrai. Nous voilà encore partis de l'avant encore une fois. Cette fois nous ne sommes pas loin de Monastir. Nous sommes dans une plaine et il fait un temps délicieux, un peu chaud vers midi mais on ne se plaint pas. Envoie-moi donc quand tu le pourras un galon d'argent plat pour les manches et de la tresse d'argent ronde pour mon képi. Tu n'auras qu'à en demander chez un tailleur militaire. Bien tendres baisers à tous.
Ton Cel

Carte 107 : 22 octobre 1916 - Souvenir de Salonique

Ma petite chérie
Les beaux jours sont passés. Nous avons commencé à goûter à notre misère. Nous sommes dans un camp à 4 km de Salonique. On couche sous la tente et cette nuit il a fait une tempête épouvantable, toutes les tentes se sont envolées. Il y a des masses d'Anglais avec nous. N'oublie pas de m'envoyer un passe-montagne et une grosse paire de chaussettes de laine pour mettre la nuit par-dessus les autres quand je quitte mes souliers. Je crois que nous ne resterons pas longtemps ici. Espérons que j'aurai des jours meilleurs. Je te quitte ma petite Suze et t'embrasse comme je t'aime ainsi que tous.
Ton Cel

Carte 108 : 30 octobre 1916 - Vue du sérail à Monastir



Ma petite coco
Nous commençons enfin à être un peu installés. On est un peu mieux qu'au camp de Schelnick. En ce moment on a 20° de chaleur à l'intérieur. Moi ça va tout à fait. On a une cambuse pour notre bureau où il y a 4 pièces. J'ai essayé d'y coucher une nuit mais on a été dévoré par la vermine, puces, punaises, etc. Si bien qu'on a remonté notre guitoune dans la cour et qu'on y couche. Je fais le ménage avec Roux et on dort très bien. Mon compagnon n'a pas changé. Il n'avait pas dit à sa femme qu'on partait encore. Il lui a envoyé une dépêche de Salonique. Elle a dû être plutôt épatée. La vue de la carte que je t'envoie est une vue de la capitale de la province où nous sommes. On ira peut-être un jour faire un tour. Ce ne sera pas facile car on n'a plus d'auto. Je voudrais bien que le courrier m'apporte de tes nouvelles, il y a bien longtemps que je n'en ai eu. Je t'envoie mes meilleures tendresses et mes plus vifs baisers ainsi qu'à tous.
Ton Cel

Carte 109 : 31 octobre 1916 - Salonique 1916



Ma chère Zane
Nous voilà à la Toussaint et pas encore réunis. Ce que c'est long tout de même cette guerre. Nous avons un temps bien mauvais, toujours de la pluie, les pistes sont impraticables, je crains bien qu'un jour on ne puisse être ravitaillé. Heureusement nous avons quelques réserves. Tu ne m'as pas dit si tu avais retiré les titres de la Trésorerie Générale. Tu pourrais t'occuper aussi si tu vas à Paris de faire mettre des coupons ou renouveler l'obligation russe que nous avons. Adresse-toi à la Banque Rothschild, ce doit être rue Le Pelletier. Toujours beaucoup d'ouvrage avec cet emprunt. Enfin il est clos, ce n'est pas trop tôt. Bons baisers et bien tendres baisers à tous.
Marcel

Carte 110 et 111 : janvier 1917 - Campagne d'Orient 1914-1917
(Sur le bateau) *André Lebon* - navire hôpital



4 janvier
Ma chère Zane
Je commence ma carte sur le bateau. En ce moment nous sommes en face Matapan, il fait une chaleur terrible. Ce ne sera peut-être plus pareil en arrivant à Toulon. Le bateau est tout neuf et l'on m'a mis dans une cabine de luxe. Ça sert d'avoir des galons. Les lieutenants ne sont qu'en 1re. Mes rhumatismes sont beaucoup mieux. Je mange beaucoup mais cette fièvre me déprime. Je suis bien content car on vient de me donner mon certificat de la commission de rapatriement déclarant que je suis inapte au service en Orient. J'avais la crainte d'être obligé de retourner là-bas après ma guérison. Je ne mettrai ces cartes à la poste que lorsque je connaîtrai ma dernière demeure et je te le dirai. Dis à maman que j'ai reçu le colis de provision juste à la veille de mon départ. Tous les malades de la salle en ont profité. Je la remercie bien quand même. Les confitures d'abricots étaient un poème et le beurre je n'en avais pas vu depuis le mois d'août.

5 janvier
Passé une bonne nuit. En ce moment nous sommes à Messines et j'aperçois l'Etna par mon hublot. Dans quelques heures on verra Naples et le Vésuve.

6 janvier
Aujourd'hui nous sommes devant la Corse. La mer qui était d'huile est devenue brusquement mauvaise. Je n'ai pas le mal de mer. Nous serons demain matin à 7 heures à Toulon.

7 janvier
Enfin me voilà arrivé après 7 heures de chemin de fer depuis Toulon. Je suis à Nice à l'hôtel d'Angleterre, le plus chic de Nice. C'est même trop luxueux pour des malades. Mon hôpital, c'est-à-dire l'hôtel d'Angleterre, a été pris par la Société de secours aux blessés. Nous sommes des militaires soignés par des civils. Il y a même des religieuses. En tous cas, j'ai trois jolies dames pour s'occuper de moi.

En convalescence

Carte 112 : janvier 1916 - hôpital militaire de Nice



Sans texte.

Avec cette 112e carte s'arrête la correspondance de Marcel Bienvenu.



Quelques semaines plus tard

Carte 113 : 10 avril 1917 (carte adressée à Marcel Bienvenu par un camarade resté à Salonique)



Mon cher Bienvenu
Ton petit mot m'a fait un grand plaisir. Je suis très heureux de te savoir au service central car il n'y a rien de tel que le soleil du Luxembourg (jardin) pour la guérison des rhumatismes. Nous sommes actuellement tout près de Monastir. Le patelin (genre Klaserop) serait habitable si nous n'avions pas à recevoir, assez régulièrement, des 130 expédiés par une pièce qui se trouve sur la route de Prilip et qui arrivent beaucoup plus vite que les colis de Potin. À part ça, tout va bien, le patron a eu la croix et la crise des confitures a été conjurée. Écris-moi et donne-moi des tuyaux. Si tu as besoin d'un collaborateur pense à moi. Cordialement à toi. Haime.

Suite aux pressions effectuées, au blocus autour de la Grèce et au débarquement des troupes alliés au Pirée en décembre 1916, le Roi Constantin se retire et laisse son trône à son deuxième fils Alexandre en juin 1917. Vénizelos est nommé à la tête gouvernement et, aussitôt, la Grèce entre en guerre aux côtés des Alliés contre les puissances centrales. La Grèce siégera aux côtés des vainqueurs dans les conférences d'après-guerre.

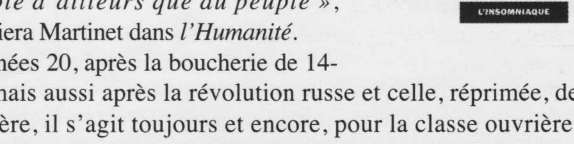
Dans la nuit du 17 août 1917, la ville de Salonique est partiellement détruite par un gigantesque incendie, longuement relaté dans *L'illustration* du 8 septembre 1917 qui, photos à l'appui, évoque « La mort de Salonique ».

Le retour à la vie civile

Marcel Bienvenu termine la guerre au service central de la Trésorerie et Postes aux armées à Paris. Fin 1918, il retrouve son poste de percepteur à Evron (Indre-et-Loire). En 1923, il reçoit la médaille interalliée dite « de la Victoire ». En 1931, il reçoit, à cinquante ans, les insignes de Chevalier de la Légion d'honneur. ■

Joël RAVIER

Écrire les ouvriers



Petite histoire de la littérature prolétarienne en France et de ces ouvriers qui prirent la plume.

Une nuit, à l'usine, j'ai pris mon stylo pour écrire. J'avais sans doute des choses à dire. Il y avait ce travail qui me prenait la tête. Il y avait aussi le fait que je ne me retrouve pas dans la littérature que je dévore depuis des années et que j'en avais plus qu'assez de lire et relire les sempiternels états d'âme de bourgeois qui pensaient avoir raté leur vie.

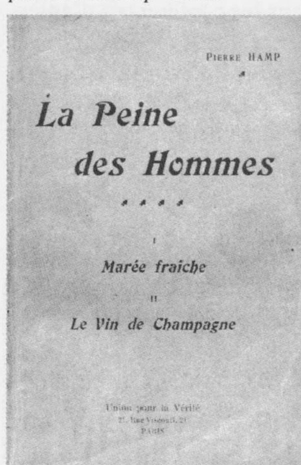
Mon premier livre, *Putain d'usine* est sorti avec un relatif succès. Et voilà que je me suis retrouvé catalogué par certains comme *« écrivain prolétarien »*. Terme que j'ai découvert mais que je n'ai pas revendiqué : je suis un ouvrier qui, entre autres, écrit des livres. Et dit-on des autres que ce sont des *« écrivains bourgeois »* ?

Pourtant, au fur et à mesure des rencontres que génère le fait d'écrire, on m'a fait découvrir des tas d'écrits ouvriers, j'ai rencontré quelques personnalités qui se sont fortement intéressées à la littérature prolétarienne, comme Thierry Maricourt, Philippe Geneste ou Michel Ragon. Petit à petit je me suis intéressé à ce courant qui, aujourd'hui, m'interpelle. Historiquement, mais aussi, sur les rapports entre écriture et travail, sur la culture ouvrière ou même sur l'engagement politique.

Au fur et à mesure que les manufactures et l'industrie se développent, au fur et à mesure, donc, que les ouvriers deviennent nombreux, ces derniers prennent conscience de leur force et du fait qu'ils constituent une véritable classe sociale. La deuxième partie du XIXe siècle voit l'émergence d'outils permettant d'œuvrer à leur émancipation : syndicats, bourses du travail, AIT… Parallèlement à cette affirmation politique, se forge une identité culturelle avec des formes variées, mais qui se veulent différentes de celles de la classe bourgeoise : ce sont les chansons qu'on colporte, les bals populaires, les lieux de rencontres, les journaux, les jardins ouvriers, les coopératives…

C'est d'abord en Angleterre que des ouvriers se rencontrent pour tenter différentes expériences d'expression (journalisme, nouvelles, contes et romans), ensuite ces pratiques s'exportent vers toute l'Europe. Il s'agit de répondre à tous ces écrivains bourgeois qui, sous couvert de l'école réaliste ou naturaliste, véhiculent trop de clichés et de stéréotypes (de Zola à Maupassant, en passant par Flaubert ou Roger Martin du Gard). En ce qui concerne la France, c'est sans doute le travail de Pierre Hamp qui donne le coup d'envoi. En une trentaine de livres, *La peine des hommes*, Pierre Hamp évoque les métiers les plus difficiles, dans un mélange de littérature et d'ethnologie.

Premier ouvrage de la série La peine des hommes *par Pierre Hamp - 1908.*



En 1913, Marcel Martinet et Jean-Richard Bloch appellent à l'art prolétarien : *« L'éducation ne viendra pas au peuple d'ailleurs que du peuple »*, appuiera Martinet dans *l'Humanité*.

Années 20, après la boucherie de 14-18, mais aussi après la révolution russe et celle, réprimée, de Bavière, il s'agit toujours et encore, pour la classe ouvrière, d'affirmer ses valeurs. Le Kominterm se lance d'ailleurs dans cette mise en valeur de ce genre de littérature.

Un nouveau courant littéraire

Ici, c'est autour d'Henri Poulaille et de Marcel Martinet, tous deux issus du milieu syndicaliste révolutionnaire et anarchiste, que se conçoit cette littérature prolétarienne. Poulaille en invente le terme, en réaction à la littérature populiste faite par des bourgeois, mais aussi contre les communistes qui ne veulent utiliser la littérature que comme une arme de propagande pour le réalisme socialiste.

Il s'agit d'un projet littéraire alternatif, pour permettre aux ouvriers de ne pas être dépossédés de leur discours et pour en garder tous les aspects révolutionnaires. *« La littérature prolétarienne n'était nullement de "commande", elle était l'expression instinctive d'une classe qui jusqu'ici était tenue en dehors des sphères intellectuelles. Elle répondait à une nécessité qui s'était uniquement affirmée jusqu'alors sur le plan économique. »* (H. Poulaille)

Dans cette optique, la littérature prolétarienne est faite par des ouvriers (ou des paysans) qui expriment les conditions de leur classe, ou de leur métier, et qui s'adressent aux autres ouvriers, afin de se regrouper au sein d'un nouveau groupe. C'est, à partir de là, un véritable courant littéraire qui se développe. On compte de nombreux auteurs : Louis Guilloux (*La maison du peuple*, *Le pain des rêves*), Marcel Martinet (*Les temps maudits*), Constant Malva, mineur et écrivain (*Ma nuit au jour le jour*), Eugène Dabit (*Hôtel du Nord*), Francis André, écrivain paysan (*Les affamés*), Émile Guillaumin, paysan (*La vie d'un simple*), Tristan Rémy, employé SNCF, Roger Mougène, Lucien Gachon…

De nombreuses revues se spécialisent dans ce courant littéraire comme *Nouvel Âge*, *Prolétariat* ou *À contre-courant*.

Pourtant, même si ce courant a perduré, il a surtout existé de 1925 à 1935. À cela quelques raisons : le fait d'appartenir à la classe ouvrière n'est pas un gage de qualité, *« Très souvent, la littérature prolétarienne manque d'ampleur, reste collée au sujet. Produire une œuvre littéraire demande aussi un apprentissage. Cela réclame du temps et les écrivains prolétariens en manquent. Ils sont pris par le métier, ils écrivent sur un coin de table, ils n'ont pas assez d'espace. »* (Michel Ragon)

Certains écrivains, reconnus, changent de statut, deviennent des écrivains à part entière et, de ce fait, ne peuvent plus se

revendiquer de la classe ouvrière (Henri Poulaille, devenu directeur de collection chez Grasset, passera toute sa vie à publier des écrivains français et étrangers se réclamant peu ou prou du monde ouvrier).

Mais ce qui est véritablement fatal à la littérature prolétarienne c'est le conflit entre, d'un côté, une volonté libertaire de donner la parole aux écrivains du peuple et, de l'autre, le PCF qui refuse de donner un brevet de révolutionnaire à des écrivains ne se réclamant pas de son camp. Les attaques des marxistes, ou de leurs compagnons de route, sont fortes. Paul Nizan dit : *« Il faut que Poulaille saisisse enfin que l'appartenance au prolétariat n'est pas un titre de noblesse. »* Trotski : *« Ils font de la littérature prolétarienne une besace de mendigots dans laquelle ils ramassent les restes de la table bourgeoise. [...] C'est visiblement une contrefaçon petite-bourgeoise de deuxième ou de troisième qualité. »*

Ce n'est pas un fait nouveau, les marxistes ayant très souvent vu d'un mauvais œil les écrivains anarchisants (en 1884, Engels écrivait à Bernstein pour lui dire tout le mal qu'il pensait de Jules Vallès). Ils ont souvent soutenu les auteurs bourgeois qui, sous couvert de « roman social », pouvaient éclairer le peuple.

Toujours est-il qu'en 1930, lors de la conférence de Kharkov, puis en 1934, lors de leur congrès, les communistes déclarent *« qu'il n'y a pas de littérature prolétarienne en France »*.

Si la littérature prolétarienne se revendiquant comme telle existe encore dans les pays scandinaves, en Angleterre ou en Allemagne, en France ce courant ne dépassera pas la Seconde Guerre mondiale. De toute façon, il faut y mettre quelques bémols : cette expérience littéraire a pu comporter du bon comme du mauvais. Se référer uniquement au prolétariat, *« ce peut être oublier qu'il n'est pas indemne de toute tare »* (Louis Guilloux) et que cela a pu aller de l'allégorie pétainiste du travail à la révolte, même si ce n'était pas le but de ces créateurs.

Rares successeurs

Dans la France d'après guerre, des écrivains issus du peuple et parlant du travail continuent tout de même à éclore : Georges Navel (*Travaux*), Panaït Istrati, Claire Etcherelli (*Élise ou la vraie vie*)... Mais l'écriture étant un acte individuel (individualiste ?), il n'est plus question de se revendiquer d'un quelconque mouvement. C'est dans le roman noir, forme de roman populaire s'il en est, que se retrouve le plus la classe ouvrière. Les prolos y ont souvent un destin tragique, mais au moins ils auront essayé de sortir de leur vie. On citera, au niveau des auteurs français : *La trilogie noire* de Léo Malet, tous les livres de Jean Amila, et aujourd'hui Jean-Bernard Pouy, Jean-Jacques Reboux, Ricardo Montserrat, Didier Daeninckx...

Les années qui suivent Mai 68 voient une nouvelle mise en lumière de cette littérature et de ces ouvriers qui ont montré qu'ils étaient là. L'éditeur François Maspero réédite des titres de la littérature prolétarienne (Malva...) ; des études sur cette littérature paraissent ; des étudiants soixante-huitards qui se sont coltinés quelques années à l'usine, pour être auprès des masses, écrivent : *L'établi* de Robert Linhart, *L'enthousiasme* de Daniel Rondeau, jusqu'à François Bon qui écrit *Sortie d'usine*. En fait, peu de textes directement issus d'ouvriers. On notera quand même : *Hosto blues* de Victoria Thérame (éd. des Femmes), *Tutta blu* (*Bleu de travail*) de Tommaso di Ciaula (chez Federop, réédité chez Actes Sud) et *Grain de sable sous le capot*, de Marcel Durand (éd. La Brèche, réédité chez Agone).

Années 80, la société, les politiques et les médias décrètent que les ouvriers n'existent plus. Avec le chômage et les délocalisations en épée de Damoclès, mais aussi avec des discours uniquement économistes de la classe politique (le réalisme économique du PS au pouvoir et d'une partie des syndicats), les ouvriers n'ont plus voix au chapitre. D'autant qu'ils ne se battent plus beaucoup, ou seulement lors des fermetures d'entreprises ou pour défendre mollement des droits acquis jadis. Les ouvriers sont donc oubliés volontairement, pour gagner la paix dite sociale du libéralisme.

Pourtant, la classe ouvrière représente encore la classe la plus importante (12 % de la population), celle des employés également (12 % aussi). Cela représente beaucoup de monde. Parmi les signes marginaux de l'absence de visibilité de ces deux classes : il n'y a pas eu une seule thèse sur le monde du travail tenue dans les écoles de sociologie pendant 15 ans.

Il faudra attendre l'année 2002 pour assister au retour éditorial de la classe ouvrière. La raison en est simple : le résultat des élections présidentielles a montré les divergences entre les ouvriers et la classe politique. Les ouvriers ont préféré soit voter pour les extrêmes soit, surtout, s'abstenir d'aller voter.

De nombreux ouvrages de sociologie paraissent alors : *Retour sur la condition ouvrière* (Beaud et Pialoux), *Travailler pour être heureux ?* (Baudelot et Gollac), *Perte d'emploi, perte de soi* (Danièle Linhart), etc.

Quelques livres ayant pour sujet les ouvriers paraissent, comme *Ouvrière* de Franck Magloire, ou *Les derniers jours de la classe ouvrière* d'Aurélie Filipetti. Quelques écrivains confirmés y touchent également : François Bon, Gérard Mordillat ou Fajardie (avec les Métaleurop)...

En ce qui concerne les écrits d'ouvriers proprement dits, nous sommes peu nombreux. On ne peut relever, dans les parutions de ces dernières années, que : *Carnets d'un intérimaire* de Daniel Martinez, *Les aventuriers du RMI* de Jérôme Akinora, *Zup !* de Fred Morisse et *Le printemps mûrit lentement* de Ferrucio Brugnaro. Cela uniquement chez de petits éditeurs.

L'expression littéraire ouvrière n'a donc vécu qu'une saison, à l'image de son expression politique disparue également, en même temps que leurs représentants historiques s'embourgeoisaient dans les chambres et salons. Pourtant, des revues continuent à défricher cette littérature (*Marginales*, *Plein Chant*, *Gazogène*, *l'Anacoluthe*...), quelques éditeurs y consacrent encore une partie de leurs parutions (Agone, L'Insomniaque, Plein Chant, Le Sansonnet...) et des associations essaient de faire perdurer ce genre.

Il est possible que l'écrit soit tombé en désuétude aujourd'hui, dans la classe ouvrière, mais on peut penser que tant que les ouvriers subiront une individualisation du travail, qu'ils ne se sentiront pas une force encore capable de changer le monde, il leur sera difficile de retrouver des moyens d'expression propres. ■

Jean-Pierre LEVARAY

Jean-Pierre Levaray est ouvrier depuis 30 ans à l'usine pétrochimique Elf-Total-Fina de Rouen. Il est l'auteur de *Putain d'usine* (éditions de L'insomniaque en 2002 et réédition en 2005 chez Agone) et *Après la catastrophe*, toujours à L'Insomniaque en 2003. Deux succès de librairie. Dernier ouvrage paru : *Tranches de chagrin* (2006). Sa pièce de théâtre *Des nuits en bleu* a été jouée au théâtre de la Foudre au Petit-Quevilly en 2006.

Une « histoire culturelle » du premier conflit mondial :

Pierre Loti, entre expériences existentielles, engagement personnel et propagande

Quand la Première Guerre mondiale éclate, Pierre Loti a soixante-quatre ans. Il se fait pourtant volontairement envoyer sur le front et témoigne, dans de nombreux articles, de l'horreur du conflit, tout en participant à la propagande mobilisatrice. De ses écrits transparaît une volonté de justifier les combats caractéristique de la littérature de guerre.



Le 1er août 1914, dans le journal intime qu'il tient consciencieusement depuis plus de quarante ans, Julien Viaud (1850-1923), officier de marine à la retraite[1], académicien, écrivain riche et célèbre sous le pseudonyme de Pierre Loti, consigne ces quelques mots prophétiques : *« La guerre ! Depuis deux semaines, on vivait dans l'angoisse de son attente, avec l'espoir quand même. Et maintenant ce cauchemar des nuits est devenu réalité. Et ce sera une guerre d'extermination, la plus atroce qu'on ait jamais vue »*. Mais paradoxalement cette guerre honnie et redoutée le fascine et l'attire aussi ; elle semble le régénérer dans l'ivresse d'un nouvel élan de sa jeunesse héroïque : *« Quelle réalisation inespérée d'un rêve, quelle joie, quel rajeunissement* [...] *comme autrefois au moment de mes grands départs pour la mer ! C'est tout un cher passé qui renaîtra quand je le croyais aboli sans retour* [...] *Oh ! revivre de cette vie qui fut la mienne pendant mes belles années* [...] *et, qui sait, trouver peut-être la seule mort qui ne soit pas lugubre et ne fasse pas peur*[2] *! »*

Personnalité complexe, médiatique[3] et narcissique, presque duelle comme le souligne Alain Buisine[4], Loti n'a eu de cesse, au sein de la marine française et par son écriture, de promener à travers le monde son âme mélancolique et angoissée. Son *« inoubliable et merveilleuse jeunesse »*, il la passe dans un milieu modeste et protestant de Rochefort, entre l'arsenal et l'océan, traumatisé par la mort de son frère, Gustave, chirurgien de seconde classe au sein de la marine militaire, qui en 1865 succombe d'anémie tropicale dans le Pacifique. Dès lors, sur les traces de ce frère idolâtré, dans une sorte de tourbillon nostalgique entretenu par son obsession angoissée de la mort et par son idéal de pureté, il se lance dans une errance perpétuelle comme officier de marine et comme écrivain, chantre de la littérature de voyage et du roman exotique. Mais ses voyages et ses rêveries se chargent fatalement de mélancolie car ils ne peuvent combler sa fascination pour le souvenir revivifiant, sa quête illusoire d'un éternel retour. Et lorsque la conflagration de 1914 éclate, l'angoisse du néant et de la faillite collective se mêle, avec l'illusion de sa régénération personnelle, aux mirages d'un combat héroïque contre le temps et contre *« la barbarie allemande »*. Alain Quella-Villéger, auteur d'une thèse et de nombreux ouvrages sur Pierre Loti, a parfaitement perçu l'ambiguïté et le paradoxe de cette personnalité qui *« lutte avec la même énergie contre ses deux ennemis : la vieillesse et l'Allemagne... On sou-*



Ci-dessus : Pendant la guerre des Balkans, des cavaliers bulgares sur le panorama d'Andrinople. L'Illustration, *12 avril 1913.*
Page de gauche : Pierre Loti à la fin de sa vie.

haite généralement vieillir en paix : Loti décide de vieillir en guerre, redoublant ainsi ses épreuves ». Cet officier retiré dans sa demeure familiale de Rochefort, cet homme de lettres qui se plaît à décrire les humbles et les simples, qui interroge inlassablement l'Ailleurs et l'Autre, cherche donc immédiatement à s'engager et à tenir sa place dans le combat collectif avec ses armes de prédilection, la plume et le sabre. Il sollicite à tout va pour être réintégré et monter au front, devenant dès le 25 septembre, avec l'appui du président Raymond Poincaré, agent de liaison à Paris du général Gallieni. Il participe aussi très activement à la mobilisation des esprits, faisant œuvre de propagande par ses articles, notamment dans *Le Figaro* et dans *L'Illustration*, par ses ouvrages des années 14-18 (souvent d'ailleurs des compilations d'articles) comme *La hyène enragée* (juillet 1916), *Quelques aspects du vertige mondial* (mars 1917), *L'outrage des barbares* (juillet 1917) ou *L'horreur allemande* (août 1918).

Ainsi à travers les écrits de Pierre Loti, à la fois simple témoin et éminent propagandiste, il semble possible de décrypter le discours de la littérature de combat et d'esquisser un regard sur une éventuelle culture française de la guerre. Ce concept, mis en exergue par l'école historique française de l'Historial de Péronne, doit être entendu comme *« l'ensemble des représentations, des attitudes et des pratiques »* culturelles en temps de guerre. Il s'agit donc, en reprenant les termes de Stéphane Audoin-Rouzeau et d'Annette Becker, d'interroger *« la guerre en empathie avec ses acteurs et au plus proche de leurs souffrances*[5] *».* En ce sens, tout en tenant compte de la personnalité et de l'âme de Pierre Loti, peut-on envisager une spécificité culturelle française dans la façon d'appréhender le premier conflit mondial ? Si tel est le cas, comment celle-ci influe-t-elle sur les représentations propagées par la littérature de guerre ?

Entre engagement personnel, interrogations existentielles et œuvre de propagande, le discours de Pierre Loti sur le monde de 1914 à 1918 révèle ainsi une expérience originale de la guerre et participe également à la construction d'un tissu d'images collectives : images de la violence, images de l'adversaire, assises et portées par des valeurs intimes et nationales dont la guerre valorise l'expression.

Le paradoxe des premiers discours sur la guerre : d'Annam aux Balkans en passant par la Tripolitaine, Loti l'accusateur au nom des peuples martyrs

Les premiers écrits de Pierre Loti sur la violence de guerre, à l'occasion d'une expédition française en Indochine en 1883, traduisent la complexité et le paradoxe de sa personnalité, à la fois officier de marine, à ce titre engagé directement dans la ●●●

1. En 1910, après plus de 42 ans de service, le capitaine de vaisseau Julien Viaud (le pseudonyme littéraire de Loti, du nom d'une fleur tropicale, lui est octroyé en 1872 lors d'une escale à Tahiti par la reine Pomaré IV) est fait commandeur de la légion d'honneur et mis à la retraite.

2. Pierre Loti : *Soldats bleus – Journal intime* (1914-1918), Paris, La Table Ronde, 1998, p. 39 et 41.

3. Loti, à bien des égards, s'apparente au dandy mondain de la Belle Époque ; adepte du déguisement, obsédé par son image, il se met continuellement en scène, aime se faire photographier et ses frasques sont souvent épinglées par la rumeur et relayées par la presse.

4. Alain Buisine : *Pierre Loti. L'écrivain et son double*, Paris, Tallandier, 1998.

5. Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker : *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000, p. 8-9.

●●● conquête de l'Annam, et à la fois témoin sensible et désespéré qui avec sa plume dénonce les violences coloniales. D'août à septembre 1883, son navire *L'Atalante* est en baie d'Along face au fort de Tourane, étape primordiale avant l'assaut de la capitale Hué. Si Loti participe activement aux combats et à la prise d'Hué, il va également et avec autant d'ardeur en dénoncer les atrocités et le non-sens. Dans *Le Figaro*, il publie ainsi trois articles farouchement anticolonialistes (le 28 septembre, le 13 et le 17 octobre 1883), relatant, sous le titre « Trois journées de guerre en Annam », l'assaut de Tourane puis l'attaque des forts et de la ville d'Hué : *« Vaguement tout cela fait songer à des scènes du passé, à des pillages, à des invasions de l'Asie ancienne* [...] *on est obsédé maintenant par l'horrible de ce qu'il a fallu faire* [...] *On n'avait plus conscience de rien et tous les sentiments s'absorbaient dans cette étonnante fièvre de détruire. Après tout, en Extrême-Orient, détruire, c'est la première loi de la guerre. Et puis, quand on arrive avec une petite poignée d'hommes pour imposer sa loi à tout un pays immense, l'entreprise est si aventureuse qu'il faut jeter beaucoup de terreur, sous peine de succomber soi-même ».*
Ces propos, très hostiles à la guerre coloniale et aux atrocités commises par des soldats français sous couvert d'une prétendue entreprise de civilisation et de colonisation, lui valent les foudres du Président du Conseil Jules Ferry qui le rappelle brutalement en France où il est mis à disposition du ministère. Mais Loti ne reniera en rien sa pensée anticolonialiste comme l'atteste, de façon encore bien plus violente, son *Journal intime* : *« Villages, pagodes. Tout incendié, tout pillé* [...] *imaginez des blessés qu'on achevait à coup de baïonnettes ; de pauvres mourants, des prisonniers qui demandaient grâce, et qu'on enfournait dans des cases, en tas avec beaucoup de paille dessus... Ensuite, aux quatre coins on mettait le feu... Quelle aventure insensée que cette guerre, commencée on ne sait pour quoi, par deux ou trois fous qu'il aurait fallu désavouer, continuée par un gouvernement inepte, menée par des chefs incapables ».*

La guerre d'anéantissement et d'extermination qu'il décrit, sa propre expérience du front, les violences vécues par les soldats et par les civils qu'il rencontre, Loti les retranscrit à la fois avec la force de ses convictions et sous la coupe de sa « mission » de propagande et de la censure.

Pierre Loti semble ainsi déjà percevoir la contradiction entre d'un côté la violence inhérente à l'état de guerre, et de l'autre les valeurs de la civilisation et les principes du progrès paradoxalement mobilisés pour légitimer le conflit armé. Celui-ci n'est-il donc pas plutôt le symptôme mortifère d'une crise de civilisation et le signe d'un échec collectif ? C'est pourquoi, lui, le turcophile, engage une nouvelle campagne de presse en 1912 pour dénoncer la guerre de conquête menée par les troupes italiennes en Tripolitaine ottomane ; c'est pourquoi il se mobilise de nouveau en 1913 lors de la première guerre balkanique, *« barbare et atroce »*, un véritable abîme pour l'empire ottoman et pour l'humanité : *« Malgré la censure et les belles paroles, la vérité finira par être universellement connue. Incendies, massacres, pillages, viols, monstrueuses et indicibles mutilations de prisonniers, rien ne manque au bilan des armées très chrétiennes*[6] ». Comment dès lors Loti va-t-il pouvoir concilier son engagement dans le premier conflit mondial, sa pensée humaniste et son idéal cosmopolite ? Comment peut-il décrire (et dénoncer) la violence de guerre tout en tenant son rôle de propagandiste ? Comment finalement entretenir le moral (des troupes et de l'arrière), façonner et encadrer l'opinion en restant fidèle à ses engagements et à sa quête existentielle ?

LES IMAGES DE LA VIOLENCE DE GUERRE : 1914-1918, ENTRE JUSTIFICATION, BANALISATION ET *« BRUTALISATION*[7] »

L'écriture de guerre de Pierre Loti se fonde de prime abord sur un processus de dramatisation des enjeux dont le dessein est bien de frapper les esprits et de mobiliser les consciences. Son obsession pour la mort, son penchant littéraire pour les ruines et les ambiances morbides peuvent ainsi s'exprimer à travers le spectacle d'un monde à l'agonie qui chemine vers l'anéantissement. Il perçoit le conflit comme *« une guerre d'extermination »*, qualifie les batailles *« d'effroyables cataclysmes »* ou *« d'holocauste sublime »*, laisse libre court à son pessimisme quand, en 1918, il entrevoit *« la plus effroyable des tueries mondiales »* et *« l'heure de la déroute »* française. Son angoisse mélancolique d'une fin des temps, le sentiment d'un monde menacé culminent cependant à la fin de l'année 1917 quand *« le spectre rouge »* et *« les spectres de la défaite »* se révèlent brutalement à lui : *« Un calme infini, des illusions d'autrefois. Qui dirait que l'ennemi a de plus en plus le couteau sur la gorge de notre chère France et que nous sommes menacés de la Commune et de la guerre civile*[8] ». En ce sens les horreurs de la guerre et *« les atrocités ennemies »* qu'il décrit souvent minutieusement trouvent leurs échos paroxysmiques dans son effroi du socialisme et de la révolution qu'il pressent d'actualité avec les mutineries et l'effondrement de la Russie tsariste.

Il révèle à ses lecteurs un univers morbide où la mort et la peur sont omniprésentes, témoignant d'une violence de guerre frappant aussi bien les soldats du front que les civils de l'arrière. Lui-même en semble doublement victime, en tant que soldat et témoin, en tant que père angoissé du jeune Samuel mobilisé dès 1914. Comment dès lors distinguer chez lui le propagandiste de l'homme sensible et traumatisé ? La guerre d'anéantissement et d'extermination qu'il décrit, sa propre expérience du front, les violences vécues par les soldats et par les civils qu'il rencontre, Loti les retranscrit à la fois avec la force de ses convictions et sous la coupe de sa *« mission »* de propagande et de la censure. Côtoyant aussi bien les champs de bataille que l'arrière, approchant les puissants comme les anonymes, il témoigne, au plus près des acteurs et de leurs souffrances, de la brutalité et du traumatisme du conflit. En ce sens et paradoxalement, ses écrits participent également à la banalisation de la violence de guerre.

Loti met en effet systématiquement en scène la brutalité du front marqué par l'angoisse de chaque instant, la mort omniprésente, les conditions de vie difficiles dans les tranchées et l'horreur des combats. Dans son *Journal intime* et dans ses articles de presse, il décrit avec le réalisme cru du détail morbide *« la dévastation »*, la boue qui *« colle comme de la glu »*, les bombardements incessants, la solitude et l'angoisse permanente des combattants : *« On sent la mort partout »*. En 1915, horrifié par l'utilisation des gaz, il témoigne, dans *L'Illustration*, de son indi-

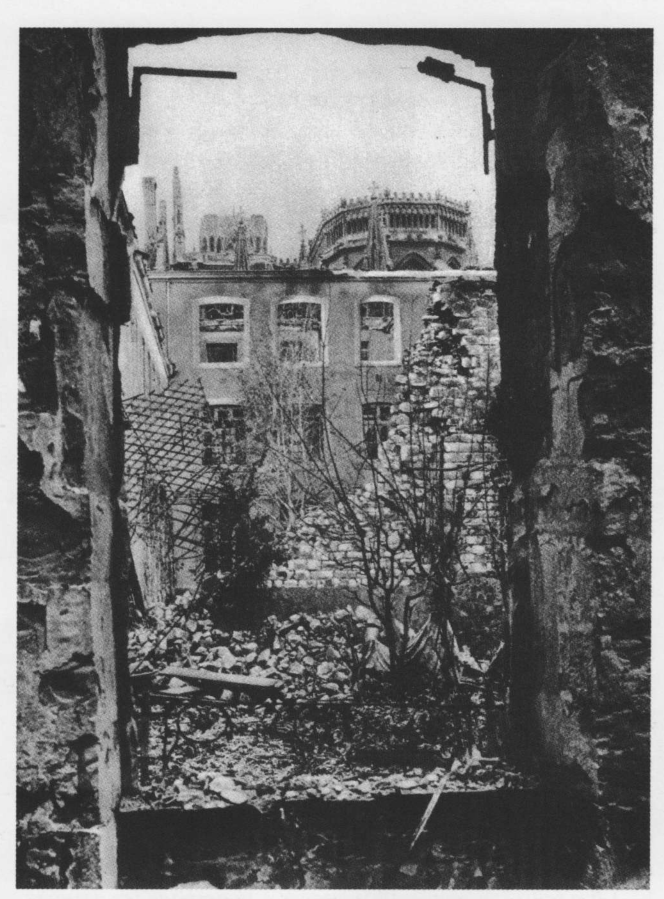
gnation à l'encontre de *« la grande barbarie allemande »*, même si son discours a une portée beaucoup plus universelle. On y découvre la souffrance quotidienne et le spectacle macabre de l'agonie de jeunes anonymes gazés : *« Un lieu d'effroi, que l'on croirait imaginé par Dante* [...] *Des gens affairés y chuchotent avec anxiété. Mais ce qu'on y entend le plus, ce sont des haletants d'agonie* [...] *Ces haletants, ils s'échappent d'une quantité de petits lits, alignés à se toucher, sur lesquels on distingue des formes humaines, des poitrines qui battent trop fort, trop vite, et qui soulèvent les linges comme si l'heure du dernier râle était venue* [...] *À toute minute, des infirmières apportent d'énormes ballons noirs, et ceux qui suffoquent le plus tendent leurs pauvres mains pour les demander : c'est de l'oxygène, qui les fait mieux respirer et moins souffrir. Beaucoup d'entre eux ont de ces ballons noirs, posés sur leurs poitrines haletantes, et dans leurs bouches, ils tiennent avidement le tuyau par où s'échappe le gaz sauveur ; on dirait de grands enfants au biberon ; cela jette une sorte de bouffonnerie macabre sur ces tableaux d'horreur* [...] *Quelques-uns, presque nus sur leur lit, sont couverts de ventouses, ou bien tout badigeonnés de teinture d'iode* [...] *Il en est de tout gonflés, poitrines, bras, visages, et qui ressemblent à des bonshommes en baudruche soufflée* [...] *Bonshommes de baudruche, enfants au biberon, bien que ces images soient les seules vraies, cela paraît presque sacrilège de les employer quand l'angoisse vous serre le cœur et qu'on a envie de pleurer, pleurer de pitié et pleurer de rage !* [...] *Il n'y a pas eu, hélas, un sursaut général de la conscience humaine*[9] ».

La sauvagerie et la souffrance, Loti les rencontre aussi à l'arrière, loin des combats, comme dans Noyon, ville libérée mais dévastée où *« le chaos »* attend le retour des exilés, comme à Hendaye où *« on ne trouvait plus rien, à cause de la guerre, plus un morceau de pain »*, comme à Reims dont la cathédrale bombardée laisse échapper *« ces fumées lugubres, dans lesquelles* [...] *achève de s'anéantir l'âme de l'ancienne France*[10] ». À guerre globale, horreur globale, et l'arrière décrit par Pierre Loti connaît également ces scènes de deuils, ces malheurs quotidiens et ces journées d'angoisse aux abords des gares où les femmes françaises, *« la plupart sublimes »*, accompagnent les soldats partant aux fronts : *« Et après l'adieu, qui pourra être le dernier, la femme s'en retourne au logis, fière, avec des yeux de suprêmes angoisses, mais qui ne veulent pas pleurer*[11] ».

Entre la sincérité du témoignage et la démonstration de propagande visant à exalter l'unité de tout un pays assuré de sa victoire, résolu à tous les sacrifices, le discours de Loti mobilise les forces profondes de la mentalité collective française qui s'éveillent devant la patrie menacée par un ennemi diabolisé. Dès lors le processus de légitimation, la certitude d'une guerre juste passent par la construction caricaturale de la figure de l'adversaire, antithèse absolue de notre propre représentation.

Les images de l'adversaire : de la dévalorisation raciale à la déshumanisation

L'imaginaire et les présupposés sur l'autre constituent les fondements essentiels de la mobilisation des consciences, dans le combat psychologique engagé par les intellectuels français dès 1914 à l'instar de Barrès, Dorgelès, Claudel ou (la liste n'est bien sûr pas exhaustive) Péguy. Pierre Loti, pour reprendre les propos d'Alain Buisine, est sans doute, du fait de sa carrière militaire, de ses engagements politiques et de son parcours littéraire, *« l'homme idéal pour devenir un guide de l'opinion publique, un barde aux armées* [...] *un d'Annunzio français »*.



Les ruines de Reims, l'abside de la cathédrale vue d'une maison bombardée. L'Illustration, *28 août 1915*.

Son discours propagandiste s'articule autour d'une conception raciale opposant biologiquement Français et Allemand. La thématique d'une *« race allemande »* aux caractères physiques et psychologiques spécifiques ainsi posée, permet dans un premier temps de justifier le combat pour une Alsace-Lorraine racialement française : *« Il a toujours existé une radicale différence entre les gens de la rive droite du Rhin et ceux de la rive gauche, latinisés et civilisés infiniment plus vite. Il suffit d'examiner l'art alsacien, qui fut roman à ses débuts comme le nôtre ; d'examiner leurs goûts traditionnels, leur esprit, leur cœur, qui furent gaulois et puis français ; enfin tous les éléments de leur civilisation qui s'est développée dans un sens parallèle à celui de la civilisation de France, les rapprochant de nous toujours davantage, unissant toujours plus, les unes aux autres, des populations dont les primi-* ●●●

6. Pierre Loti : *Turquie agonisante*, Paris, Calmann Lévy, 1913, préface, p. I.
7. Le concept de *« brutalisation »* est emprunté à l'historien américain George Mosse (*De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999) qui a développé la thèse d'une accoutumance des sociétés à la violence lors de la Première Guerre mondiale en raison de l'action conjuguée des expériences du front, de la violence subie par les civils et de la propagande exaltée. Cette banalisation de la violence, induite par le premier conflit mondial, aurait ensuite irrigué les sociétés de l'entre-deux-guerres, conduisant au paroxysme de la Deuxième Guerre mondiale.
8. Pierre Loti : *Soldats bleus*..., *op. cit.*, p. 32, 223 et 224.
9. Pierre Loti : « Les gaz de mort », dans *L'Illustration*, 25 décembre 1915 (cité dans *Soldats bleus*..., *op. cit.*, p. 88-91).
10. Pierre Loti : « Ça c'est Reims qui brûle », dans *L'Illustration*, 4 mai 1918.
11. Pierre Loti : « Femmes françaises pendant la guerre », dans *La vie féminine*, août 1915 (article repris dans *Quelques aspects du vertige mondial*, Paris, Flammarion, 1917, p. 109-113).

●●● *tives origines étaient communes* [...] *Les Boches ne sont pas chez eux, de ce côté-ci du Rhin, personne ne les désire, ils répugnent à tout le monde. Alors, qu'ils s'en aillent*[12] *!* ».

Mais ce discours exalté laisse aussi entrevoir un processus plus global de différenciation raciale entre *« la race française »*, incarnation de la civilisation et *« la race allemande »* par essence *« barbare »* : *« une race de proie incurablement trompeuse, voleuse et tueuse »*, à *« la férocité native »*, ignorante et crédule. La guerre est ainsi présentée comme une lutte pour la survie de la race (*« C'est la bataille au front infini, où se joue le sort de notre race »*) et la victoire assurerait non seulement le triomphe racial mais serait également bénéfique à l'humanité. La *« race allemande »*, *« la race boche »*, héritière *« des Huns et des Goths »*, autant de termes couramment utilisés par Loti dans ses publications et dans son journal intime, apparaît ainsi comme *« une race non perfectible* [...] *un incroyable mélange de férocité et de mensonge* [...] *une race de rebut »*. Dès lors la guerre se trouve légitimée au nom de la survie raciale et de la civilisation, l'enjeu devient universel.

Ce paradigme s'accompagne de la déshumanisation de l'adversaire ravalé au rang de monstre ou d'animal, autant de signes affirmés d'une infériorité physique et culturelle. Ainsi à l'opposé des *« sublimes tranchées françaises »*, la tranchée adverse révèle l'animalité des soldats allemands et leur férocité sauvage : *« Eux, on ne les voit jamais, ils avancent et envahissent à la façon des termites ou des vers rongeurs »* ; *« Ils avaient fouillé, perforé de tous côtés alentour cette terre française, et creusé des entrelacs de galeries de taupes, au plus profond desquelles ils étaient tapis* [...] *Il a fallu s'arrêter pour nettoyer à la grenade les derniers terriers de boches*[13] ».

Mais c'est surtout à travers la figure de l'empereur Guillaume II, incarnation de tous les maux de la *« race allemande »*, *« monstre des monstres »*, que se concentre la stigmatisation propagandiste de Pierre Loti. Décrit comme le monstrueux symbole de la bestialité et de la folie de l'adversaire, l'empereur allemand est perçu, surtout à partir de 1915-1916 (quand l'illusion d'une victoire rapide se dissipe), comme le principal responsable de la tourmente mondiale, comme l'architecte maléfique de la désolation, comme le démiurge du néant. En outre le « Kaiser » apparaît non seulement comme la figure emblématique de sa race, mais aussi comme son guide maléfique qui l'assujettit et la conduit, tel un ogre dévorant ses enfants, à l'anéantissement : *« Bien inférieur, en effet, ce peuple-là* [...] *qui n'a pas su reconnaître encore à quels inutiles sacrifices son Kaiser le mène, et à quelle hécatombe sans compensation ! Quand donc ouvriront-ils les yeux, ces êtres aux obéissances moutonnières, pour distinguer les vrais mobiles du Monstre, qui lutte et qui tue avec la rage d'une bête forcée au gîte, non pour défendre l'Allemagne, mais pour défendre sa propre personnalité, sa dynastie, sa morgue, son trône maculé de sang et de cervelle ! Quand donc cette plèbe à tête carrée, qui se confie à de si impudents consommateurs de vies humaines, comprendra-t-elle qu'il suffirait de jeter par-dessus bord, comme nous disons en marine, le kaiser, avec sa séquelle d'assassins, pour se réhabiliter déjà un peu aux yeux de l'humanité et obtenir la paix !* [...] *Monstre de Berlin, prince de toutes les ruines et de tous les deuils* [...] *Et dire que cette légende s'était naguère accréditée, chez les esprits simples de chez nous, qu'il avait du génie*[14] ».

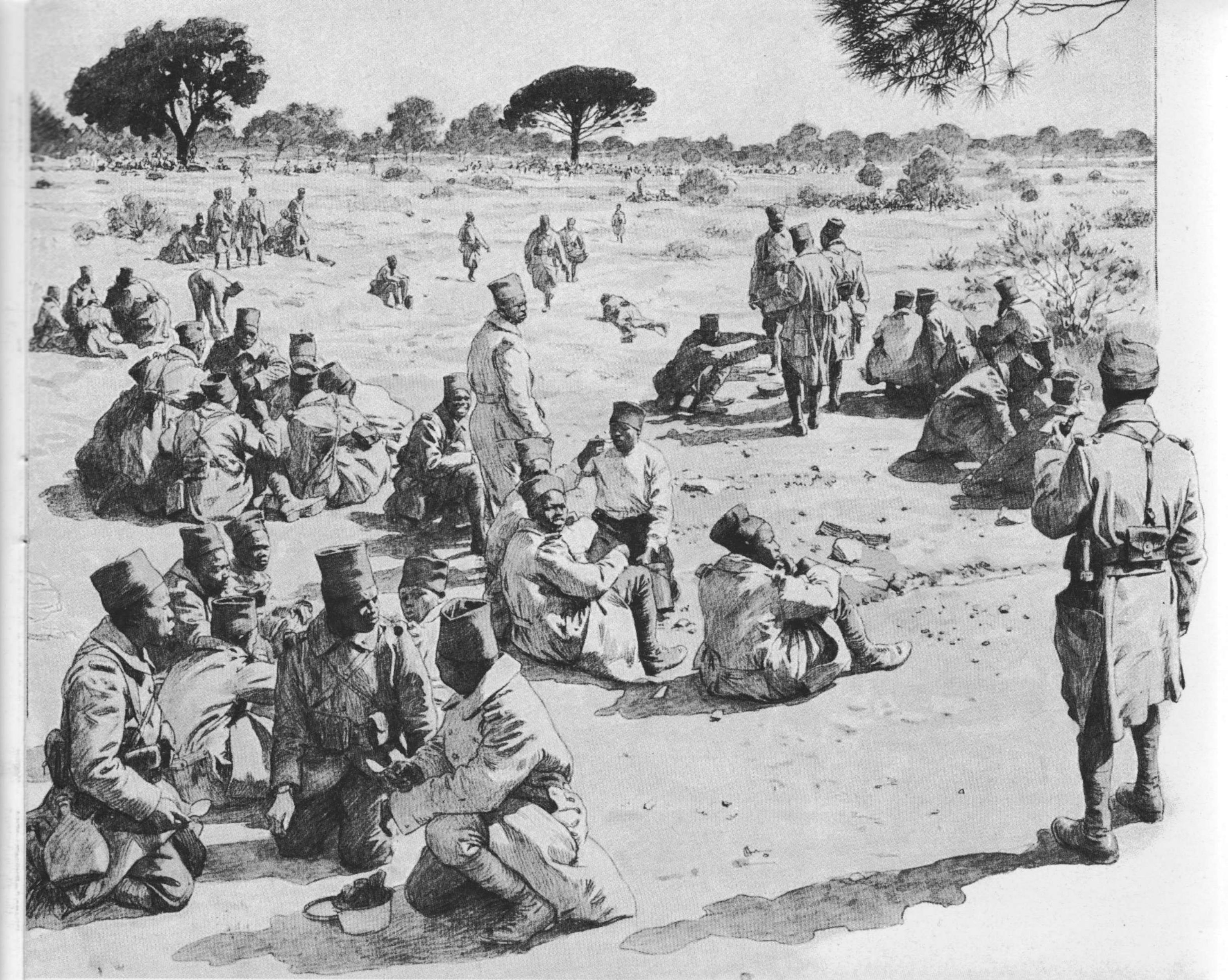
Ainsi la culture de guerre telle qu'il est possible de l'appréhender dans les écrits de Loti se structure autour d'un imaginaire de l'autre, se fonde sur les représentations d'un adversaire stigmatisé et systématiquement envisagé sous le rapport de l'infériorité physique, psychologique et culturelle. Mais ce discours qui sans cesse mêle témoignage sensible et engagement propagandiste se joue aussi sur le versant complémentaire de la glorification patriotique. Image de soi, miroir de valeurs et de traditions nationales exaltées, culture de l'union, c'est bien là l'idée d'une guerre juste qui se trouve ainsi exposée au crible de l'idéologie nationaliste. Mais entre les perspectives et les utopies semblent déjà apparaître la pensée pessimiste d'un auteur traumatisé et angoissé, l'idée d'une faillite collective, le sentiment d'un échec de la modernité.

Valeurs, perspectives et utopies

Fondamentalement les écrits de Pierre Loti, dans une optique de guerre psychologique, célèbrent régulièrement l'héroïsme combattant et la mobilisation sans faille des civils (du moins jusqu'en 1917, année où l'auteur se fait beaucoup plus critique à l'encontre de *« ceux de l'arrière »* qui osent détourner leurs pensées du front et *« se plaindre pour un manque de feu, pour un manque de luxe ou de confortable*[15] »). Ils encensent la camaraderie des admirables tranchées françaises (*« une entente de si bon aloi »* ; *« une familiarité affectueuse entre les chefs et les hommes »*), signe d'une fraternité et d'une unité nationale retrouvées, gage de la victoire : *« Or c'est à cette guerre surhumaine et c'est surtout à la vie en commun dans la tranchée, que nous sommes redevables de cette union qui nous grandit, redevables de ces réciproques dévouements sublimes* [...] *N'est-ce pas aussi à la vie dans les tranchées et à ces longues causeries plus intimes entre les officiers et leurs hommes, que nous devons un peu de ces lueurs de beauté qui sont venues pénétrer toutes les intelligences, même les moins ouvertes et les plus frustes ? Ils savent maintenant, nos soldats, jusqu'aux derniers d'entre eux, que notre France n'a jamais été si admirable et que sa gloire les illumine tous ; ils savent qu'une race où se réveillent ainsi les cœurs est impérissable, et que les pays neutres* [...] *finiront un jour par voir clair et par nous donner le beau nom de libérateurs*[16] ».

Ce discours exaltant le sentiment national par la valorisation de la communauté, d'un idéal partagé et de traditions collectives, se réfère à l'héritage patrimonial et à l'histoire, met surtout en évidence l'idée d'une France enfin retrouvée. C'est le retour vers un passé idéalisé par la mobilisation de mythes nationaux qui trouvent leur point d'orgue dans le culte du soldat tombé au champ d'honneur, dans l'éthique héroïque du combattant et dans celle de l'arrière mobilisé et prêt à tous les sacrifices. C'est l'hymne aux femmes françaises pendant la Grande guerre, ce sont les figures des soldats – héros qui par les prouesses ou par leurs glorieux sacrifices préfigurent à la fois la victoire et la régénération de la nation : *« nos chers soldats »*, ces *« héros de légende »*, ces *« petits braves »*, *« nos chers disparus, nos héros obscurs et sublimes »*, ces *« glorieux combattants »*. Cette propagande, à replacer dans le concept plus large de la *« culture de guerre »*, s'attache ainsi à façonner et à encadrer les esprits en mobilisant l'idée même de la nation, ce qui se traduit par un évident culte de l'unité ou du consensus.

Dans ce contexte, Pierre Loti exalte à la fois l'union sacrée et le cosmopolitisme des tranchées françaises. Il s'agit de célébrer la communauté en mettant en évidence un pays rassemblé devant la menace extérieure. L'objectif est de magnifier la nation et son identité sans faille, en montrant une cohésion sociale et nationale



Dans L'Illustration *du 22 septembre 1917, un dessin montrant des troupes sénégalaises à l'instruction pendant une halte repas.*

à toute épreuve. Ainsi les divergences politiques françaises sont censées s'effacer face aux périls, la segmentation sociale et la lutte des classes disparaissent, les oppositions idéologiques s'estompent pour se fondre dans une superbe unité nationale : *« Ah! oui, toute la misère de nos petites luttes électorales de la dernière fois [...]. Aujourd'hui, qui donc s'en souvient, de ces mesquineries d'antan ?* [...] *Ces tranchées, qui à première vue, ne sembleraient que d'affreux trous pour la misère sordide et la souffrance, auront été le plus grandiose des temples, où nous serons venus tous nous purifier, et pour ainsi dire, communier ensemble à la même table sainte [...]. Il y avait là, côte à côte, un ex-antimilitariste à tous crins, devenu un sergent héroïque, capable d'avoir les yeux embrumés de larmes quand passait un de nos drapeaux percé de balles ; près de lui, un ex-apache, dont les joues, pâlies dans les bouges nocturnes, s'étaient redorées au grand air, et qui semblait pour le moment un bon diable ; et enfin, le plus gai de tous, un soldat d'une trentaine d'années, de belle allure, qui n'avait plus le temps de raser sa longue barbe, mais qui entretenait avec soin une tonsure au milieu des cheveux [...] celui qui s'appliquait de son mieux à la lui faire était un anticlérical tout à fait farouche, de son métier ouvrier zingueur à Belleville*[17] *! »*. Cultivant l'idée d'une unité enfin retrouvée, le discours de Pierre Loti va jusqu'à entrevoir *« un socialisme des tranchées »*. Il met en exergue la camaraderie des soldats, préfiguration idéale d'une société sans classe et fraternelle, le *« vrai socialisme »*, dans la lignée du message chrétien, radicalement différent du *« socialisme révolutionnaire »*, de *« ce spectre rouge »* qui l'angoissait tant avant-guerre (et qui l'effraie de nouveau après 1917) : *« Oh! bénissons-les nos tranchées, où se mêlent toutes nos classes sociales, où des amitiés ce sont nouées qui hier n'eussent pas semblé possibles [...] c'est là que se sera tenue notre meilleure et notre plus pure école de socialisme. Mais, par ce mot de socialisme, trop souvent profané, j'entends, comme bien on pense, le véritable, celui qui est synonyme de tolérance et de fraternité, celui enfin dont le Christ était venu nous donner cette claire formule qui, dans sa simplicité adorable résume toutes les formules : Aimez-vous les uns les autres*[18] *»*.

Mais la tranchée française n'est pas seulement le creuset de la fraternité nationale, elle est aussi joyeusement cosmopolite à l'image d'un empire colonial réuni autour de la mère ●●●

12. Pierre Loti : « Alsace », dans *Quelques aspects du vertige mondial*, *op. cit.*, p. 89-90.
13. Pierre Loti : « À Soissons – notes d'un capitaine », dans *L'Illustration*, 30 octobre 1915 / « Le champ de bataille d'hier », dans *L'Illustration*, 3 novembre 1917.
14. Pierre Loti : « Il pleut sur l'Enfer de la Somme », dans *L'Illustration*, 25 novembre 1916.
15. Pierre Loti : « Les premières pluies du quatrième hiver », dans *L'Illustration*, 24 novembre 1917 (cité dans *Soldats bleus...*, *op. cit.*, p. 209-113)
16. Pierre Loti : « À Soissons – notes d'un capitaine », *op. cit.*
17. Pierre Loti : « À Soissons – notes d'un capitaine », *op. cit.*
18. Pierre Loti : « À Soissons – notes d'un capitaine », *op. cit.*



À Rochefort, dans la maison de Pierre Loti, la salle gothique est transformée en chapelle ardente à la mort de l'écrivain.

●●● patrie. Ainsi lors de ses tournées d'inspection en Champagne, Pierre Loti rencontre des troupes d'Annamites et des soldats sénégalais avec leurs tenues jaunes. Dans l'article « Superpositions d'images », publié par *L'Illustration* en juin 1918, il s'attache à décrire ces bataillons sénégalais qui, avec le bombardement de Reims en toile de fond, participent activement et gaiement (il évoque en détail leurs danses et leurs chants du soir après *« les manœuvres et le travail de la journée »*) aux combats contre *« la barbarie allemande »* : *« Je me serais cru en plein Sénégal* [...] *Il y avait là des spécimens de ces différentes peuplades au milieu desquelles j'ai vécu au temps de ma première jeunesse, des Ouolofs, des Bambaras, des Kassonkés* [...] *Leurs officiers, d'anciens coloniaux qui les avaient connus et appréciés dans leur pays, circulaient amicalement au milieu d'eux et on sentait qu'entre chefs et soldats régnaient la confiance et l'affection réciproque »*.

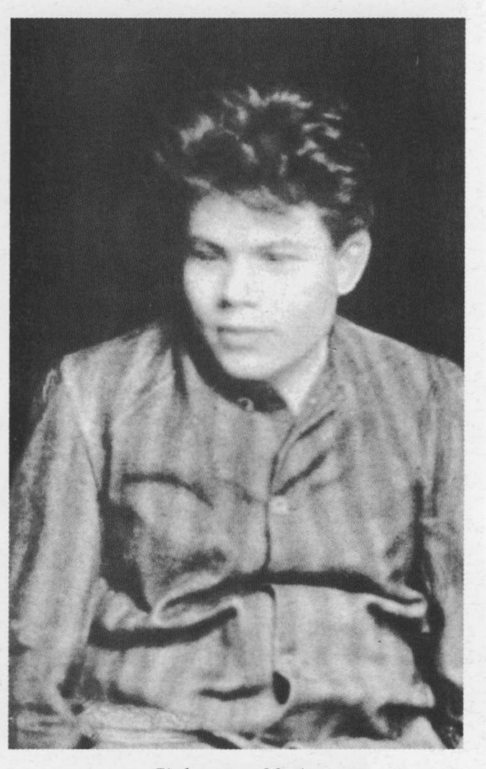
L'écriture de Pierre Loti cherchant à légitimer la guerre et à mobiliser les consciences donne donc à voir un champ de bataille gage de régénération et de rêves cosmopolites. Loti, le propagandiste, y décèle une cohésion sociale et nationale retrouvée. En ce sens, comme l'atteste l'historien Jean-Jacques Becker, la culture de guerre se présente avant tout comme *« une culture de l'union et de consensus »*. Mais a contrario, le Loti intime, le témoin angoissé, ne peut que s'incliner devant l'échec collectif et la faillite de la modernité.

L'horreur, la souffrance et peut-être le non-sens de ce conflit sont pour lui les signes d'une crise de la civilisation occidentale et de son culte névrotique du Progrès. Ce sentiment de décadence et de déclin moral qu'il perçoit sur les champs de bataille l'incite à pourfendre *« la science positive »* et *« le matérialisme exclusif »* qui *« nous poussent tout droit au suicide et au crime »* : *« La Science perfide nous a conduits au plus terrible tournant de nos destinées* [...] *et l'enseignement matérialiste jette dans nos âmes le désarroi mortel*[19] ». Le néant moral, la déroute et la révolution qui pour lui semblent se profiler en cette année 1917 préfigurent ainsi la fin des temps, la fin des civilisations. Le salut et la régénération ne peuvent dès lors que passer par la victoire sur la barbarie et par le retour à la tradition et aux valeurs nationales. C'est précisément sur ce point que se rejoignent le propagandiste et le témoin sensible, célébrant conjointement, sans emphase, l'éternelle renaissance de l'humanité, la fin de l'horreur ; fermant brutalement la parenthèse, éphémère mais traumatisante, de quatre années de vertige collectif et de désarroi personnel : *« lundi 11 novembre 1918 – la victoire, la paix*[20] », promesse de régénération ou funeste illusion d'un instant ? ■

David VINSON

19. Pierre Loti : « Vertige », dans *Quelques aspects du vertige mondial*, *op. cit.*, p. 16 et 23.
20. Pierre Loti : *Soldats bleus...*, *op. cit.*, p. 251.

Marinus Van der Lubbe (1909-1934), l'incendiaire du Reichstag



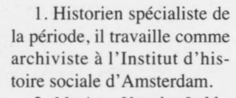
L'incendie du Reichstag à Berlin en 1933 servit de prétexte aux nazis pour renforcer leur pouvoir et suspendre les libertés individuelles des Allemands. Il ne fut pourtant pas l'œuvre des communistes, ni des nazis eux-mêmes comme on l'a longtemps cru, mais d'un militant conseilliste qui a agi seul.

Le 27 février 1933, le Reichstag est détruit par les flammes. Un jeune militant révolutionnaire hollandais âgé d'à peine 24 ans, Marinus Van der Lubbe, est aussitôt arrêté par la police. Il revendique son acte et affirme avoir agi seul. Les nazis parlent de complot communiste et le KPD (parti communiste allemand) de provocation policière. Condamné à mort, le jeune homme est décapité le 10 janvier 1934. Dès lors, Marinus Van der Lubbe est, en quelque sorte, « jeté aux poubelles de l'histoire ». Désormais, la thèse du complot est entérinée une bonne fois pour toutes. Aujourd'hui encore, elle tient lieu d'explication officielle, et nombreux sont les professeurs d'histoire qui l'enseignent à leurs élèves. Or Marinus Van der Lubbe est, au même titre que Georg Elser (1903-1945) – dont notre ami François Roux nous dressa un beau portrait dans Gavroche n° 146 – *« le type même du rebelle qui prit seul l'initiative d'un acte de résistance »* dira Georges C. Glaser. Cet événement est donc à reconsidérer et à étudier à la lumière des archives et des connaissances acquises une fois levées les falsifications politiques récurrentes et surtout, une fois écartées les manipulations qui se rattachent à cette époque. Car pour comprendre la nature des enjeux, il faut se replacer dans un contexte où nazisme et stalinisme allaient verrouiller, chacun pour son compte, les débats, leur interprétation et surtout discréditer quiconque oserait remettre en cause leur doxa.

On assiste à un regain d'intérêt sur le sujet grâce à une série de travaux et de publications qui auront peut-être, espérons-le, une suite. Nico Jassies[1], dans un texte[2] publié en 2000 en Hollande et qui a été édité en France en 2004, est revenu sur cet épisode tragique. Il s'agissait en quelque sorte d'une suite à la publication[3] du journal – sorte de carnet de voyage – de Marinus Van der Lubbe sous la direction d'Yves Pagès et Charles Reeve. En 2003, publiant *Carnets de route de l'incendiaire du Reichstag*, ils nous avaient permis de lire ces notes. La personnalité de ce jeune révolutionnaire y apparaissait attachante et il se dégageait de sa lecture un étrange sentiment de proximité. Né à Leyde, en Hollande méridionale, le 13 janvier 1909, dans une famille nombreuse et pauvre, il s'engage très tôt dans le combat politique et milite dans des mouvements communistes révolutionnaires, participe à l'agitation ouvrière qui secoue la Hollande et joue un rôle actif dans des organisations de chômeurs. Ses nombreux voyages à travers l'Allemagne, sa curiosité, son attachement aux idéaux révolutionnaires le conduisent assez naturellement à être en prise avec l'histoire immédiate dans un contexte de plus en plus dramatique où les combats sont autant physiques que politiques. Son itinéraire personnel et son engagement militant sont, en ●●●



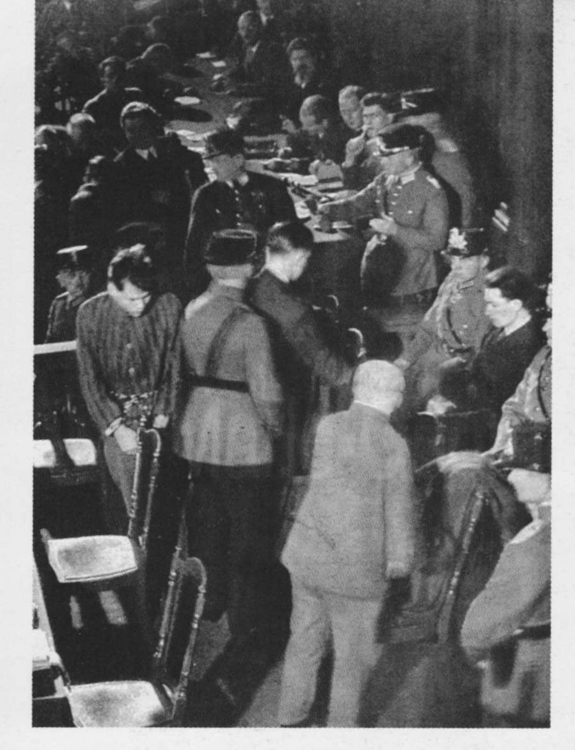
Ci-dessous : Marinus Van der Lubbe lors du procès devant la cour suprême de Leipzig en 1933, au premier plan à gauche, debout tête baissée, assisté d'un interprète.



1. Historien spécialiste de la période, il travaille comme archiviste à l'Institut d'histoire sociale d'Amsterdam.

2. *Marinus Van der Lubbe et l'incendie du Reichstag*, Éditions Antisociales, 2004, 8 euros.

3. *Marinus Van der Lubbe, Carnets de route de l'incendiaire du Reichstag et autres écrits*, présentés par Yves Pagès et Charles Reeve, Éditions Verticales, 2003, 18 euros. À lire également au sujet de cette publication l'article de Jean-Jacques Gandini « Le Reichstag en flammes ou la réhabilitation de Marinus Van der Lubbe, militant révolutionnaire injustement calomnié » *Gavroche* n° 131, septembre 2003.



Van der Lubbe lors du procès, menotté, rejoint le banc des accusés.

quelque sorte, emblématiques d'une époque et inséparables de sa condition sociale. La précarité demeure une constante dans sa vie.

Le Carnet de route d'un sans-patrie, préfacé par André Prudhommeaux, avait pourtant été publié en France en 1934[4], par le Comité international Van der Lubbe, et on aurait pu, à sa lecture, saisir ce qui, aujourd'hui, à la lumière des rééditions citées, nous saute aux yeux. Mais à l'époque, le communisme de parti étant hégémonique au sein du mouvement révolutionnaire, cette publication passera totalement inaperçue, hors des milieux anarchistes. Et depuis, peu nombreux furent ceux qui s'intéressèrent à la personnalité et aux motivations du jeune incendiaire. Sans doute parce que cela implique de revenir sur le contexte dans lequel le nazisme triompha en Allemagne et surtout sur les différences d'approches et d'analyses qui existaient entre les tenants de la thèse officielle du complot et les anti-staliniens de tous poils. La thèse du complot nazi défendue par un KPD aux abois, soumis aux directives contradictoires du Komintern, tiendra donc lieu, et pendant de longues années, de vérité historique. D'autant que suite à cette action, une répression féroce s'abattit sur l'ensemble du mouvement ouvrier, et les militants communistes de toutes tendances en furent bien sûr les premières victimes.

Les communistes de conseil

Le jeune Marinus Van der Lubbe est immédiatement présenté comme un « simple d'esprit » manipulé par le Parti National-Socialiste parce que, finalement, cela arrange tout le monde et permet d'écarter nombre de questions gênantes. Or, justement, il s'avère que Marinus Van der Lubbe était proche des communistes de conseil. En 1932, il avait adhéré à la LAO (Linkse Arbeiders Oppositie), un mouvement communiste révolutionnaire hollandais hostile à l'idée de parti et qui soutenait le principe de l'organisation autonome du prolétariat, notamment par l'instauration de conseils ouvriers capables de se fédérer. Ses membres étaient partisans de l'action violente et individuelle dans laquelle ils voyaient un moyen de développer la lutte anticapitaliste. Ils estimaient que le fascisme n'est qu'une des figures historiques de la domination capitaliste. C'est en effet sur fond de débat souvent vif entre « l'anti-fascisme et l'anti-capitalisme », dont on retrouvera traces en Espagne lors de la révolution de 1936 et 1937, que se cristallisèrent les différends qui opposaient alors les partis staliniens et leurs opposants, communistes anti-léninistes, bordiguistes et, bien sûr, leurs ennemis de toujours les anarchistes. D'une façon générale, les positions des communistes de conseil se fondaient sur des analyses politiques parfaitement structurées dont l'un des crimes majeurs aux yeux de Moscou fut de dénoncer très tôt la dictature du Parti-État en Union soviétique. La lutte à mort engagée par les partis communistes désormais entièrement contrôlés par le Komintern contre l'aile gauche du mouvement révolutionnaire – que Lénine avait de façon péremptoire et définitive, pour la discréditer, qualifié en son temps de « gauchiste » – visait à supprimer toute forme de résistance à son hégémonie au sein de la classe ouvrière. L'échec de la révolution allemande de 1918 avait en effet ouvert la voie au triomphe des principes léninistes sur lesquels la bureaucratie stalinienne s'appuiera pour instaurer son pouvoir. Rappelons enfin que c'est en Hollande[5] et en Allemagne que les communistes de conseil seront les plus dynamiques et les plus actifs. En Hollande comme en Allemagne, c'était loin d'être un courant insignifiant et sans écho auprès des militants révolutionnaires. Ainsi, et à titre d'exemple, il est bon de rappeler que le KAPD (Kommunistische Arbeiterpartei Deutschlands) regroupant des dissidents d'inspiration conseilliste et opposés aux thèses léninistes, dont Paul Mattick (1904-1981) et Otto Rühle (1874-1943) furent les figures les plus connues, compta jusqu'à 50 000 membres. Ce parti anima un mouvement dont l'influence était encore perceptible dans la fin des années vingt et au début des années trente. Le KAPD, malgré ses contradictions internes, fut un acteur important sur la scène politique allemande en attirant à lui nombre de jeunes ouvriers radicalisés. Son influence, même si on la considère comme secondaire, est loin d'être anecdotique. Et pourtant son rôle semble avoir été définitivement effacé de l'histoire officielle, jusqu'à l'oubli le plus total. Sur ce point, on peut affirmer que le consensus entre staliniens et démocrates bourgeois est sans faille.

Lors de son interrogatoire de police, le jeune chômeur hollandais expliquera aux enquêteurs : *« Ce qui ne m'a pas plu dans ce parti* [KPD], *c'est qu'il veut jouer un rôle dirigeant et qu'il refuse de laisser la direction aux travailleurs eux-mêmes »*. L'insurrection ouvrière, pensait-il, était encore possible et son geste qu'il voulait exemplaire allait, croyait-il, réveiller un prolétariat tétanisé par les consignes de modération du KPD. Nico Jassies, dans son ouvrage *Marinus Van der Lubbe et l'incendie du Reichstag*, nous rappelle fort à propos qu'en 1933, le parti communiste allemand disposait encore d'une organisation paramilitaire[6] capable de résister aux nazis et qu'il n'en fit rien car telle n'était pas la ligne imposée par le Komintern. Et c'est cette attitude que de nombreux militants révolutionnaires allemands et hollandais

4. *Libération* du 20 mars 2003 prétendra à tort, propos de journaliste, que ces carnets n'avaient jamais été publiés en France.

5. Anton Pannekoek est sans doute le théoricien le plus connu de ce mouvement. Et aujourd'hui encore ses textes font références.

6. Le Roter Frontkämpfer Bund, Ligue des combattants du Front rouge.

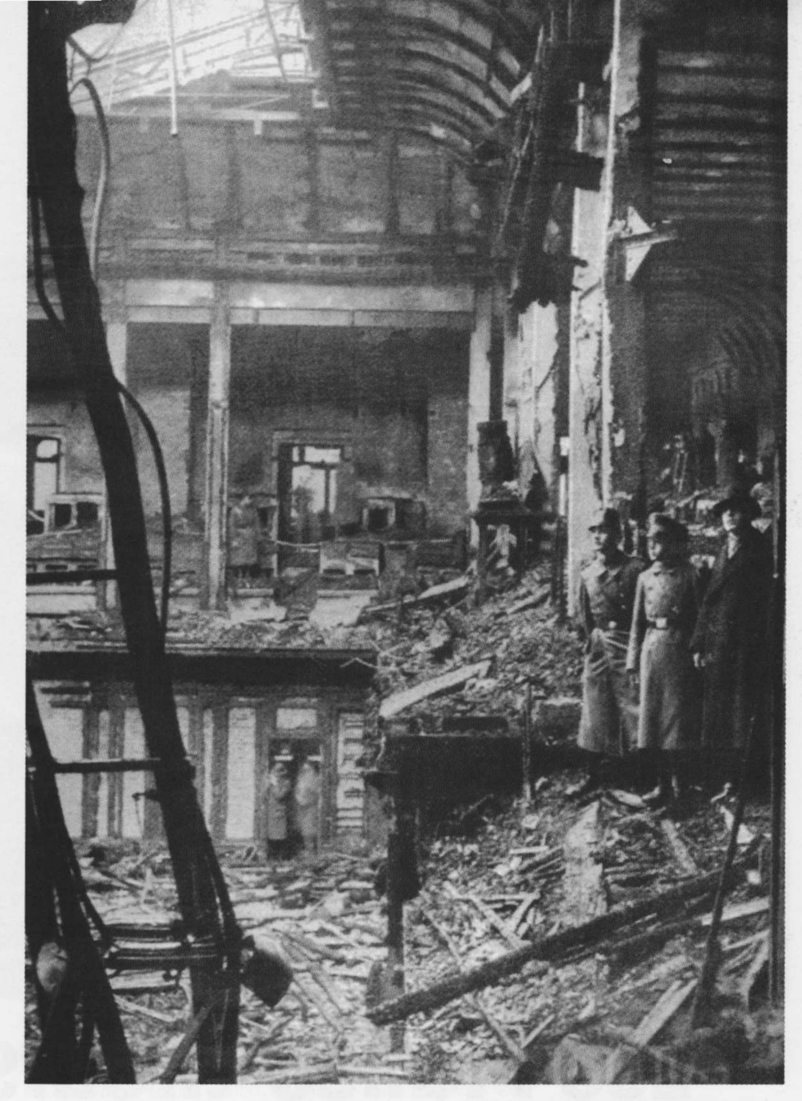
ne comprenaient pas. Marinus Van der Lubbe était de ceux-là. Cette portion de découragement devant les atermoiements et le refus du combat qui caractérisa la ligne politique du KPD est très présente dans son geste. Il y avait de sa part une grande naïveté et sans doute beaucoup d'idéalisme dans le fait de croire que son acte serait perçu comme un signal et déclencherait une réaction massive du prolétariat, allant jusqu'à forcer la main à ses dirigeants, partis et syndicats. Il y avait aussi beaucoup de désespoir dans cette vaine tentative, action crâne mais suicidaire, il faut en convenir. Car, comme le souligne Siegfried Kracauer, cet incendie laisse la foule berlinoise, habituellement si bavarde, muette, littéralement sidérée.

L'EXPRESSION DE LA DÉFAITE

Ce n'est donc ni le simple d'esprit, ni le complot communiste, ni la machination nazie qui seraient à l'origine de cet événement spectaculaire, mais bien la démarche d'un individu radicalisé, un activiste conscient des enjeux propres au contexte historique au sein duquel il évoluait. Marinus Van der Lubbe avait parfaitement analysé la situation grâce à sa fréquentation des communistes de conseil hollandais et, quoi qu'on en pense et quoi qu'on en dise, c'est en connaissance de cause qu'il envisage et réalise son attentat. Il souligne aussi l'isolement dans lequel se trouvait alors une partie de la jeunesse ouvrière allemande et européenne face à une situation dont elle percevait certainement toute la puissance mortifère. En l'occurrence, c'est bien de la défaite totale du mouvement révolutionnaire dont il s'agit. Et qui, avec l'écrasement du POUM et des anarchistes espagnols par les agents de Staline, connaîtra quelques années plus tard son ultime conclusion. Pour bien comprendre l'état d'esprit du jeune rebelle Marinus Van der Lubbe, il faut donc avoir en mémoire les épisodes révolutionnaires qui de 1918 à 1920 marquèrent l'Allemagne, de Berlin à Munich, et leurs suites directes et indirectes. Par bien des côtés, les déclarations de Marinus Van der Lubbe en 1933 font écho aux propos de Rosa Luxemburg prononcés une dizaine d'années plus tôt. Dans *La crise de la social-démocratie* (1916), elle avançait : *« La social démocratie allemande était, comme l'écrivait l'*Arbeiter Zeitung *de Vienne le 5 août 1914, le joyau de l'organisation du prolétariat... Et qu'avons-nous vu en Allemagne, quand vint la grande épreuve historique ? La chute la plus profonde, l'effondrement le plus total. »* C'est à vrai dire l'ensemble des directions européennes des partis socialistes qui, en 1914, capitula, vota les crédits militaires, céda aux démons nationalistes et envoya, en conscience, à la mort des millions d'êtres humains, puis ensuite, alors qu'une bonne partie de l'Europe centrale basculait dans la révolution, désirant restaurer *« la tranquillité, l'ordre et la sécurité »*, arma les groupes qui deviendront des milices fascistes. Dès lors, le cours de l'histoire prit un tour tragique. En 1933, il y avait donc dans l'air comme un sentiment de deuxième capitulation. C'est d'ailleurs ce que signifiera explicitement la déclaration de naissance du KAPD en 1920 en s'en prenant à la *« clique de chefs irresponsables »* qui ont entrepris *« d'imposer leur conception personnelle de la mort de la révolution allemande à la majorité du parti »*. Ainsi, et à plus forte raison en 1933, peuvent s'expliquer des réactions de révolte mues par l'incompréhension. Et tout bien considéré, le passage à l'acte de Marinus Van der Lubbe n'en est que l'expression la plus radicale. Il sonne le glas d'une époque et marque la défaite définitive des espoirs de changements radicaux qui avaient animé l'extraordinaire bouillonnement révolutionnaire de la décennie précédente. Défaite sans retour. En un sens, fascisme et stalinisme ont accompli leur œuvre, leur mission a été couronnée de succès. Et Marinus, leur victime, est mort seul, oublié de tous et sa mémoire diffamée.

Toutefois, et on l'aura compris, la thèse de la manipulation et partant, du complot, entre en résonances avec l'histoire la plus récente et provoque des débats passionnés dont on trouve quelques échos dans les publications citées. C'est dire si s'intéresser à Marinus Van der Lubbe n'est pas une simple lubie d'historien et si les enjeux sont complexes et, c'est le cas de le dire, d'une actualité brûlante. ■

Jean-Luc DEBRY



La salle des séances du Reichstag après l'incendie.



Les Francs-tireurs de Cannes au combat de Châteaudun (18 octobre 1870)[1]

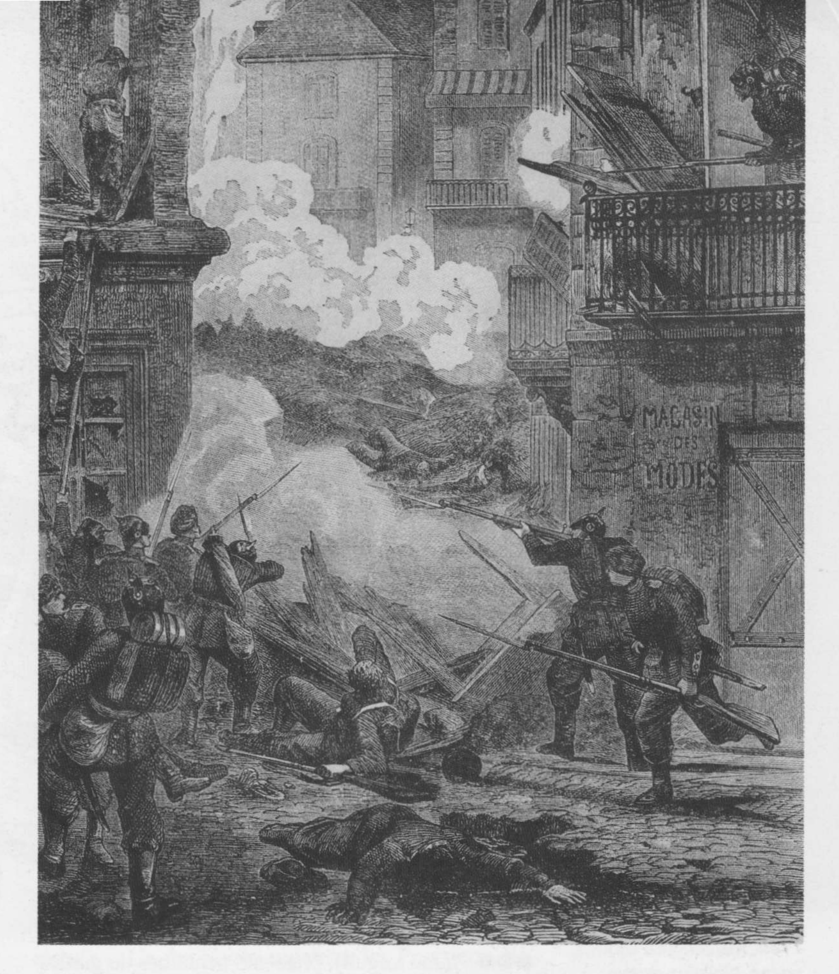
Volontaires enrôlés pour contrer l'invasion allemande en 1870, les Francs-tireurs de Cannes s'illustrèrent dans la défense de Châteaudun. L'armée n'a pourtant jamais mentionné leur rôle dans cette bataille.

Après la défaite de Sedan et la proclamation de la République, le 4 septembre 1870, le Gouvernement de la Défense nationale désireux de poursuivre la guerre et tirant les conséquences logiques de l'incompétence d'une partie des troupes impériales fait appel à toutes les *« bonnes volontés »* pour repousser l'envahisseur prussien. Gambetta, le nouveau ministre de l'Intérieur, est autorisé par décret du 7 septembre à payer des subventions à titre de solde aux corps de volontaires armés pour la défense du territoire. C'est ainsi que des corps francs levés par diverses organisations et même des particuliers prolifèrent sur l'ensemble du territoire. Cependant, les unités ainsi formées, composées de volontaires, mènent une guerre de partisans, attaquant l'ennemi, en agissant sans se préoccuper des mouvements de l'armée. Des situations fâcheuses en résultent souvent et, très vite, les autorités sont convaincues de la nécessité de les réglementer. Par arrêté du 18 septembre, il est d'abord décidé que les officiers de francs-tireurs doivent être commissionnés par l'autorité militaire, puis par décret du 29 septembre, il est stipulé que les corps francs seront subordonnés au ministère de la Guerre et soumis à la même discipline que la Garde mobile, elle-même assimilée à l'armée régulière. Enfin, le 4 novembre, les compagnies de francs-tireurs sont rattachées aux divisions militaires.

Répondant à cet appel, la Société de tir des Alpes-Maritimes, organisée préventivement le 19 août, trois semaines avant Sedan, par des notables patriotes du département, inquiets de la désastreuse conduite des affaires militaires par Napoléon III et voulant conserver leurs armes, décide de constituer rapidement *« à l'exemple de l'Espagne en 1809 et du Mexique en 1857, des corps francs destinés à défendre pied à pied le sol de la patrie et à harceler l'ennemi par une guerre acharnée de tous les instants. »*

Les enrôlements sont annoncés par les journaux et des affiches dans tout le département. Les hommes de plus de 18 ans sans limite d'âge sont

1. Merci à Géraldine Doité de l'IUT de Paris V et à l'équipe de la médiathèque municipale de Châteaudun.



admis avec une autorisation écrite des parents pour les moins de 23 ans. La solde est provisoirement fixée à 1 F par jour pour les soldats et caporaux, 1 F 25 pour les sergents-majors et adjudants (elle sera portée à 2 F et 2 F 50 par la suite). Le premier financement est assuré par une souscription auprès des membres de la Société.

À Cannes, des volontaires constituent le 22 septembre la Société des Francs-tireurs de la ville et élisent quatre officiers : capitaine : Jean-Honoré Cresp, ancien militaire au 75e de ligne, titulaire de la médaille d'Italie, lieutenant : Benoit Schmitt, sous-lieutenant en 1er : Gaspard Perissol, sous-lieutenant en 2nd : Jean-Nicolas Perrin. 53 hommes[2] en tout adhèrent à la Société que les responsables du département et la nouvelle équipe municipale doivent équiper avec deux soucis : l'hygiène et la discrétion de l'uniforme. L'habillement est choisi de couleur sombre : *« tunique de drap gris foncé avec collet, parements et passepoils verts, pantalons de même nuance avec bande verte ; képi gris foncé avec bandeau vert et petite cocarde tricolore sur le devant ; manteau court à la zouave avec capuchon de même drap que la tunique »*. L'équipement est celui des chasseurs à pied : cartouchière, couverture de laine brune portée en sautoir, chemise et ceinture de laine. Les sacs faisant défaut, chaque homme est muni d'une musette en toile, et d'un grand *« carré destiné à envelopper les objets craignant l'humidité »*. L'armement est le fusil chassepot avec baïonnette-sabre pour les soldats ; le sabre et le revolver pour les officiers. Le 30 septembre, les 53 francs-tireurs quittent la ville pour se rendre à Antibes puis Nice, *« sur leur chemin pas de fleurs mais des larmes douces partant des cœurs »* (*La Revue de Cannes*). Ils sont rejoints par des contingents de Mougins, Pégomas et Mandelieu. Après plusieurs jours d'exercices et d'instruction, les Cannois sont enrôlés dans la 2e section des Francs-tireurs des Alpes-Maritimes. L'unité[3], qui compte quatre autres sections, va être affectée sur différents lieux d'opérations pour renforcer l'armée régulière.

Le 1er octobre au soir, la 2e section part de Nice et se rend à Tours pour compléter l'instruction des hommes. Ils sont intégrés pour servir d'éclaireurs à la 1re armée de la Loire, attachés au 15e corps en cours de réorganisation sous les ordres du général d'Aurelle de Paladines.

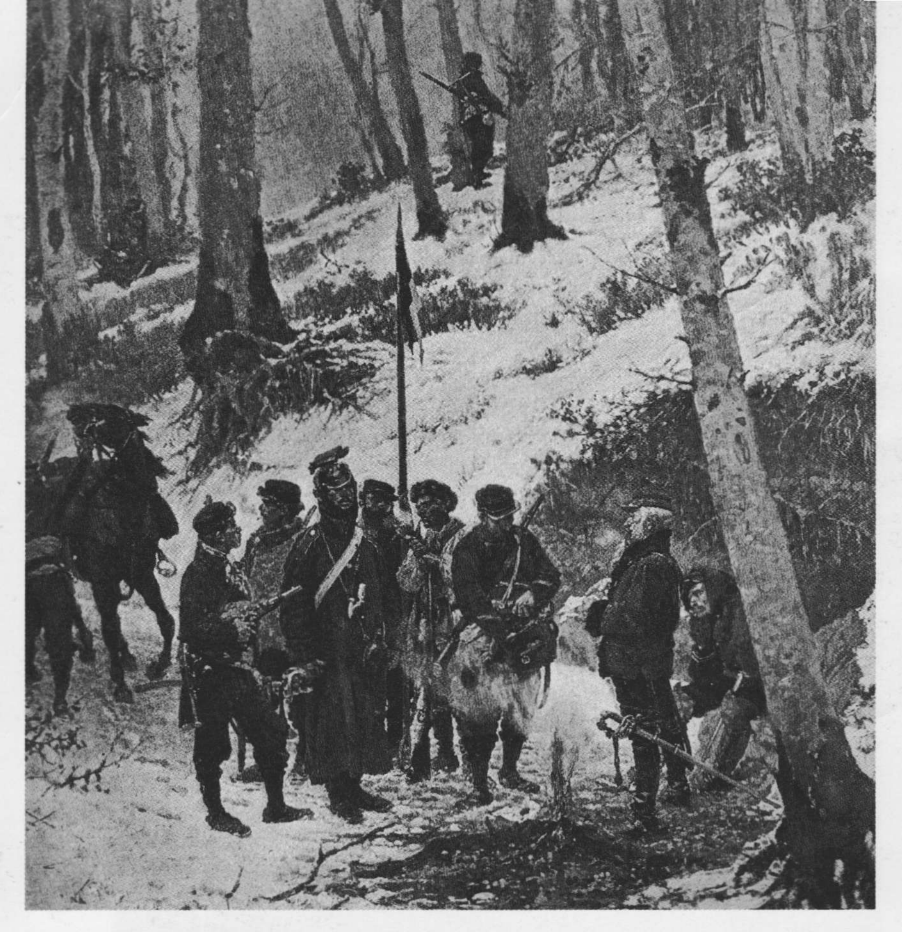
Le 11 octobre, les troupes françaises refoulées d'Orléans par les Prussiens commandés par le général von der Tann atteignent La Ferté-Saint-Aubin. Le 14, la 2e section cannoise part pour Vendôme dans le Loir-et-Cher. Le 15, les Français reculent jusqu'à Lamotte-Beuvron pour s'établir le 17 à Salbris. La veille, les Cannois font étape à Cloyes-sur-le-Loir. Le 17 au matin, une dépêche les appelle à Châteaudun où les Prussiens se dirigent. Ils doivent renforcer la défense de la ville sous les ordres du colonel Ernest de Lipowski, constituée par 700 hommes du 1er bataillon des Francs-tireurs de Paris, 115 hommes des Volontaires de Nantes (capi- ●●●

2. 21 hommes s'engageront par la suite.

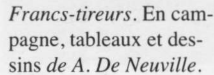
3. Il faut signaler trois autres groupes de francs-tireurs dans le département des Alpes-Maritimes : la Phalange niçoise, les Chasseurs des Alpes-Maritimes et les Chasseurs de la Croix.

État des Francs-tireurs de Cannes (2e section) présents à Châteaudun le 18 octobre 1870

Cresp, Jean-Honoré, capitaine, ancien militaire au 75e de ligne, titulaire de la médaille d'Italie, blessé à Châteaudun. **Schmitt**, Benoît, lieutenant. **Perrin**, Jean, Nicolas, sous-lieutenant en 1er, blessé à Châteaudun. **Perissol**, Gaspard, sous-lieutenant en 2nd. **Mallerault**, Théophile, sergent-major, remis sergent le 15 octobre 1870. **Wallard**, Édouard, sergent, passé sergent-major le 15 octobre 1870. **Morin**, Antoine, Joseph, sergent, fait prisonnier à Châteaudun le 18 octobre 1870, évadé. **Ferrand**, Antoine, Joseph, 19 ans, originaire d'Orange (Vaucluse), sergent-fourrier. **Nissolard**, François, caporal passé sergent le 16 décembre 1870. **Muller**, Frédéric, caporal. **Muller**, Édouard, clairon. **Roux**, Louis, caporal. **Mouton**, Léopold, caporal, fait prisonnier à Châteaudun le 18 octobre 1870. **Cresp**, Jean-Pierre, franc-tireur, mort à Orléans, le 26 novembre 1870. **Sinet**, Jules, franc-tireur, passé caporal le 16 décembre 1870. **Haupert**, Jules, franc-tireur, passé caporal le 30 décembre 1870. **Trouin**, Jean-Louis, franc-tireur, passé sergent le 20 octobre. **Collet**, Albert, Maxime, 29 ans, originaire de Draguignan (Var), franc-tireur. **Liesta**, Alexandre, franc-tireur. **Maubert**, Jean-François, franc-tireur. **Galutze**, Émile, franc-tireur, passé à la 3e section le 12 novembre 1870. **Constant**, Pierre, franc-tireur, passé caporal le 22 octobre 1870. **Mouans**, François, franc-tireur. **Camia**, Ange, franc-tireur. **Hugues**, Félix, franc-tireur. **Boyer**, François, 28 ans, originaire de Cannes (Alpes-Maritimes), franc-tireur, fait prisonnier à Châteaudun le 18 octobre 1870, interné à Kolberg (Prusse), mort à son retour de captivité à Draguignan. **Cavalier**, Auguste, franc-tireur, fait prisonnier à Châteaudun le 18 octobre 1870. **Julien**, Barthélemy, franc-tireur, blessé à Châteaudun le 18 octobre 1870. **Féraud**, Charles, franc-tireur. **Belondrade**, Antoine, 29 ans, originaire de Castelnaudary (Aude), franc-tireur. **Timothée**, Julien, franc-tireur, blessé à Châteaudun le 18 octobre 1870. **Forestier**, François, franc-tireur, fait prisonnier à Châteaudun le 18 octobre 1870. **Forestier**, Georges, franc-tireur, fait prisonnier à Châteaudun le 18 octobre 1870. **Daulaus**, Félicien, franc-tireur. **Borel**, Georges, franc-tireur, blessé à Châteaudun, passé caporal le 16 décembre 1870. **Appendino**, Georges, 30 ans, originaire de Carmagnola (Italie), franc-tireur, fait prisonnier à Châteaudun le 18 octobre 1870. **Maris**, Félix, franc-tireur. **Gilly**, Aimé, franc-tireur. **Albert**, Marius, Balthazar, 22 ans, originaire de Grasse (Alpes-Maritimes), franc-tireur. **Lambert**, François, 19 ans, originaire de Nice (Alpes-Maritimes), franc-tireur. **Ferraris**, Mariano, franc-tireur. **Costa**, Auguste, franc-tireur. **Sugnaise**, Michel, franc-tireur. **Toscan**, Benoît, franc-tireur. **Gozzerino**, Pietro, franc-tireur. **Toucas**, Antoine, franc-tireur. **Meiffren**, Bruno, franc-tireur. **Bompard**, Alphonse, franc-tireur. **Belgrand**, Adolphe, franc-tireur. **Sauvain**, Antoine, franc-tireur. **Agnel**, François, fait prisonnier à Vitry-aux-Loges le 6 décembre 1870, évadé. **Lecal**, Louis, franc-tireur.






Francs-tireurs. En campagne, tableaux et dessins *de A. De Neuville*.

4. Les gardes nationaux sont divisés en 5 compagnies, faisant un effectif de chacune 125 hommes, les combattants sont estimés selon les sources de 150 à 500. Apparemment, une compagnie de gardes nationaux de Vendôme et une vingtaine de francs-tireurs du Loir-et-Cher quittent le combat vers 2 heures sans qu'on sache pourquoi.

5. 33 sapeurs-pompiers ont refusé de prendre les armes et, renforcés par 2 volontaires, sont répartis en 3 sections au service des pompes.

6. Un escadron de hussards (commandant Bouvieux) et trois compagnies de mobiles du Loir-et-Cher ont évacué la ville dans la nuit du 12 au 13 octobre sur ordre du sous-préfet. Dans la nuit du 15, en concertation avec la municipalité, toutes les troupes stationnées à Châteaudun se replient également *« afin d'éviter le pillage et l'incendie »* : un autre escadron de hussards se positionne à Bazoche, deux bataillons de mobiles du Gers (commandant Lentilhac) à Bazoche aussi, les gendarmes et les Francs-tireurs de Paris sur Courtalain et les gardes nationaux sont désarmés. Cependant sur ordre du général Tripart, le 16 octobre, le colonel de Lipowski reçoit les pleins pouvoirs pour défendre Châteaudun, les francs-tireurs et les mobiles du Gers retournent dans la ville mais ces derniers repartent le matin du 18

●●● taine Legall), plusieurs centaines de gardes nationaux de la ville (commandant Testanière)[4] et douze sapeurs-pompiers (capitaine Géray)[5], en tout 1200 hommes au maximum sans artillerie[6]. Plus que Châteaudun elle-même, ce sont les francs-tireurs qui n'ont cessé de les harceler que les Prussiens veulent anéantir. Les Francs-tireurs de Cannes arrivent en début d'après-midi. La ville est couverte de barricades[7]. Une d'entre elles est ainsi décrite par *Le Moniteur prussien*: *« Derrière une épaisse couche de fascines s'élevait un mur en terre de 5 pieds de haut sur 3 de large, flanqué de pierres supportées par des troncs d'arbre, de manière à ajouter à la solidarité de l'ensemble, et à former une sorte de parapet au sommet de l'ouvrage. »* Huit barricades sont construites sur ce modèle, d'autres sont érigées un peu partout aux endroits stratégiques.

Les Cannois se placent sous les ordres du colonel de Lipowski et sont immédiatement envoyés en patrouille de reconnaissance. Ils poussent jusqu'au village de Saint-Cloud à 10 km de Châteaudun où ils aperçoivent l'avant-garde des troupes ennemies. Ils rentrent et font leur rapport dans la soirée. La nuit est tranquille. Les hommes des différentes unités tiennent leur poste.

Le lundi 17 octobre au matin, la 22ᵉ division prussienne (6088 hommes environ) quitte Orléans pour rejoindre la IIIᵉ armée. Le général Friedrich von Wittich qui la commande, accompagné du duc de Saxe-Meiningen et du général von Hontheim, suivant ses instructions, se met en marche dans la direction de Châteaudun, éclairé par la 4ᵉ division de cavalerie (2000 chevaux) et 36 pièces, pour se rendre maître des routes de Tours et du Mans.

Le mardi 18 au matin, les deux compagnies de la Garde nationale de Châteaudun sont assemblées devant la mairie, le capitaine Marie termine l'appel de la 1ʳᵉ compagnie qui va prendre la garde ; les guetteurs sont postés dans le clocher de l'église Saint-Valérien et dans les combles de la mairie. Les hommes des différentes unités tiennent leur position derrière les barricades, les murailles percées de meurtrières (enclos des Dames-Blanches, chemin des Filoirs) et une petite redoute en haut de la cavée des Religieuses.

Le lieutenant Roussel, officier d'ordonnance des Francs-tireurs de Paris, se poste dans le clocher de la mairie pour surveiller l'arrivée de l'ennemi.

Vers 10 heures, un train venant de Tours débarque un renfort de 60 recrues des Francs-tireurs de Paris porteurs de 20000 cartouches.

L'OFFENSIVE PRUSSIENNE

L'armée prussienne arrive devant Châteaudun aux environ de 11 heures. Von Wittich organise l'attaque en 3 colonnes pour encercler la ville de la route de Chartres au bois de Varennes : du côté nord, le 2ᵉ régiment d'infanterie, n° 32 (colonel von Forster) renforcé par un bataillon du 5ᵉ régiment d'infanterie, n° 94 (lieutenant-colonel von Pallmenstein), du côté sud, des unités de la 43ᵉ brigade (colonel von Kontzki) renforcées par de l'artillerie (batterie à cheval von Schlotheilm et batterie bavaroise Ollivier), le reste des troupes au centre sous les ordres de Von Wittich (5ᵉ cuirassiers et 10ᵉ uhlans). Plusieurs batteries s'établissent à 300 mètres au-delà du passage à niveau du chemin de fer à la hauteur de la tuilerie sur la route d'Orléans, les autres sont installées au sud, près de la route de Vendôme.

À midi, la générale est sonnée. La 3ᵉ compagnie des Francs-tireurs de Paris, sous les ordres du capitaine Boulanger, part vers la gare, sur la droite du chemin de fer. Le capitaine adjudant-major Durozet



Plan de la défense de la ville de Châteaudun.

parcourt la ville à cheval et transmet les derniers ordres. Une fusillade s'engage sur le boulevard Toutin. Vers 1 heure 30, les batteries prussiennes commencent à tirer. La mairie est criblée d'obus. En différents points de la ville, des incendies se propagent. Vers 2 heures, les premiers Prussiens commencent à avancer, tournant vers la route d'Orléans. Ils doivent reculer sous le feu des défenseurs postés non loin de la tuilerie. Les Francs-tireurs de Cannes se rendent d'abord en toute hâte, déployés en tirailleurs vers la gare, en appui des avant-postes. La troupe avance par la rue Florent-d'Illiers en avant de la barricade, en tirant sur quelques fantassins prussiens avancés qui ont réussi à s'infiltrer. Les bombardements ennemis ne permettent pas de progresser. Les hommes se replient derrière la barricade sous les ordres du capitaine Jacta et sous-lieutenant Brenière des Francs-tireurs de Paris. Le capitaine Katsner de la 6e compagnie des Francs-tireurs de Paris et ses hommes en poste en avant de la route n° 155, sont obligés de se replier. Une partie des Cannois reste postée derrière la barricade de l'entrée de la place Royale, rue de Chartres avec les Francs-tireurs de Nantes et les Francs-tireurs de Paris sous le commandement du capitaine adjudant major Durozet et du sous-lieutenant Dussoles, d'autres se retrouvent postés derrière celle de la rue d'Orléans. Sous les ordres du capitaine Cresp, quelques hommes se mettent en embuscade dans un jardin clos à droite de la barricade du coin de rue Florent-d'Illiers, ils surprennent plusieurs patrouilles ennemies et tiennent la position jusqu'à 4 heures et demie. L'ennemi se portant en masse pour attaquer la gauche de la barricade en remontant le ravin du Loir, les francs-tireurs se portent dans un jardin attenant *« la maison faisant coin gauche de la barricade »*. Un feu nourri repousse les Prussiens. Ils reviennent plusieurs fois en force en vagues successives mais ne peuvent avancer et piétinent ainsi pendant plus de quatre heures, perdant quelques hommes. Vers 6 heures et quart, la nuit commence à tomber et, de part et d'autre, il devient difficile de distinguer les mouvements ennemis. Le tir des combattants des barricades se ralentit.

Les moyens ordinaires ne donnant rien, vers 7 heures du soir, à la nuit tombée, Von Wittich ordonne de renforcer le feu d'artillerie et d'enfoncer les murailles pour pénétrer de maison à maison et contourner les barricades. Celle située au bout de la rue Florent-d'Illiers où se sont réfugiés les Cannois en manque de munitions est tournée par les assaillants qui s'avancent dans la rue de Chartres et tirent massivement. Les défenseurs se replient vers l'Hôtel de ville. Le capitaine Cresp, le sergent Morin et le caporal Mouton toujours en poste dans le jardin se retrouvent isolés. Ils tentent de se frayer un passage vers le Loir, le capitaine Cresp reçoit une balle dans la jambe et demande à ses deux compagnons de le laisser, ils seront bientôt capturés.

Quelques Cannois en compagnie de Francs-tireurs de Paris et de Nantes et de gardes nationaux sous les ordres du capitaine Géray des sapeurs-pompiers, défendent la barricade de la rue de Jallans.

Le lieutenant Schmitt, de son côté à la tête d'un groupe composite de combattants de diverses unités, prend position au sud, dans l'enceinte du couvent des Dames-Blanches. Il est renforcé par un groupe de Francs-tireurs de Paris sous les ordres du capitaine La Cécilia et du lieutenant Marchelli de la 7e compagnie. Un homme est placé à chaque meurtrière derrière une ligne de Francs-tireurs de Paris déployés en tirailleurs. Ces derniers réus- ●●●

sur ordre du gouvernement. Rappelés par le maire, ils ne peuvent revenir à temps. Lipowski reçoit également l'ordre de repli mais il n'a pas le temps de faire exécuter le mouvement.

7. Les barricades exécutées étaient placées dans les positions suivantes :
- rue de Chartres (presque à la jonction de la rue Dunoise)
- rue de Chartres (jonction de l'avenue Florent-d'Illiers)
- rue de Luynes (coin de la place Royale actuellement du 18 octobre)
- rue du Lion d'Or
- rue Royale (coin de la place Royale)
- rue de la Madeleine (coin de la place Royale)
- rue de la Madeleine (coin du square de la Madeleine)
- rue d'Angoulême (Gambetta) (jonction avec la rue du Bel-Air, actuellement de Varize)
- rue Lambert (jonction avec la rue du Bel-Air)
- rue d'Orléans, actuellement rue de la République (après la rue du Bel-Air)
- rue du Bel-Air (de part et d'autre de la jonction avec la rue d'Orléans)
- rue de Jallans (au-delà de la rue de la Rainville)
- rue Loyseau (au coin de la gendarmerie)
- rue du Bel-Air (près du Quartier de Cavalerie)
- rue du Champdé (au bout du cimetière)
- rue Saint-François (jonction de la rue Bourbeuse)
- en haut de la cavée des Religieuses
- rue des Fouleries
- rue Galante, actuellement de Civry (clos de Bel-Ebat)
- rue Foucault (coin de la rue Lambert-Licors)
-rue du Faubourg Saint-Jean (deuxième pont vers Brou)
- chemin de Lisambardière (près du clos des Dames-Blanches



Embuscade de francs-tireurs enlevant une estafette à l'ennemi.

●●● sissent à contenir l'ennemi un moment mais doivent se replier.

Les hommes du lieutenant tirent alors à feu continu. Ils réussissent à tenir la position mais vers 9 heures, prévenus que toutes les barricades étaient débordées et que la ville commençait à être occupée, ils se retirent en bon ordre, baïonnette au canon, par la route de Courtalain.

Juste à côté, une autre partie des Cannois sous les ordres du lieutenant Perrin se bat courageusement sur la barricade du chemin de Lisambardière avant de devoir battre en retraite également.

La défense de la place Royale

Vers 7 heures, le colonel de Lipowski rallie 300 des combattants et gagne la route de Brou. Des hommes se réfugient dans l'Hôtel de ville. Vers 8 heures, quelques Prussiens, après avoir tourné la barricade de la rue Galante et emporté celle de la rue de Chartres, arrivent sur la place Royale et s'avancent jusqu'à la fontaine. Les francs-tireurs les en délogent. Une heure plus tard, des projectiles tombent encore un peu partout. La lueur des incendies ne faiblit pas. Les Francs-tireurs de Cannes sortent de l'Hôtel de ville pour se replier, quand, subitement, une nouvelle fusillade éclate sur la place, les hommes chargent à la baïonnette en chantant *La Marseillaise*. « *Ce chant superbe* – dit Jules Clarétie[8] – *ce spectacle grandiose avaient glacé d'une certaine terreur les assaillants, qui hésitent d'abord puis envahissent la place, repoussant les défenseurs dans les rues adjacentes, lorsque ceux-ci, pris d'une rage nouvelle, se précipitent sur cette place et, à la force des baïonnettes, forcent les Allemands à reculer dans la nuit*[9]. » Le combat au corps à corps dure près de vingt minutes, sans que les assaillants puissent être chassés. Les officiers présents, les capitaines Kastner et Ledeuil, ordonnent un regroupement des deux côtés par les rues d'Angoulême et d'Orléans « *pour mettre l'ennemi entre deux feux* ». Les Prussiens reculent. Vers 9 heures, des escadrons de cavalerie prussiens appuyés par quelques fantassins commencent un mouvement de concentration sur la gare et tentent de surprendre la barricade de la rue de Champdé où quelques francs-tireurs sous le commandement du capitaine Bouillon réussissent encore à les repousser. Mais les Prussiens reviennent en force, emportant toutes les barricades, celle de la rue Saint-François est forcée et ils débouchent sur le haut de la rue de Blois. Vers 11 heures, après un conseil de commandement des officiers présents, le noyau de francs-tireurs progressivement grossi par l'arrivée des derniers combattants venant des diverses barricades, environ 140 combattants, quitte la place et se retire sur le pont Saint-Jean, par la rue de la Madeleine, la rue des Huileries et la rue Saint-Médard, l'arrière-garde est protégée par un groupe d'hommes sous les ordres du capitaine Kastner qui noie les poudres qui n'ont pu être emportées. Châteaudun est aux mains des Prussiens qui se livrent aux pillages, incendies, viols, vols habituels.

8. Jules Clarétie (1840-1913), journaliste et homme de lettres.

9. D'après différents témoignages, il semble qu'une demi-heure avant, vers 8 heures, des francs-tireurs de Nantes obligés de se replier par la rue d'Angoulême sur la place, aient chargé à la baïonnette en chantant également.

22e Division prussienne détachée du 11e corps allemand en octobre 1870

Commandant : successivement : Généralmajor Konstantin Hermann von Gersdorff (tué à Sedan) puis Généralmajor Ludwig Friedrich Wilhelm von Wittich - Officier d'état-major : major Hermann Olze Ludwig Von Holleben

Brigade de cavalerie : colonel von Hontheim
5e cuirassiers
10e uhlans

43e brigade : colonel Von Kontzki
2e régiment d'infanterie de Thuringe n° 32 (colonel Von Forster, lieutenant-colonel Von Zacha) : 3 bataillons
6e régiment d'infanterie de Thuringe n° 95 (colonel Von Beckedorff, major Conring) : 3 bataillons
1er régiment de hussards hessois n° 13 (lieutenant-colonel von Heuduck) : 1 escadron

44e brigade : généralmajor Bernhard Otto Von Schkopp puis généralmajor Karl Johann Magnus Marschall von Sulicki (83e et 94e régiments d'infanterie)
3e régiment d'infanterie hessoise n° 83 (colonel Marshall, major Von Schorlemmer) : 3 bataillons
5e régiment d'infanterie de Thuringe n° 94 (colonel Bessel, lieutenant-colonel Von Pallmenstein) : 3 bataillons

Réserve :
Artillerie : 36 pièces : 3e (Gessler), 4e (Heppe), 5e et 6e batteries légères, 3e (Kühne) et 4e batteries lourdes du 11e régiment d'artillerie (Hesse)
2 compagnies de pionniers de campagne
1er régiment de hussards hessois n° 13 (lieutenant-colonel von Heuduck) : 3 escadrons

Le capitaine Cresp, malgré sa blessure, réussit à franchir un mur et est recueilli par des habitants qui l'emmènent se cacher avec eux dans une cave. Il retire son uniforme et revêt de vieilles guenilles. Le lendemain, ainsi déguisé, il réussit à franchir les lignes prussiennes et à gagner l'hôpital de la route de Jallans sans être inquiété. Il est récupéré par deux hommes de la compagnie et part pour Vendôme puis Tours où il retrouve ses hommes. Les Francs-tireurs de Cannes sont reçus par des membres du gouvernement qui les félicitent et leur remettent un revolver à huit coups, une capote, des couvertures et une chemise, ce sera leur seule récompense !

Non mentionnés dans le décret de la délégation de Tours du 20 octobre 1870 qui loue le courage de la ville et de ses défenseurs, ils protesteront en vain auprès des autorités pour que leur rôle soit rappelé dans les documents officiels. Après avoir participé aux combats de l'armée de la Loire puis de l'armée Garibaldi, en tant qu'éclaireurs, le 14 mars 1871, les rescapés se réfugient en Suisse. La compagnie rentre à Nice dans un état des plus misérables le 23 mars. Le conseil d'administration de la Société des Francs-tireurs des Alpes-Maritimes délivre à chacun un congé de libération et un certificat de bonne conduite. Il signale au ministre de la Guerre ceux qui se sont distingués au feu. Aucune suite n'est évidemment donnée. L'Armée n'aime pas les francs-tireurs ! À Châteaudun, on n'oublie pas heureusement le courage des Cannois dont les survivants sont invités chaque 18 octobre[10] par le maire à assister à la cérémonie commémorative de la bataille et en 1897 à l'inauguration du monument de la défense de Châteaudun, groupe de bronze de Mercié érigé sur le mail dominant le Loir. À cette occasion, un Franc-tireur de Cannes rappelle que le général Chanzy, qui lui a promis une médaille, n'a *« jamais tenu sa promesse*[11] *»* ! ■

Pierre-Henri ZAIDMAN

10. Les Francs-tireurs de Nantes ne seront officiellement invités qu'en 1891 ! Cette année-là plusieurs cérémonies les sortiront un peu de l'oubli (Voir pour toutes les cérémonies de commémoration, Alexandre Coupard, La Guerre de 1870 en Eure-et-Loir, la résistance de Châteaudun et sa commémoration, mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Tours, 1998).

11. A.M. Châteaudun.

Le sort des autres combattants de Châteaudun

Le sort des autres combattants de Châteaudun ne fut guère meilleur que celui des Cannois. Le capitaine Legall des Francs-tireurs de Nantes fut tué au combat le 18 octobre. Les trois officiers survivants, le lieutenant Poisson élu capitaine, le sous-lieutenant Deguy, élu lieutenant et le sergent Aubin, élu lieutenant, furent suspendus, arrêtés et poursuivis pour malversations et fuite devant l'ennemi. Ils furent blanchis de toute accusation et bénéficièrent d'un non-lieu le 25 novembre 1870. Mais le mal était fait et le désordre qui en résulta au sein du groupe entraîna sa dissolution et la réaffectation des hommes dans d'autres unités. Échappés de Châteaudun, les Francs-tireurs de Paris continuèrent à se battre jusqu'à la fin de la guerre. Le 14 novembre, ils enlèvent dans le village de Viabon dans l'Eure-et-Loir la correspondance du prince Albrecht de Prusse, ainsi que les ordres de mouvements de l'armée prussienne. Le prince échappe de peu à la capture. Ils avancent jusqu'à Bazoche les Hautes, Orgères, jusqu'au château de Cambrai, Sancheville, Voves. Déguisés, ils réussissent à pénétrer au milieu du cantonnement ennemi et à y semer la panique. Le 29 novembre, ils défendent courageusement le pont de la Courie à Varize. Le 15 janvier 1871 à Alençon, le colonel de Lipowski avec 2000 francs-tireurs, 1 escadron du 11e chasseurs à cheval et 8 pièces d'artillerie, repousse une colonne ennemie de la 22e division et de la 12e brigade de la 4e division de cavalerie prussienne en lui infligeant une perte de près de 900 hommes*. 120 francs-tireurs sont mis hors de combat. Le 9 mars, à Saint-Hilaire-du-Harcouët dans la Manche, le bataillon est licencié sans rappel de solde, ce qui provoque l'indignation des hommes qui écrivent en vain au ministre de la Guerre. Le bataillon décide de se rendre à Paris pour remettre au Conseil municipal le drapeau de l'unité, mais la remise ne peut se faire en raison de l'insurrection qui vient d'éclater. Le drapeau est conservé par le colonel La Cécilia.

Le colonel auxiliaire comte Ernest de Lipowski, promu général de brigade auxiliaire, envoie le 22 mars 1871 une lettre de soutien très « républicain » aux autorités versaillaises qui l'éconduisent poliment. Il reste neutre pendant la Commune, démobilisé et refusé à la confirmation de son grade en 1872, il quitte la France et se met au service de la Russie. Une partie des hommes se rallie à la Commune, l'autre rentre chez elle, personne ne prend parti pour Versailles.

Parmi les Francs-tireurs de Paris qui ont rejoint les rangs de la Commune, on mentionnera :

La Cécilia, Napoléon, François, Paul, Thomas, 1835-1878. Journaliste, mathématicien et philologue, franc-maçon, probablement membre de l'Internationale. Après le 4 septembre 1870, il s'engage dans le premier bataillon des Francs-tireurs de Paris. Il est élu sous-lieutenant puis lieutenant de la 4e compagnie, puis capitaine de la 7e compagnie après le combat de Milly-sur-Oise (Milly-sur-Thérain). Son bataillon s'illustre à Barneville, Châteaudun, Varize et Alençon. La Cécilia est nommé commandant après la bataille de Nogent-le-Rotrou et lieutenant-colonel pour son héroïque contribution à la victoire de Coulmiers (Loiret). En janvier 1871, il accède au grade de colonel. Le 15 mars 1871, La Cécilia adhère au Comité central de la Garde nationale fédérée, et la Commune élue, il devient colonel, chef d'état-major du général Eudes. Le 24 avril 1871, il est nommé général commandant la place de Paris. Nommé au commandement de l'armée du centre par Rossel, dès le 1er mai 1871, il dirige fermement les opérations destinées à dégager les abords du fort d'Issy. Il lutte jusqu'à la dernière heure et réussit à échapper à la répression. Les troupes versaillaises s'emparent à son domicile du drapeau du 1er bataillon des Francs-tireurs de Paris qui devait être remis au Conseil municipal, ce qui provoque une vive protestation adressée au ministre de la Guerre par les anciens officiers restés neutres pendant la Commune. Dans le même courrier, ils réclament le paiement de l'arriéré de solde des hommes faits prisonniers à Châteaudun. Bien entendu, la lettre reste sans réponse !

Marcelli. Ancien militaire, adjudant au 2e lanciers, ayant participé à la campagne d'Afrique, lieutenant à la 8e puis à la 7e compagnie des Francs-tireurs de Paris mis à l'ordre du jour de l'armée pour son comportement à Ablis le 8 octobre 1870 et nommé à ce titre capitaine par décret du 16 octobre 1870, il combat à Châteaudun, pendant la Commune, il sert sous les ordres de La Cécilia.

Cardon, Raphaël, Henry. Né le 18 juillet 1840 à Versailles (Seine-et-Oise), marié, père d'un enfant, employé de commerce, titulaire de la médaille d'Italie, sous-lieutenant à la 6e compagnie des Francs-tireurs de Paris, il combat à Châteaudun, commandant du 57e bataillon de la Garde nationale pendant la Commune, il est condamné par contumace par le 3e Conseil de guerre, le 6 juillet 1874 à la déportation en enceinte fortifiée.

Planard, Antoine, Justin, Isidore. Né le 20 septembre 1839 à Saint-Geniez-d'Olt (Aveyron), célibataire, feuillagiste, ancien sergent-major, 10 ans de service, lieutenant à la 4e compagnie des Francs-tireurs de Paris, il combat à Châteaudun où il est blessé, commandant du 268e bataillon de la Garde nationale pendant la Commune, il est condamné le 20 janvier 1874 à la déportation simple par le 4e Conseil de guerre et transporté en Nouvelle-Calédonie. Sa peine est remise en 1878.

Husson, Alphonse, Savinien. Né à Paris, en 1823, ancien sergent-major au 26e de ligne (campagnes d'Afrique, d'Italie, de Crimée), titulaire de la médaille militaire, sous-lieutenant à la 1re compagnie puis lieutenant, officier trésorier à l'état-major des Francs-tireurs de Paris, il combat à Châteaudun. Nommé capitaine, il prend le commandement d'un nouveau groupe appelé Francs-tireurs de la République. Après la dissolution des corps de francs-tireurs de l'armée de la Loire, il rejoint la capitale et sert un temps comme commandant du 206e bataillon de la Garde nationale puis organise un nouveau groupe de francs-tireurs, reconnu par le dernier délégué civil à la guerre de la Commune, Delescluze, sous le nom de Francs-tireurs républicains, le 14 mai 1871, il est alors promu lieutenant-colonel. Il se bat pendant la Semaine sanglante et est mortellement blessé à la barricade Saint-Sébastien-boulevard Voltaire, le 26 mai 1871.

* Les sources allemandes indiquent seulement 1 officier et 25 hommes tués.

Internées volontaires dans le camp de Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire)



Enfants dans le camp (archives des religieuses).

Pendant la Seconde Guerre mondiale, quelques religieuses ont vécu à l'intérieur d'un camp d'internement de Tsiganes à Montreuil-Bellay. Témoignage précieux, leurs archives décrivent en détail la vie quotidienne des « nomades » enfermés.

Le hasard seul est peut-être à l'origine de l'étude des anciens camps de concentration[1] dans lesquels la France a interné ses Tsiganes – on disait alors « nomades » – pendant la Seconde Guerre mondiale. Il a fallu qu'au tout début des années 1980, parce que j'étais instituteur et par là même ce qu'on appelle un historien local, je découvre que l'un d'eux avait sévi dans ma petite ville de Montreuil-Bellay, en Anjou. Aucun historien n'en avait alors vraiment parlé. Christian Bernadac[2] y avait bien fait allusion, mais en tant que journaliste, et il en avait fait des antichambres des camps de la mort nazis, ce qu'ils n'étaient pas.

Je n'ai jamais cessé mes recherches depuis, retrouvant tous les témoins du drame avant qu'ils ne disparaissent les uns après les autres, ce qui m'a permis d'enrichir la première édition de mon ouvrage[3] publié en 1983. Dernièrement, j'ai eu l'incroyable surprise que la Congrégation des Franciscaines Missionnaires de Marie me confie des documents rédigés par les sœurs qui avaient, pendant quatre années, partagé volontairement la vie des internés, logeant dans un baraquement à l'intérieur de l'enceinte de barbelés électrifiés, documents accompagnés de dessins et de photographies, surtout d'enfants. Ce sont ces archives que je présente dans cet article. Pour rendre hommage à ces religieuses et pour rappeler une page si mal connue de notre douloureuse histoire[4].

Après un court texte qui évoquera le rejet dont souffraient les Tsiganes avant leur internement, rejet malheureusement souvent toujours actuel, je ferai un rapide historique du camp de Montreuil-Bellay qui n'a pas enfermé que des nomades. Puis je reprendrai de longs extraits du récit que les religieuses ont rédigé pour une publication dans l'almanach de leur Congrégation pour l'année 1947. Suivront quelques pages d'un livret dans lequel elles ont rassemblé des anecdotes qu'elles voulaient garder ou partager. Ce sera enfin un pittoresque plan du camp illustré de diverses scènes dessinées.

Jacques SIGOT

1. Se pose ici un important problème de vocabulaire. Montreuil-Bellay était-il un camp de concentration ? Deux définitions :
- Un camp de concentration est un terrain rapidement et sommairement équipé, le plus souvent clos hermétiquement où sont regroupés en masse, dans des conditions précaires et peu respectueuses de leurs droits élémentaires, des individus ou des catégories d'individus, supposés dangereux ou nuisibles. Son objectif premier est de chasser de la société toute personne considérée comme politiquement, racialement ou socialement suspecte, sinon objectivement dangereuse. Le camp sert à enfermer notamment des gens qui n'ont commis aucun crime, sans les juger mais qui sont susceptibles de s'opposer au régime. (Site Internet http://www.territoires-memoire.be/plan.php)
- Les camps de concentration sont des camps de prisonniers pour les personnes issues de groupes minoritaires, pour les dissidents politiques ou autres individus décrits comme « asociaux », détenus pour une durée indéterminée, le plus souvent sans avoir eu droit à un procès équitable. Ils se différencient des prisons, qui se veulent des lieux de détention légitimes pour ceux qui sont coupables de violer les lois ; des camps de prisonniers, où sont détenus les ennemis capturés ; et des camps de détention, d'internement ou de réfugiés, où sont rassemblées des populations civiles après une guerre. Il existe aussi des camps de concentration où les détenus sont retenus contre leur gré et sans contrôle judiciaire, mais sans y être maltraités (Steven L. Jacobs, *Le livre noir de l'humanité*, Éditions Pivat, 2001). Oui, Montreuil-Bellay était donc bien un camp de concentration.

Avant le camp

L'article ci-dessous, le dessin et sa légende, ont été publiés dans le *Supplément Illustré du Petit Journal* daté du dimanche 4 novembre 1905. Déjà, donc, aux premières années du XX[e] siècle, on suppliait l'État de trouver une solution pour supprimer l'insécurité que l'on accusait, comme aujourd'hui dans nos banlieues, de grandir « *de jour en jour* ».

C'étaient alors nos campagnes qui avaient peur. Rien de plus normal pour une époque où la grande majorité de nos compatriotes habitait dans des villages ou de petites villes. Les paysans et tous les innombrables petits artisans qui vivaient autour d'eux ont en grande partie disparu au cours des décennies qui ont suivi, pour engrosser la périphérie des grandes villes, et il est logique que la délinquance se soit réfugiée dans celles-ci.

Pour les Bohémiens, Romanichels, que l'on qualifiait également de Nomades, aujourd'hui de Tsiganes, de Gens du voyage, de Voyageurs, de Gitans, Manouches ou Roms... cette chasse aux sorcières du début du XX[e] siècle a conduit, en 1908 et à l'initiative d'un certain Georges Clemenceau, alors président du Conseil et ministre de l'Intérieur, à d'âpres accrochages entre les députés à l'Assemblée nationale. Je rappelle ici cet extrait du compte rendu de l'une des séances : « *Tous sont des pillards et des voleurs, et malheur à la région qu'ils traversent, et surtout celle où ils séjournent* ». Le désir de répression violemment exprimé a abouti au vote, le 16 juillet 1912, de cette loi de triste mémoire qui imposa aux nomades le carnet anthropométrique, normalement destiné aux criminels que l'on emprisonne, carnet qui ne fut supprimé... qu'en 1969. C'est ce même carnet qui a justifié l'internement dans des camps de concentration nationaux pendant la Seconde Guerre mondiale.

Une fermière attaquée par des bohémiens

Un campement de Romanichels s'était installé ces jours derniers à Terreneuve. Deux femmes de la tribu, deux de ces impudentes filles de Bohême, Augustine et Angèle W. qui, bien que « romanées » de pure race, sont nées en Belgique au hasard des déplacements de leur famille, s'en allaient, mendiant par les chemins. Elles pénétrèrent ainsi dans la ferme de M[me] C.

– Nous voulons du lait, du pain et du beurre, *dirent-elles sur un ton menaçant.*

M[me] C. ayant répondu qu'elle ne possédait pas ce qu'on lui demandait, les deux bohémiennes s'élancèrent sur elle et, tandis que l'une, lui serrant la gorge, cherchait à l'étrangler, l'autre l'assommait à coups redoublés d'un pot en fer.

Étourdie et allant perdre connaissance, M[me] C., par un effort désespéré, put se dégager et crier : « À l'assassin ! ». *Ses cris furent entendus par un chasseur, M. T., et par le mari de la fermière, qui accoururent à son secours et la trouvèrent fort grièvement blessée.*

Les deux bohémiennes prirent la fuite, mais elles ne tardèrent pas à être arrêtées. Elles ont été écrouées à la prison de Montluçon sous l'inculpation de tentative de meurtre.

Ces deux jeunes « romanées », qui avaient déjà commis un vol dans un village voisin, promettent pour l'avenir, car elles sont âgées respectivement de quinze et de dix-sept ans.



Cette agression, commise en plein jour, n'attirera-t-elle pas l'attention des pouvoirs publics sur la nécessité d'assurer d'une façon plus efficace la tranquillité des campagnes ?

L'audace des trimardeurs et des chemineaux grandit de jour en jour. Les statistiques criminelles avouent qu'il y a en ce moment sur nos routes de France 20 000 individus sans domicile, ne disposant d'aucune ressource régulière et ne se livrant à aucun travail habituel. Et les tribus de romanichels ne sont pas comprises dans ces chiffres !

Que deviendront nos campagnes, quelle sécurité y pourra-t-on espérer si l'État ne se préoccupe pas d'enrayer un tel fléau ?

Le camp de concentration de Montreuil-Bellay – Rappel historique

Ce devait être une poudrerie que le ministère de l'Armement décida de construire dès les premiers mois du conflit. En janvier 1940, la Société des Grands Travaux de Marseille prit le chantier en mains et employa une douzaine d'entreprises. Furent aussitôt embrigadés des soldats républicains espagnols qui avaient fui leur terre perdue, astreints à ces travaux forcés après avoir refusé de retourner en Espagne comme le leur demandait le gouvernement français. Le 19 juin 1940, alors que la poudrerie était presque achevée, les entreprises et les Espagnols abandonnèrent le chantier avant l'arrivée des Allemands qui entraient dans Montreuil le 21.

Jusqu'en mars 1941, le site de l'un des deux lotissements prévus pour le logement du personnel de la poudrerie devint un stalag que l'occupant fit entourer de barbelés pour y interner des militaires en fuite et des civils, de quelque quinze nationalités, dont les ressortissants de l'Empire britannique résidant dans l'ouest de la France, pendant qu'Hitler attaquait l'Angleterre. C'est la seule période pendant laquelle le camp fut administré par l'ennemi. Après diverses libérations de civils, les soldats français furent envoyés en Allemagne comme prisonniers ; les Britanniques célibataires furent transférés dans un camp près de Paris, à Saint-Denis, les ●●●

2. *L'Holocauste oublié, le massacre des Tsiganes*, Éditions France Empire, Paris, 1977.

3. *Un camp pour les Tsiganes... et les autres, Montreuil-Bellay 1940-1945*, Jacques Sigot, éditions Wallada, 1983. Réédition augmentée en 1994 sous le titre : *Ces barbelés oubliés par l'histoire, Un camp pour les Tsiganes... et les autres, Montreuil-Bellay 1940-1945*.

4. *Gavroche* a déjà publié deux articles sur ce camp de Montreuil-Bellay, dans ses numéros 29, d'octobre 1986, et 43, de janvier 1989.


Le camp en 1944. Cliché paru dans l'hebdomadaire Toute la Vie, *le 20 juin 1944.*

●●● couples étant astreints à résider dans des hôtels à Vittel.

Le 8 novembre 1941, la préfecture transforma le site en camp de concentration régional pour *« individus sans domicile fixe, nomades et forains »*, *« de type romani »*, comme le précisait le préfet du Finistère, confirmant le caractère raciste de la mesure. Ces Tsiganes, par familles entières, venaient d'une multitude de petits camps ouverts suite au décret de loi du 6 avril 1940 signé par Albert Lebrun, dernier président de la IIIe République, décret stipulant que ces nomades devaient être rassemblés dans une commune par département sous surveillance de la police. Furent également internés, été 1942, des clochards raflés dans les rues de Nantes au cours du printemps. Jusqu'en février 1943, tous furent gardés par des gendarmes. Ceux-ci furent ensuite secondés par des jeunes gens de la région qui échappaient ainsi au départ pour l'Allemagne imposé par la Relève forcée, instituée par la loi du 4 septembre 1942, puis par le Service du Travail Obligatoire (le STO), loi du 16 février 1943.

Le camp fut bombardé par les alliés en juin et juillet 1944. Les Tsiganes furent alors parqués dans le second lotissement de l'ancienne poudrerie.

Première quinzaine de septembre 1944, furent enfermés dans le camp principal 145 soldats vaincus du Reich, dont 107 Géorgiens, Russes « blancs » anticommunistes que les Montreuillais appelaient « Mongols » ; puis des collaborateurs de la région. Ces derniers, menacés d'être exécutés par un tribunal improvisé, furent envoyés en catastrophe à Châteaubriant.

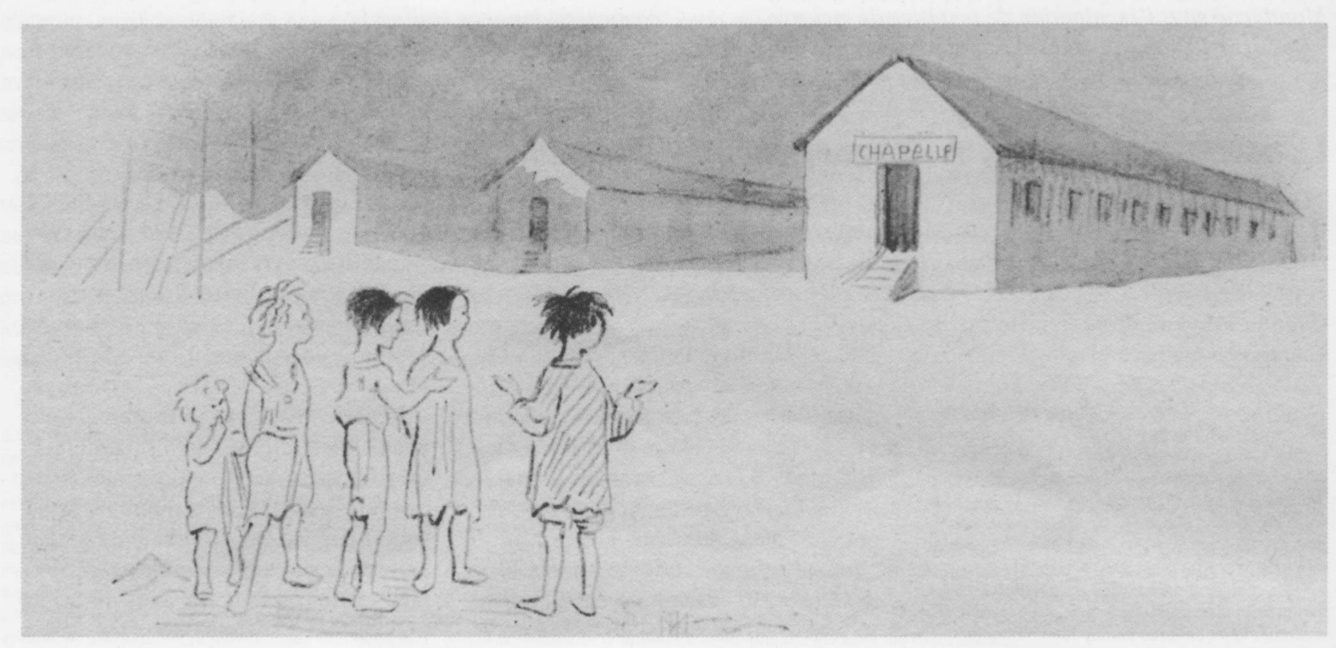
Début octobre, les Tsiganes réintégrèrent leurs baraquements délabrés alors que la guerre était terminée dans une grande partie du pays. Ils ne quittèrent Montreuil que le 16 janvier 1945... non pas pour être libérés, comme cela aurait dû être, mais pour la plupart être transférés dans les camps de Jargeau et d'Angoulême où certains restèrent jusqu'en juin... 1946, ce qui confirme que l'occupant n'avait eu que peu de responsabilité dans leur internement.

Le 20 janvier 1945, les remplacèrent en Anjou 796 civils allemands, dont 620 femmes et 71 enfants, arrêtés dans l'Alsace reconquise par l'armée de Leclerc et temporairement regroupés dans les camps de Schirmeck et du Struthof abandonnés par l'ennemi. Les rejoignirent en mai les soldats vaincus de la poche de Saint-Nazaire enfin libérée et, au cours de l'été, des femmes hollandaises qui avaient épousé des nazis.

Début 1946, un escadron d'un régiment de Chasseurs d'Afrique occupa pour des manœuvres le site débarrassé de ses barbelés et de ses miradors. Les installations furent enfin vendues aux enchères par les Domaines le 22 octobre 1946. Cette triste histoire pouvait dès lors sombrer corps et âme dans l'oubli.

Une association vient de se créer, « Les Amis de la Mémoire du Camp Tsigane de Montreuil-Bellay », qui s'est donné comme objectif, au nom du devoir de mémoire, le sauvetage du site menacé de disparaître, comme ont disparu quelques importants vestiges avec jusqu'ici l'indifférence ou la bénédiction des autorités locales. Adresse de l'association : http://memoire.du.camp.free.fr

JS



Les religieuses dans le camp de Montreuil-Bellay Extraits de leur journal, publié en 1947, accompagnés d'illustrations du texte

Avec eux derrière les barbelés de Montreuil

C'est à 20 km au sud de la Loire, dans le diocèse d'Angers. La « *douceur angevine* » se trouve là un peu contredite. Voyez une immense plaine sans autre beauté que son horizon infini, des cultures, des terres de labours et, çà et là, quelques bosquets. La route de Saumur court, blanche et droite, à travers les champs. Un petit bourg : Montreuil-Bellay, encore quelques kilomètres, puis soudain de rébarbatifs barbelés élèvent une double muraille d'un côté de la route, et cela sur une longueur de plus d'un kilomètre.

Derrière l'enceinte peu avenante, de grandes baraques s'alignent. Elles sont étroites, profondes, maussades, faites en fibrociment et couvertes de tôles. Les unes sont plus grandes, mieux construites, isolées ; d'autres moindres, forment un village le long d'une allée centrale. Pas un arbre, pas une fleur, pas un brin d'herbe. On ne voit le paysage, lui-même monotone, qu'à travers ce treillis. En cette cage sont condamnés à vivre des centaines d'hommes, femmes, enfants qui, jusque-là, libres comme des oiseaux, ne cessaient de parcourir et la France et l'Europe. Gitans, Romanichels, toutes catégories de nomades, considérés comme sans patrie et, par le fait, un peu suspects, sont gardés là par des gendarmes en « *résidence surveillée* ».

> ***« Ce sont pour la plupart des nomades, vivant plutôt en marge de la société et n'en connaissant que les gendarmes qui les chassent de village en village. »***

Or, au milieu de tout ce peuple de bohèmes, voilà quatre ou cinq Franciscaines Missionnaires de Marie ! Elles ont été introduites par la Croix-Rouge derrière les barbelés, [...].

À peu près au centre du camp, une baraque semblable à toutes par l'uniforme en diffère par un grand écriteau au-dessus de la porte : CHAPELLE. Une très modeste croix est même hissée à la pointe du toit. Cette baraque est aussi couvent, et le petit peuple d'enfants qui toujours l'assaille, la fait reconnaître aussi bien que l'écriteau.

L'intérieur de cette baraque, de 5 m sur 30, est divisé en deux par une cloison : d'un côté, salle d'œuvres, de l'autre, clôture. De ce côté-là, mais touchant la cloison, un petit sanctuaire a été formé par des rideaux. [...]

L'humble autel s'appuie au rideau et regarde la cloison car, juste en face, deux panneaux sont mobiles. Le dimanche, on les enlève et la petite chapelle privée se trouve être le sanctuaire d'une pauvre, mais assez vaste chapelle. En semaine, au contraire, toutes portes fermées, cette chapelle n'est plus qu'une salle de patronage. Un peu plus loin, une baraque plus petite est attribuée à la pouponnière.

De janvier 1942 à janvier 1945, les filles de Marie de la Passion ont campé là, en missionnaires, près de leur tabernacle.

Une mission en Anjou ! Oui, une vraie ! Il s'agissait de soigner les malades et de s'occuper des enfants. C'était bien suffisant pour lier connaissance et avoir accès dans les baraques auprès des familles.

Les habitants

Pauvres gens ! Les baraques ont beau être grandes et très surpeuplées, chaque famille s'y est fait son petit coin où, les uns sur les autres, père, mère, nombreux enfants peuvent se croire encore dans leur roulotte !

Qui sont au juste ces malheureux ?... Ce sont pour la plupart des nomades, vivant plutôt *en marge de la société* [souligné dans le texte] et n'en connaissant que les gendarmes qui les chassent de village en village où ils ne peuvent s'arrêter que vingt-quatre ou trente-six heures. Mais, parmi eux, se trouvent aussi, internés par erreur, quelques familles de forains. Ceux-ci sont de vrais industriels possédant des capitaux importants, avec manèges, loteries, ménageries, etc., constituant un matériel de valeur, et c'est pour eux une profonde humiliation et une vraie souffrance que d'être assimilés à cette population nomade.

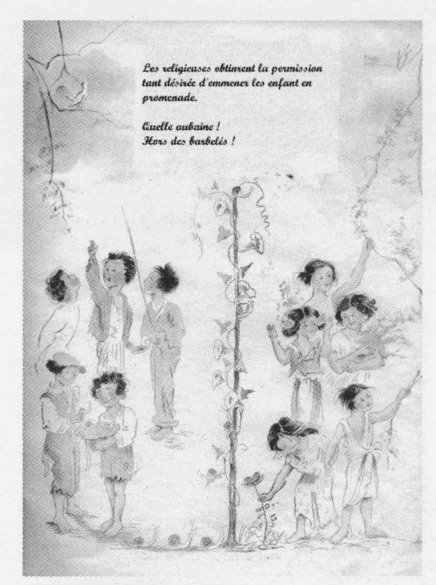


Entre eux, ces gens se nomment : *les voyageurs* ; ils n'aiment guère les termes de bohémiens, gitans, romanichels qu'on leur donne généralement. Leur parler français se borne aux termes les plus usuels. Parmi eux, on distingue un groupe assez nombreux de Hongrois, au type plus accentué, mais tous ont bien l'allure nomade.

De religion, aucune, cela par ignorance presque invincible. On fait bien baptiser les enfants dès leur naissance, c'est une tradition et un porte-bonheur, mais ensuite, ils poussent comme des herbes folles et vivent ainsi. Ils savent qu'il y a un Dieu, grand maître de l'univers, mais un Rédempteur ? une Mère de Dieu ?... on ne connaît pas.

Par contre, la superstition est maîtresse et les « penseurs » ou somnambules, en grand crédit. Après la mort seulement, comme à la naissance, on recourt au prêtre, car ces pauvres ont un vrai culte des morts, assez étrange à vrai dire : on n'usera jamais d'un objet ayant appartenu à un mort, tout l'avoir du défunt doit être brûlé ou enseveli avec lui ; on garde son souvenir, on ne le nomme jamais pour ne pas troubler son repos. Les forains, eux, qui en ont les moyens, font les choses le plus grandement possible et exigent généralement l'enterrement de première classe !

Et le métier de tous ces hommes ?... Ils en ont un sur le papier : vanneur, raccommodeur de faïence, de parapluies, même marchand de chevaux ! Quant aux femmes et aux enfants, ils ●●●





●●● *mendient et... parfois s'adjugent le bien d'autrui* ! Cela, les enfants le racontent très simplement, livrant le secret d'attirer une poule, lui tordre le cou, la cacher sous les amples jupons. On peut ajouter encore : qui dit voleur, dit menteur ; mais ils le sont sans méchanceté, par atavisme et éducation.

Sans être découragées par la réputation de leurs ouailles, nos missionnaires se mettent à l'œuvre sous la protection de la sainte Vierge, et le camp de Montreuil devient pour elles : « Mission Notre-Dame ».

PRISE DE CONTACT

13 janvier 1942. Leur première impression d'arrivée fut un froid glacial dans la baraque de fibrociment. L'eau gèle dans les brocs ; vite allumons du feu puisqu'il y a un poêle. Elles arrivèrent seulement à faire de la fumée. Sans doute le bois ne valait rien ; par contre, l'homme qui l'avait apporté les intéresse. Il était, de sa profession, « montreur d'ours », le visage hâve, les yeux noirs et brillants, cheveux en broussailles. On pouvait bien se dire quelque peu en mission.

Enfin, la chapelle prête, la Messe fut célébrée le 22 janvier dans la baraque. Les burettes gelaient sur l'autel, mais le bon Dieu y descendit quand même et demeura.

Comment raconter en quelques mots ce que furent ces trois ans ? [...]. Au début, et pendant huit mois, elles durent se sentir un peu seules ; point de prêtre attitré pour ces étranges paroissiens, 500 environ. Monsieur le curé de Montreuil venait pourtant, mais les 500 étaient loin d'accourir à sa Messe !

On tenta leur conquête, et d'abord par l'exercice du devoir : à l'infirmerie, on soignait tous les bobos ; à la pouponnière, on gardait tous les « moins de six ans », les autres enfants ayant une école pour eux dans le camp. Ils passaient là toute la journée, et prenaient leurs repas sous les yeux des religieuses, et cela afin que les bonnes choses données spécialement pour eux n'aillent pas à d'autres. Un moment, ils furent plus de cent, et de bon appétit, surtout quand on pouvait améliorer un peu le menu officiel. Le jeudi et le dimanche, il y avait encore un petit goûter pour les plus grands ; par eux, on trouva un premier noyau de fidèles pour le catéchisme.

Toutes initiatives charitables de la Croix-Rouge ou autres, eurent les Sœurs pour les réaliser ; il y eut entre autres des distributions de vêtements certes bien nécessaires. [...]

Vers cette époque, à force de démarches, les religieuses obtinrent la permission tant désirée d'emmener les enfants en promenade. Quelle aubaine ! Hors des barbelés !

Le premier groupe fut celui des garçons. Joie, bonheur, ils étaient tout à leur affaire, cherchant du gibier dans les buissons ; ils trouvèrent des escargots et avec joie, en remplirent qui ses poches, qui sa casquette, qui sa chemise ! Deuxième groupe, celui des filles. Celles-ci, plus idéalistes, cueillirent des fleurs et ce fut pour la chapelle : *« Tiens, ma Sœur, c'est pour ton petit bon Dieu, »* disait-on dans un sourire.

« Le régime des haricots verts, unique portion, semait la révolte. Les affamés, ne pouvant se plaindre à qui de droit, faisaient entendre aux Sœurs leurs murmures. »

Bref, les missionnaires étaient toutes fières de leur troupeau. En juin, tandis qu'une chaleur torride avait remplacé la glace sous les toits de tôle, elles avaient 50 élèves au catéchisme, et tout ce monde étudiait assez bien.

LES TEMPS DURS, 1942

Juillet 1942 ouvrit une nouvelle période au camp. 750 nouveaux internés[5] furent introduits, portant le nombre total à 1 100. C'est alors que les 200 Hongrois firent un peu parler d'eux, avec leurs beaux atours, leurs colliers d'or ou leur misère noire. Les « anciens » étant comme noyés dans ce flot, les missionnaires crurent un moment tous leurs efforts perdus. Elles-mêmes, au fond, s'y perdaient un peu. Ainsi, dans les distributions qu'elles avaient à faire, comment s'en tirer ?

... Tant de petits voraces, dont elles ne connaissaient pas les figures, cherchaient à les tromper pour être servis deux fois !

[...] Des jours sombres s'annonçaient pourtant. Le régime alimentaire devint nettement insuffisant ; c'était la famine, la mortalité. La fin de l'année fut lugubre. Assister les mourants fut le grand devoir, presque quotidien. M. l'abbé était constamment appelé pour les enterrements ; parfois on en fit trois à la fois[6].

En novembre, la misère fut à son paroxysme. Le régime des haricots verts, unique portion, semait la révolte. Les affamés, ne pouvant se plaindre à qui de droit, faisaient entendre aux Sœurs leurs murmures. On parla de départ, puis on temporisa. Enfin, en décembre, quelques réformes donnèrent courage : on resterait.

LA MISSION BAT SON PLEIN, 1943

L'année 1943 fut celle du plus fécond apostolat. Déjà Noël et sa belle messe de minuit avaient donné aux « nomades » le sentiment d'être en chrétienté. [...].

Le plus beau fut la visite de Monseigneur l'Évêque d'Angers venant donner la confirmation chez les Romanichels. Ne parlons pas de la

baraque enguirlandée, des enfants dans les beaux atours[7] qui leur furent prêtés, mais des 6 jeunes gens, 7 jeunes filles et 16 enfants bien recueillis, bien préparés, et de l'impression produite sur tout le peuple bohème par la crosse et la mitre, et surtout par la bonté de Monseigneur.

[...] Pour finir 1943, Noël amena une autre visite sensationnelle, celle de M. le Préfet, cette fois ! Grande réception et même séance à la baraque-chapelle avec le concours des enfants des écoles de Montreuil. École communale et école libre fraternisant, chacune eut son numéro au programme, mais ce fut aux enfants du camp que revint de représenter le mystère de Noël. Des bergers, des mages romanichels, on en trouva, mais pour le petit Jésus... plusieurs furent essayés qui se mirent à crier aussitôt sur la paille... Enfin on trouva un bébé bien sage, si sage que M. le Préfet vint à la fin embrasser le petit Jésus.



Distribution de biscuits vitaminés aux enfants fréquentant l'école. (Archives des Religieuses)

Le camp bombardé, dispersion, 1944

L'année 1944 fut l'année mouvementée et qui aurait pu tourner au tragique. Pour commencer, un nouveau groupe d'internés[8] vint combler les vides, mais aussi jeter l'indiscipline parmi les sages catéchisés ! [...].

En avril encore, bombardement à Angers, bombardements à Saumur. Du camp, on regardait l'étrange et lointain feu d'artifice. Mais en juillet, terreur : un avion passe et mitraille le camp. Plusieurs fois de suite, il en fut ainsi. Une nuit, entre autres, la rafale s'abattit à quelques mètres des sœurs, faisant voler les vitres en éclat. Dans le camp il y eut plusieurs victimes, dont une petite fille de sept ans tuée entre les bras de son père[9]. Aussi, à chaque alarme, dispersion ! Les oiseaux s'envolaient on ne sait comment de la grande cage. Les gendarmes ensuite les rattrapaient dans la campagne, les ramenaient, mais beaucoup prirent le large.

Vers le 16 juillet, on regroupa les internés dans un autre camp à 2 km de là, on organisa encore une chapelle, mais les bombes repérèrent encore ce refuge. Les « nomades » sont « dehors », expression qui désigne pour eux tout l'univers en dehors du camp, et les missionnaires sont réduites à parcourir la campagne, visitant leurs protégés dans les fermes où ils sont recueillis, malgré la terreur qu'ils inspirent aux habitants. Du reste, deux cents environ ont disparu.

Enfin les avions s'en vont ailleurs. Paris est libéré. L'atmosphère change. Les internés rentrent dans l'ancien camp, espérant bien être libérés sous peu eux aussi. Pourtant ce beau jour ne



viendra pas si vite et l'ancienne vie reprend, précaire. Novembre, décembre passent. Une dernière et belle fête de Noël est comme le point d'orgue sur l'activité de la « Mission Notre-Dame ».

Janvier 1945

186 « voyageurs » sont enfin libérés et 350 transférés dans le camp de Jargeau. Le 27 du même mois les missionnaires rentreront au moustier.

Merci à Notre-Dame ! Qu'elle garde ses petits voyageurs !

Livret rédigé par les sœurs (extraits)

Savez-vous comment s'appelle Fissot ? C'est-à-dire Léon que tout le monde connaît... Eh bien ! il s'appelle Alfred !

Bastien, c'est Agnon ; Clémence, c'est Régine ; Canard, c'est Marie ; Marcel, c'est Charles ; Ajard, c'est Jean-Aubert ; Angèle, c'est Palmyre. Et dans une famille, tous les garçons s'appellent Jean... Allez vous y reconnaître !

Comment s'appelle ton petit ? demande l'une de nous. La maman cherche... et n'arrive pas à se rappeler... Enfin, elle interpelle sa fille : *Comment donc y s'appelle le Daniel ?*

Et on finit par trouver : Le Daniel, il s'appelle Maurice !!

Ah ! ma sœur, mon petit frère a une fièvre ! mais une fièvre !... je ne peux pas rester près de lui, il brûle !... Vérification par le thermomètre : 37° 5.

●●●

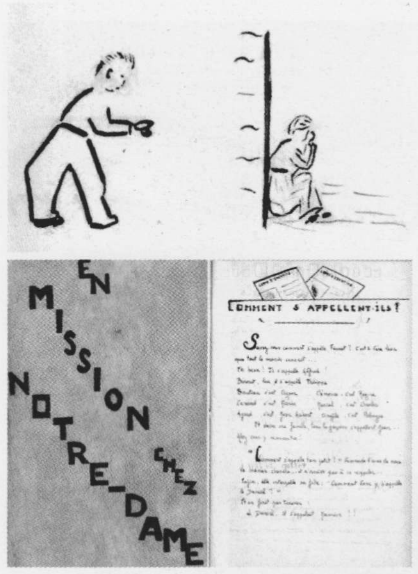
5. En réalité le 3 août 1942. Ils étaient 756, dont de 60 à 80 clochards nantais, venus du camp de Mulsanne, dans la Sarthe, et qui pour la plupart avaient connu ceux de Moisdon-la-Rivière (Loire-Inférieure) et Coudrecieux (Sarthe).

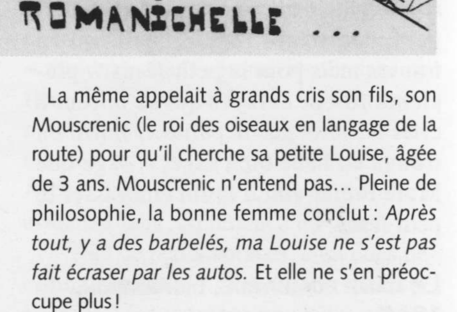
6. Ce furent les clochards nantais qui payèrent le plus lourd tribut à la camarde, étant presque tous décédés au cours de l'automne et l'hiver 42/43.

7. Seulement prêtés, puisque chemisettes, shorts et robes furent remportés le soir après la cérémonie !...

8. Le 27 décembre 1943, étaient arrivés 304 nomades évacués du camp de Poitiers (Vienne), surtout des femmes, des enfants et des vieillards, les hommes de 16 à 60 ans ayant été envoyés travailler en Allemagne après l'institution de la Relève forcée (4 septembre 1942) et du STO (15 février 1943).

9. Il s'agit de Jeanne Epinette, âgée de 9 ans, tuée le 4 juillet. Dans la marge du registre des décès de Montreuil-Bellay est inscrit : *« Mort pour la France, après décision n° 11256 VC du 18 octobre 1966 »*. Victime de l'aviation alliée dans un camp français !





Ma sœur! ma sœur! mon mari a très mal!! Depuis que la fièvre l'a pris... il n'a pas pu manger... non! ni manger, ni dormir!

– *Et quand donc la fièvre l'a-t-elle pris?* interroge la sœur.

– *C'était vers 3 heures et demie!*

– *Vers 3 heures et demie! et il n'est pas encore 4 heures!*

Parfum du jour

Madame X est enrhumée... *Ma sœur! de l'huile Goménolée!...* La sœur arrive, armée du compte-gouttes: *Non, mets sur mon mouchoir!* Devant l'étonnement de l'infirmière: *Oui*, insiste-t-elle, *ça sent tellement bon quand c'est sur mon mouchoir!*

Tiens! vous ôtez votre casquette aujourd'hui?

– *Dame!* explique l'interpellé avec dignité, *il y a une nouvelle sœur, je veux lui montrer qu'on n'est pas comme des cochons, alors, pour aujourd'hui, je tire ma casquette!*

Ma sœur! je viens chercher un micament (médicament) *pour me surmonter* (remonter).

C'est comme dans le camp d'avant, on était comme des escalèpes (squelettes).

Ma fille a eu des conjections, et maintenant, elle fait de la bronchite scapulaire (des convulsions... une bronchite pulmonaire).

Une arrivée au camp

Ce matin (à 1 heure et demie) on frappe à coups redoublés. M. G., accompagné d'un gendarme: sa femme va certainement accoucher d'ici un moment.

M. M. Bon Secours et Yves Daniel vont voir: il faut en effet prendre une décision. Il vaudrait mieux descendre à Saumur, mais aura-t-on le temps? La sage-femme et le médecin ne se prononcent pas. Alors, restons au camp! Nouvelle difficulté: où installer la maman puisqu'il y a la rougeole à l'infirmerie? On s'arrête à une petite pièce attenante au magasin... Avec le jour, la sage-femme arrive. Et à 4 heures, le bébé est là... un beau garçon... pour qui ne semble pas s'être posée la question des restrictions.

Désespoir!

Gisèle, 5 ans, doit descendre à l'hôpital de Saumur. C'est un drame...! La maman pleure! La grande sœur menace de se tuer! Le grand frère, habituellement acharné au travail, ne va pas à l'atelier[10]... Quant à Jules, accolé à notre baraque, il passe sa journée à sangloter. La Gisèle, elle est f...ue!

De 4 à 40 ans

La salade de topinambours est particulièrement appréciée... pour les soins de beauté! On plonge les deux mains dans la gamelle pour les bien graisser... puis dans les cheveux, et on lisse soigneusement.

Nous faisons un grand tour avec les garçons: ils sont ravis d'être dans un coin un peu moins plat. Il faut les voir fureter dans tous les coins, ils sont là à leur affaire, ramassant les plantes et les animaux, surtout ceux qui se mangent. Il y a des haies pleines de « cagouilles » (escargots) et chacun se charge d'une bonne provision qu'il installe où il peut: dans ses poches, dans sa casquette, voire dans sa chemise!

Après le dîner, nous voyons passer les familles qui quittent le camp. La pauvre maman qui a tant pleuré sur le sort de ses 11 enfants nous crie, dans sa joie: *Ma sœur! on est au paradis!*

Un soir, une de nous, passant devant une baraque, plaisante Mme D. sur la noirceur des pieds de son fils qui n'ont pas touché l'eau depuis longtemps. La bonne femme se met à rire et répond: *Heureusement, ça ne va pas salir les draps!*

La même appelait à grands cris son fils, son Mouscrenic (le roi des oiseaux en langage de la route) pour qu'il cherche sa petite Louise, âgée de 3 ans. Mouscrenic n'entend pas... Pleine de philosophie, la bonne femme conclut: *Après tout, y a des barbelés, ma Louise ne s'est pas fait écraser par les autos.* Et elle ne s'en préoccupe plus!

Jeannot, 4 ans, un joufflu aux yeux noirs, il est toujours propre, il serait même bien habillé, mais sa culotte... ne peut rester en place. Jeannot la porte le plus souvent à la main, tandis que les pans de la chemise ondulent à tous les vents. La clef de ce mystère: Jeannot n'aime rien tant que d'attraper les papillons; n'ayant pas de filet, il se contente de sa culotte!

La fin du « repas des fauves »!

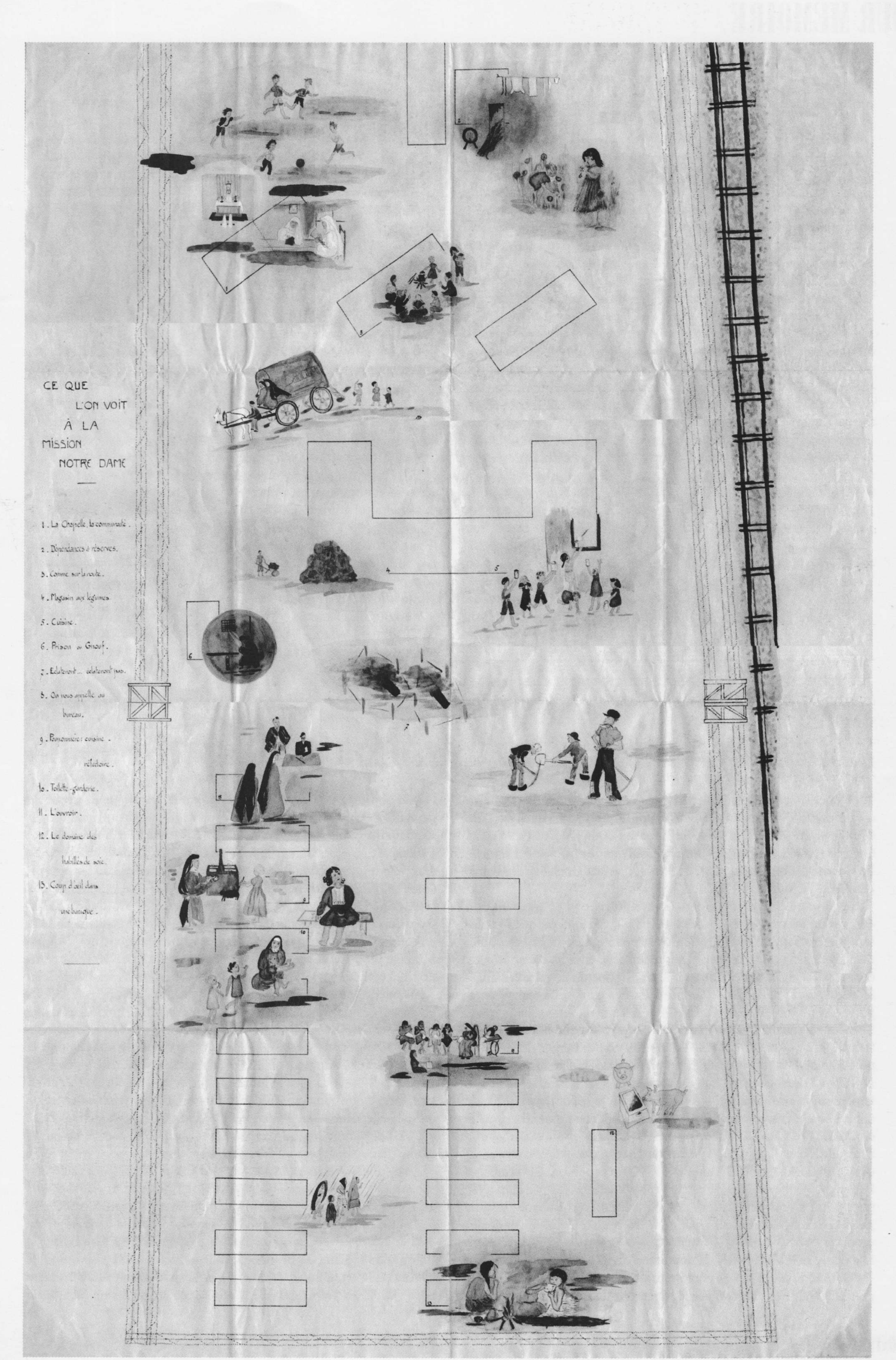
Au moment où arrivent les haricots, l'appétit de « Fifille » disparaît soudain. Non, elle se sent un peu malade... elle ne peut pas manger de haricots. *Si tu savais comme ils sont bons!* dit la sœur qui, pour l'encourager, en mange un devant elle... Alors Fifille, d'un geste généreux... lui tend l'assiette. *Tiens!* dit-elle, *mange-les!* ■

10. A fonctionné un temps dans le camp un atelier de fabrication de filets de camouflage pour l'ennemi.

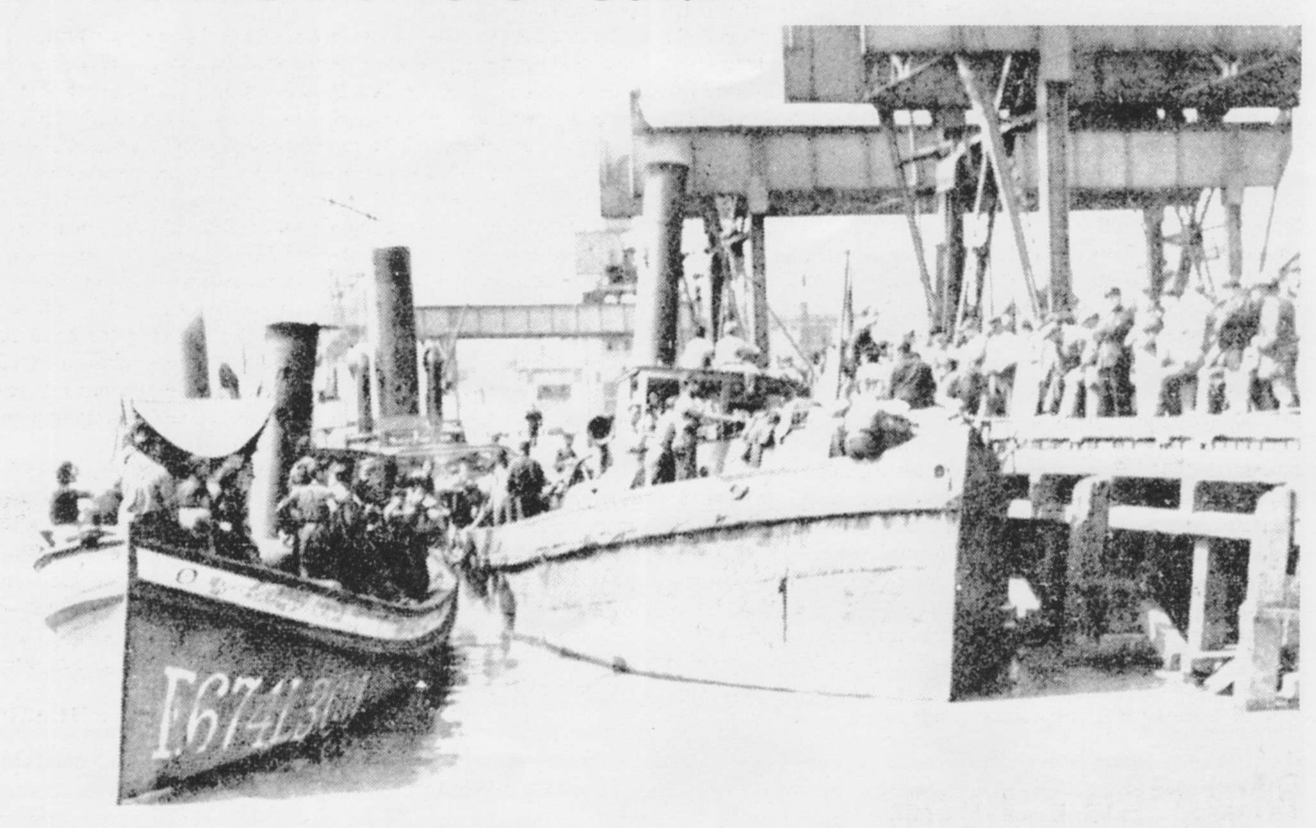
Bibliographie

Jacques Sigot, *Ces barbelés oubliés par l'histoire. Le camp de Montreuil-Bellay 1940-1945*, éditions Wallâda, 1994.
Kkrist Mirror, *Le Jollec, Chronique du camp de Montreuil-Bellay (1940-1944)*, préface de Serge Klarsfeld, présentation de Jacques Sigot, éditions de l'Anjou, 1994.

Page de droite : Plan illustré d'une partie du camp. Le camp était longé d'un côté par une route nationale, et de l'autre par une voie ferrée. Toutes deux reliaient Angers à Poitiers.


CE QUE
L'ON VOIT
À LA
MISSION
NOTRE DAME
1. La Chapelle, la communauté.
2. Dépendances & réserves.
3. Comme sur la route.
4. Magasin aux légumes.
5. Cuisine.
6. Prison ou Gnouf.
7. Éclateront... éclateront pas.
8. On nous appelle au bureau.
9. Pouponnière : cuisine - réfectoire.
10. Toilette-garderie.
11. L'ouvroir.
12. Le domaine des habillés de soie.
13. Coup d'œil dans une baraque.

La guerre civile espagnole : entre mémoire et oubli



Deux chalutiers espagnols chargés de réfugiés de Santander, accostés aux quais de Bordeaux. L'Illustration, *4 septembre 1937.*

À l'occasion du 70e anniversaire du déclenchement de la guerre civile espagnole et dans le cadre du cinquième festival du film espagnol de Marseille CineHorizontes 2006, le colloque « La Guerre civile espagnole : entre mémoire et oubli » s'est tenu le 18 octobre 2006 à Marseille, au siège du Conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Bartolomé Bennassar a débuté cette journée par l'intervention « Les réfugiés espagnols et leur mémoire », démontrant que le puissant mouvement de récupération de la mémoire de la guerre civile, mais également de la période de la république et de la dictature, que connaît l'Espagne ces dernières années, s'effectue de manière différente de part et d'autre des Pyrénées. En Espagne, cette récupération passe par un travail sur la répression, notamment autour de la question des fosses du franquisme ; en France, c'est sur la question de l'exil que se concentrent les recherches. Si l'exode de 1939 est le plus connu, il ne fut pas le seul. Un premier exil concernant quelques milliers de personnes eut lieu en 1936 du fait de partisans du soulèvement militaire fuyant les zones fidèles à la république. Il fut de courte durée, ces personnes retournant rapidement dans les régions contrôlées par les franquistes. En 1937, au fur et à mesure que la zone nord, c'est-à-dire le Pays Basque, Santander et les Asturies, fut occupée par les armées franquistes, 120 000 personnes quittèrent l'Espagne. Cet exil s'étala sur cinq mois et s'effectua par mer, avec pour point d'arrivée le littoral atlantique, du Pays Basque français jusqu'à Saint-Nazaire en passant par Bordeaux. Celui-ci fut également de courte durée, la plupart des combattants retournant en Espagne par la Catalogne, de nombreux civils rentrant chez eux. En 1938, l'occupation de l'Aragon entraîna l'exode d'environ 20 000 personnes. Si l'évacuation par la montagne fut difficile, l'accueil en France se fit dans d'assez bonnes conditions. Par contre, l'exode de janvier 1939, par son ampleur (un demi-million de personnes) et par sa soudaineté, fut catastrophique. L'effondrement du front ayant été plus rapide que prévu, la réception de cette déferlante humaine se fit dans une improvisation totale. Si la population civile fut assez rapidement évacuée vers des centres d'accueil, les soldats républicains restèrent de longs mois dans des camps (Argelès, Collioure, Saint-Cyprien, etc.). Les besoins en main-d'œuvre après l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale accélérèrent leur départ des camps. L'image des réfugiés espagnols se modifia du fait de leur intervention importante, et décisive dans le Sud-Ouest, dans les rangs de la Résistance. De *« racaille rouge »* pour la presse de droite en 1939, ils devinrent des précurseurs du combat antifasciste en 1945. Bartolomé Bennassar a insisté sur l'espoir déçu de la chute du régime franquiste en 1945, et sa consolidation du fait du soutien américain durant la guerre froide. À partir de 1956, les exilés purent retourner en Espagne et, même si les séjours étaient de courte durée, ils furent suffisants pour que ceux-ci constatent le gouffre existant entre ce qu'ils avaient laissé en 1939 et la réalité espagnole, vingt ans après. *« L'exil devient* [alors] *le territoire de la nostalgie »* et la transition démocratique imposera un pacte du silence.

C'est sur ces « années de silence » qu'Émile Temime est intervenu ensuite : *« C'est une longue période qui suit la fin de la guerre civile, une période de misère, qui touche évidemment l'Espagne de l'exil, mais qui, sous une forme différente recouvre aussi l'Espagne franquiste, à commencer, bien entendu, par les vaincus ».* Soulignant la volonté du régime de Franco d'extirper cette autre Espagne, les années de la république et de la guerre sont rejetées volontairement dans l'oubli. La préoccupation essentielle de la population est alors la

survie, les cartes d'alimentation ayant cours jusqu'en 1957. Les livres de Juan Marsé rendent bien compte de cette réalité. Revenant sur le sort des exilés, Émile Temime a évoqué la réalité particulièrement difficile vécue par les exilés, sur les plans matériel et moral.

Bernard Bessière a abordé ensuite « Les enjeux de la *"récupération"* de la mémoire du franquisme dans l'Espagne de Zapatero ». Le 25 juillet 2006, une loi rebaptisée par la presse « récupération de la mémoire » était votée. Celle-ci était l'aboutissement d'un long débat qui s'était développé dans l'opinion publique espagnole à l'occasion notamment de la question de la réouverture des fosses du franquisme. L'estimation du nombre d'Espagnols exécutés sommairement et encore ensevelis dans des fosses communes s'élève à 30 000. Débutées en 1996, les recherches et réouvertures de fosses se développent en 2000-2001. La volonté de savoir succède à ce qui fut appelé le *« pacte d'oubli »* de la *« transition démocratique »* (1976-1982), la classe politique décidant alors que l'urgence n'était pas à l'établissement d'un bilan de la dictature mais à la consolidation d'institutions démocratiques fragiles. Cette volonté de récupération de la mémoire n'est plus seulement un thème scientifique réservé aux historiens, mais a pris une dimension éthique, idéologique et affective par l'intervention de simples personnes, souvent des membres de la famille des exécutés. M. Bessière a également montré que cette loi s'inscrit dans un contexte politique de vives tensions sur ce sujet. La grande loi d'amnistie de 1977 n'a pas annulé les jugements de conseils de guerre franquistes, pas plus que la loi de 2006. M. Zapatero précisera qu'une telle mesure est interdite par la Constitution. De ce fait, les jugements des tribunaux d'exception sont toujours légaux, trente ans après la mort de Franco ! Le vote de la loi de 2006, bien qu'édulcorée, se fit dans un climat tendu. M. Bessière a souligné l'apparition d'un courant « révisionniste » composé de pseudo-historiens. Comme l'a signalé Jorge Semprun, ceux-ci développent la thèse que Franco a sauvé la démocratie par son coup d'État en prévenant une révolution bolchevique. Ces « historiens » sont très prolifiques – pas moins de six livres en deux ans pour l'un d'entre eux – et leur production connaît une diffusion inversement proportionnelle à l'intérêt, quasiment nul, de leurs ouvrages, une partie importante de l'Église catholique leur apportant son soutien et celui de ses réseaux d'influence.

Vicente Sanchez Biosco s'est penché sur le thème « La représentation de la guerre civile dans la vie publique des Espagnols : passion ou analyse ». Il a montré comment le cinéma a édifié un imaginaire historique. Le détournement du sens des images est illustré avec l'exemple d'un film réalisé par la CNT aux débuts de la guerre civile. Celui-ci montrait les cadavres de nonnes pour prouver les sévices exercés par l'Église dans les couvents. Les images habilement séparées de leurs commentaires par la propagande franquiste deviendront la preuve des profanations anticléricales des anarchistes, preuves censées être d'autant plus accablantes qu'elles sont tournées par les anarchistes eux-mêmes ! Cette situation n'est pas propre à l'Espagne et M. Sanchez Biosco a relevé que ces images ont été intégrées à un récent documentaire suisse portant sur la « dictature communiste » ! L'intervenant a souligné le changement du discours cinématographique sur la guerre civile avec la multiplication de films, téléfilms et documentaires, l'histoire étant accaparée par les médias.

L'heureuse initiative des organisateurs de ce colloque a permis une meilleure connaissance d'une page de l'histoire de l'Espagne, mais aussi ses répercussions dans la France des années 1940 et 1950. Les interventions des universitaires, le matin, et les témoignages de personnes ayant vécu ces événements l'après-midi, ont permis non seulement d'aborder la réalité de l'exil des républicains espagnols, mais aussi de montrer que nombre de questions qui ont divisé l'Espagne des années 1930 sont toujours en suspens soixante-dix ans plus tard.

Jean ESTRACH

Maurice Papon, ou de l'ignominie ordinaire au service de l'État

6 mai 1981 : *Le Canard Enchaîné* publie des documents signés de la main de Maurice Papon prouvant sa responsabilité, en tant que secrétaire général de la Préfecture de la Gironde, dans la déportation de 1 690 Juifs de Bordeaux à Drancy, destination finale Auschwitz, sous l'Occupation entre 1942 et 1944. Il est alors ministre du Budget dans le gouvernement de Raymond Barre (avec pour directeur de cabinet Jean-Louis Debré), après une carrière ininterrompue de près d'un demi-siècle dans l'appareil d'État sous l'égide successive des radicaux-socialistes, du Front populaire, du régime de Vichy, de la Libération gaulliste, des socialistes, du Front républicain, du gaullisme à nouveau (période pendant laquelle, en tant que préfet de police de Paris, il commettra son second crime d'État avec le massacre de centaines d'Algériens le soir du 17 octobre 1961 et dans les jours qui suivirent, crime toujours impuni) avant de se rallier en 1974 à Giscard d'Estaing sous la houlette de Jacques Chirac.

Inculpé le 19 janvier 1983 de crime contre l'humanité, il se présente libre, au bout de quinze ans d'instruction (véritable parcours d'obstacles pour les parties civiles sans l'opiniâtreté desquelles le procès n'aurait jamais eu lieu), devant la cour d'assises de Bordeaux qui le condamne le 2 avril 1998 à dix ans de réclusion criminelle pour complicité de crime contre l'humanité. Il faudra attendre le 22 octobre 1999 pour qu'il soit incarcéré, après une fuite rocambolesque en Suisse, et il sera remis en liberté moins de trois ans plus tard, le 18 septembre 2002, grâce à l'application de la loi Kouchner car *« le pronostic vital était engagé »*, mais il lui survivra plus de quatre ans puisqu'il meurt ce 17 février 2007 à l'âge de 96 ans !

Maurice Papon ne regrettait rien : *« Si c'était à refaire, je le referais ! »* s'est-il écrié à la fin de son procès. Car il ne faisait que son métier : son métier de fonctionnaire zélé, rouage administratif au service de l'État qui établit les listes de Juifs selon la législation en vigueur comme il le ferait pour n'importe quel « produit » figurant dans sa nomenclature de bureaucrate. C'est en cela que son histoire est exemplaire : il est le symbole de cinquante années d'histoire des mentalités françaises, de ces mensonges, oublis et autres arrangements biseautés pour éviter l'image que nous renvoie le miroir, celle du crime d'indifférence. Ne sommes-nous pas tous capables un jour, nous individus ordinaires comme Papon, d'obéir à l'inacceptable ?

Car c'est là que le bât blesse. Le crime contre l'humanité, ce n'est pas Auschwitz, c'est une chaîne qui commence avec l'exclusion de la vie civile et professionnelle et le fichage, se poursuit avec les arrestations et les séquestrations, qui vont déboucher sur la déportation et finir par le gazage. La division des tâches et des responsabilités étant poussée à l'infini, chacun peut feindre d'ignorer dans cette chaîne le rôle du maillon qui le précède et de celui qu'il précède. Papon a accompli son devoir de technicien, de spécialiste ; il fournit les moyens, la fin ne le regarde pas : au nom des ordres reçus, il ignore l'inhumanité des actes commis. Pour lui *« démissionner aurait été déserter ! »* NON : face à un régime d'exclusion, obéir c'est soutenir, et démissionner c'est résister. Tout individu doit conserver sa capacité de choix de dire non, car n'oublions jamais, comme le disait déjà Étienne de La Boétie en 1548, que *« le pouvoir ne s'impose que du seul consentement de ceux sur lesquels il s'exerce »*.

Jean-Jacques GANDINI
auteur de *Le Procès Papon*
Éd. Librio, 2 €

De Thiers à Mitterrand, les massacres de la République

« La restauration » de la splendeur de l'histoire officielle a trouvé, dans la défense de « l'empire colonial », un enjeu à sa taille, un enjeu digne de ses convictions idéologiques. L'édifice, somme toute assez fragile, de la propagande coloniale telle qu'elle s'exposait dans toute sa splendeur avant-guerre, arc-boutée qu'elle était sur sa bonne conscience et ses certitudes, s'était bel et bien lézardé, puis totalement effondré au fur et à mesure que la connaissance de la réalité coloniale avait remplacé la mystification et l'auto-justification. L'article 4 de la loi du 23 février 2005 portant sur *« les bienfaits de la colonisation »* avait donc pour but de restaurer la fonction idéologique de cette représentation. Dans ce contexte, il importait de reprendre en main le travail des historiens là où la propagande avait eu la faiblesse de l'abandonner. Car, si bienfaits il devait y avoir, ils auraient pour fonction de faire écran à une politique répressive dont la violence et la cruauté purent s'exprimer en toute impunité à Sétif en 1945. Ils servirent avant tout à justifier le pire. Au nom du « bien », au nom de la supériorité supposée de la civilisation occidentale, la logique de domination s'accompagna de la destruction des cultures locales et surtout d'un processus d'acculturation qui n'en finit pas, aujourd'hui encore, de provoquer ses effets désastreux. Mais la vigoureuse réaction des historiens, des associations antillaises et du gouvernement algérien contraignirent les autorités politiques françaises à faire machine arrière (sans rien céder sur le fond), cette affaire en dit long sur la volonté idéologique de construire un corpus de représentation qui permette de réduire la réalité à un ordre du discours clos sur lui-même.

Il me semble plus que jamais nécessaire d'y regarder de plus près, de déconstruire la structure historique et politique qui permit à l'économique de s'appuyer sur les forces étatiques comme l'armée, les appareils de coercition des consciences (l'Église) et plus généralement sur l'appareil d'État, d'imposer une image de l'ordre colonial comme le reflet d'un bienfait pour l'humanité.

L'armée française a ses mythes et sa triste réalité qui, de Galliffet à Massu en passant par Pétain, l'obligent à d'interminables et déchirantes révisions. Et régulièrement, elle remet le couvert révisionniste, justifiant ses crimes, en particulier en Algérie, au nom *« de la lutte contre le terrorisme »* qu'elle dut mener, dit-elle, contre les mouvements de *« libération nationale »*.

L'empire colonial français est, faut-il le rappeler, le fruit d'une politique de conquête qui, c'est le moins que l'on puisse dire, ne s'est guère embarrassée de scrupules et qui, par principe, ne comptait pas les morts civils, femmes et enfants. Dans sa logique, l'autre ne compte pas. Les armées de Napoléon III, inaugurant ainsi une solide tradition, vainquirent sans gloire des peuples faiblement armés et perdirent la guerre contre la Prusse en 1870. Dans la foulée, afin de célébrer la naissance de la République, les mêmes armées, libérées pour l'occasion par ceux qui les avaient capturées l'arme aux pieds par divisions entières, massacrèrent sans état d'âme et en masse les communards – entre 30 000 et 35 0000 morts, en réalité à 10 000 morts près on ignore le chiffre exact des exécutions sommaires. Carnage fondateur qui en annonçait bien d'autres. Cette même République donc, au sein de laquelle les généraux massacreurs feront une belle carrière politique (Mac-Mahon, Galliffet pour ne citer qu'eux), poursuivra la politique coloniale de l'Empire, puis se diluera assez naturellement dans le vichysme dont les deux piliers – le culte de l'obéissance et le racisme bon teint – n'étaient pas étrangers aux valeurs de la vie de garnison. Après un léger flottement et quelques petites hésitations, elle se rallie à De Gaulle. Et, pour fêter la victoire, défile avec les alliés victorieux. À peine remise de ses turpitudes, l'armée française renoue avec son destin. Dès le 8 mai 1945, les militaires français, réduits pendant la guerre à l'état de force auxiliaire des états-majors alliés, retourneront leurs armes contre « les indigènes » et, avec l'aide des colons organisés en milices, les massacres du Constantinois débuteront. Il y eut, selon les sources, entre 6000 et 40000 morts. Nettoyage et pacification sont, comme durant la répression de la Commune de Paris, synonymes de liquidations massives et expéditives. Punitions collectives et interrogatoires très musclés sont, bien entendu, déjà à l'ordre du jour. En 1946, le bombardement des populations civiles du port d'Haiphong causera la mort de 6000 personnes environ. Et en 1947, la féroce répression du soulèvement malgache fera pas moins de 89000 morts. Massacres, tortures, spoliation, déni du droit fondent donc une solide tradition qui, à côté de l'histoire officielle, de ses flonflons et de ses commémorations, va se perpétuer sans encombre jusqu'en 1962 en Algérie. L'institution militaire a mis un voile pudique sur la nature de ce qui aujourd'hui, tel un retour du refoulé, se mue en symptôme mortifère. Mais, et il faut le rappeler avec force, la République et ses représentants ont non seulement permis, encouragé, facilité et couvert des crimes abominables, mais ils ont aussi, une fois la commande exécutée, adopté l'attitude de Ponce Pilate. On pense naturellement à Maurice Papon, figure emblématique du fonctionnaire au service du pouvoir quelle que soit sa nature ; il dirigea, sans état d'âme, la sauvage répression de la manifestation algérienne du 17 octobre 1961 à Paris qui, selon les sources, fera entre 60 et 200 morts.

Les militaires furent des hommes de main zélés qui accomplirent leur mission avec un professionnalisme criminel, c'est entendu, mais n'oublions jamais qu'en France, des rues et des places portent aujourd'hui encore le nom des commanditaires de ces crimes. Le 17 octobre 1954, un certain François Mitterrand avait déclaré à propos de l'Algérie, en connaissance de cause et en se montrant peu regardant sur les moyens utilisés pour parvenir à ses fins : *« La présence française sera maintenue dans ce pays »*. On connaît la suite.

Jean-Luc DEBRY

La chronique médiatique de Jean-Jacques Ledos

PÉCHÉ DE VIEILLESSE ?

Le quotidien *Le Monde* revendiquait jadis une indépendance qui permettait au fondateur-éditorialiste, Hubert Beuve-Méry, d'exprimer son point de vue sur les événements importants, au risque de déplaire. Et il déplut. Le journal qui ne peut ignorer les difficultés de la presse écrite a modernisé sa présentation et rompu avec la tradition d'indépendance. La manière dont il a traité la période préélectorale, ces derniers temps, entretient un soupçon de manipulation. Certes, en termes de volumes, l'équilibre est respecté, mais on a observé à de nombreuses reprises que les faux pas de la candidate socialiste sont avantageusement mis en page. Un tel engagement éloignera peut-être plus qu'un dessinateur, dont la verve graphique tenait souvent lieu d'éditorial en première page.

ILLUSIONS PERDUES

Les pouvoirs, politique et économique, ont découvert, lors de l'irruption, au début des années 1920, l'instrument de communication de masse que constituait la radiodiffusion et, plus tard, la télévision. Ils n'ont plus cessé de les utiliser comme moyens de persuasion asservis à leurs besoins, campagnes de promotion, électorale ou commerciale. Quelques décennies d'usage, ou plutôt d'abus, de cette pratique ont eu pour conséquence, comme on le constate en ce début de XXIe siècle, d'éveiller la méfiance des lecteurs, auditeurs ou téléspectateurs. La différence observée entre les promesses, les sondages et la réalité a réveillé l'esprit critique des individus, citoyens autant que consommateurs. Les manipulateurs ont toujours tort de croire qu'ils s'adressent à des imbéciles. La propagande est organisée. La réaction de ses cibles est plus lente, mais le résultat final est encourageant. La méfiance est un bon point de départ pour la recherche de la vérité.

LA CULTURE, SUCCÈS POPULAIRE

Les programmateurs de la télévision relèguent aux heures où l'audience n'est plus comptabilisée les émissions dites « culturelles » que leur imposent leurs cahiers de charges. Les téléspectateurs seraient-ils assez stupides pour mépriser les valeurs du patrimoine, les œuvres d'art et la création ? Pour se convaincre du contraire, il suffit de voir les files d'attente à la porte des musées lorsque l'entrée est gratuite ou d'observer le succès de fréquentation de manifestations comme La folle journée de Nantes. Elle a été suivie par cent trente mille auditeurs en février dernier. On constate, ici encore, que la télévision est aujourd'hui exploitée à destination d'un public-masse qui ignore l'individu. Le mépris que témoignent les exploitants des chaînes de télévision à l'égard de leur public n'est peut-être que l'expression de la piètre opinion qu'ils ont de leur statut de marchand.

UN DIMANCHE ORDINAIRE

Le 11 février dernier, on a pu voir dans l'émission de M6, Zone interdite, un sujet consacré au « happy slapping » qui consiste, pour certains jeunes, à enregistrer au moyen d'un téléphone portable les délits, voire les crimes qu'ils commettent et ensuite à les montrer ou à les faire circuler sur le Net. C'est de la vraie téléréalité. Au hasard du zapping, on pouvait voir quelques minutes plus tard, sur Arte, dans la bande-annonce d'un film de David Lynch, *Blue Velvet*, des images dont la violence était de même nature que les précédentes, mais ce n'était que fiction. Un peu plus tard, M6 diffusait une émission consacrée à l'éloge de la télésurveillance au moyen de caméras installées dans l'espace public anglais et dont les images sont reprises et diffusées par certains programmes de télévision locale. C'est un spectacle dont la pertinence est validée par le nombre d'abonnés qui sont, par ailleurs, encouragés à devenir des auxiliaires de police, voire des délateurs sur la base du simple soupçon. Cette vision rappellera aux plus anciens l'époque de l'occupation allemande quand certains « bons français » signalaient à la police voire aux miliciens le comportement, qu'ils trouvaient bizarre, de leurs voisins. Faut-il y voir l'avenir de nos démocraties libérales ?

FIABILITÉ DES MÉDIAS

Les sondages – sont-ils fiables eux-mêmes ? – se suivent et confirment le peu de confiance que le public accorde aux médias. Faut-il rappeler que les grands médias sont, soit la propriété de quelques grands groupes industriels, soit contrôlés par un pouvoir majoritaire ? Il suffit de mentionner l'éviction récente d'un directeur de *Paris-Match*, fleuron du groupe Hachette-Filipacchi-Media, filiale du groupe Lagardère. En révélant l'infortune conjugale du ministre de l'Intérieur, le journaliste n'avait pourtant que l'intention de faire un de ces « coups » qui font vendre un périodique. À condition de ne pas déplaire à l'un des deux pouvoirs.

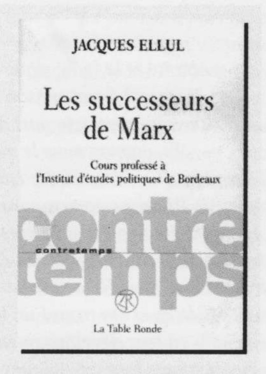
Jadis, le général de Gaulle tentait de contourner l'opposition de la presse écrite en s'appropriant l'unique chaîne de télévision : *« La télévision est à moi…»* rappelait-il au ministre de l'Information.

POLITIQUE-SPECTACLE

Les conférences de presse auxquelles le général de Gaulle invitait jadis les journalistes, dans le décor solennel et vieillot de la salle des fêtes du Palais de l'Élysée, ont créé la politique-spectacle. Bien que non-dépourvues d'une certaine mise en scène, elles relevaient de l'artisanat d'art, tant le talent rhétorique de la vedette s'imposait. Le spectacle est aujourd'hui un passage obligé, préparé par des études de marché, industriel en somme. On observe, dans ce domaine comme en d'autres, que les consommateurs sont de plus en plus méfiants. La séduction des images ne suffit plus à faire acheter tant le soupçon s'applique à la sincérité des promoteurs du produit.

LES SUCCESSEURS DE MARX

de Jacques Ellul
La Table Ronde, 2007, 21 €



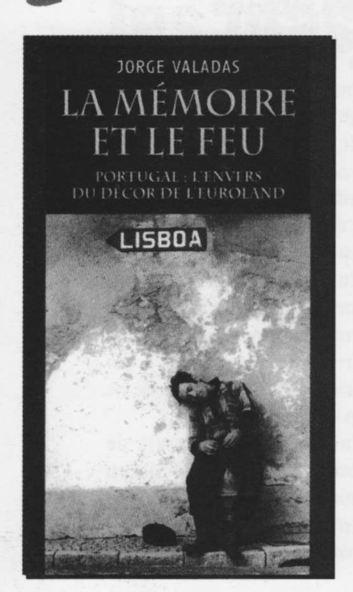
On a pu écrire que Marx aurait été oublié si la Révolution d'octobre n'avait popularisé ses idées. L'affirmation hâtive oublie que la pensée de l'auteur, avec Engels, du *Manifeste communiste* s'inscrit dans la continuité d'une réflexion philosophique née en Allemagne au début du XIXe siècle. Le marxisme naissant a été mis en débat aux congrès de Gotha (1875) et d'Erfurt (1891). Dès 1890, des socialistes comme Bernstein, Kautsky ou Lénine affichaient leur marxisme qui a également ensuite nourri la pensée socialiste de Jules Guesde, de Jean Jaurès et de Georges Sorel.

Jacques Ellul a été tenté, un temps, par le marxisme-léninisme d'après la Révolution d'octobre. Il s'en est éloigné, comme beaucoup d'intellectuels, lorsque le stalinisme a transformé les espoirs d'une nouvelle démocratie en cauchemar. Antifasciste et antilibéral, il a été attentif à la pensée personnaliste d'Emmanuel Mounier. Professeur à l'Institut d'études politiques de Bordeaux, il a fait bénéficier ses élèves, pendant près de trente ans, d'une expérience réévaluée avec le recul de l'historien.

Trois de ses anciens élèves, Michel Hourcade, Jean-Pierre Jézéquel et Gérard Paul, ont reconstitué avec une grande clarté l'essentiel de cet enseignement qui pourrait avantageusement enrichir la réflexion d'un socialisme ayant plus tendance à s'égarer qu'à reconsidérer ses fondements.

JJL

Bonnes feuilles



La mémoire et le feu
Portugal : l'envers du décor de l'Euroland
Jorge Valadas
Paris, L'insomniaque éditions, 2006, 128 p, 10 €

La mémoire et le feu *évoque l'évolution du Portugal à travers son histoire. Cette histoire est aussi une part de nous-même. Et, comme nous le montre l'auteur, il s'agit jusque dans ses désastres de l'un des symptômes de l'Europe contemporaine. Ce pays a toujours été une sorte de miroir dans lequel les utopies et les aspirations émancipatrices européennes, jusqu'à la révolution des œillets, se sont reflétées et ont trouvé un terreau naturel à leur développement. Les défaites de ces mouvements furent tragiques et sans retour. Puis, au sortir de « la nuit totalitaire », les ravages de la libéralisation économique ont abouti à la destruction de ce qui restait de tradition populaire. La « sahelisation » de ce pays soumis au diktat d'une Europe libérale n'en est qu'un des multiples effets. Les incendies qui chaque été le détruisent de façon dramatique n'ont pas que des causes naturelles. La destruction d'un mode de vie, accompagnée par des politiques sociales et économiques dévastatrices, en facilita la multiplication et démultiplia leurs conséquences tragiques.*

« Le 9 mars 1916, alors que la majorité de la population portugaise vivait dans des conditions misérables, les dirigeants de la jeune république portugaise, inquiets pour le sort des colonies d'Afrique, déclarent la guerre à l'Allemagne et se rangent aux côtés de l'alliance franco-britannique. Le sentiment anti-guerre était pourtant très fort dans le pays, où des émeutes éclataient régulièrement contre l'augmentation du prix des produits alimentaires. Tout en suivant le mouvement, les organisations syndicales, dirigées par des syndicalistes-révolutionnaires et où les anarcho-communistes avaient une forte présence, reconnaissaient que les émeutes de la faim étaient spontanées, le fait de femmes et de jeunes prolétaires en colère. Comme partout ailleurs en Europe, une partie des militants anarcho-communistes connus va s'aligner sur les positions de Kropotkine et autres, capitulant devant l'engagement belliciste et l'« union sacrée pour la défense de la civilisation ». Mais le gros des militants est resté opposé à la guerre. Des sabotages et des incendies désorganisent l'effort de guerre, des dépôts de vivres de l'armée sont pillés. Parmi ceux qui se sont courageusement levés contre la barbarie guerrière, il y avait le journal *A Aurora* [*L'Aurore*], dirigé par Neno Vasco et Aurélio Quintanilha. Irréductibles internationalistes, ils se firent arrêter par la police espagnole en Galice, alors qu'ils participaient à une réunion contre la guerre. Pris de panique, le gouvernement républicain interdit les syndicats.

De son côté, le tout puissant appareil de l'église catholique ne comptait pas rester paralysé devant la montée de la révolte populaire. L'occasion rêvée lui fut fournie par les événements du 13 mai 1917, lorsque des paysans misérables vivant dans une contrée isolée et arriérée du pays se trouvèrent impliqués dans des pratiques collectives de mysticisme, lesquelles avaient certainement plus à voir avec leur état de dénuement extrême qu'avec les consignes du Vatican... Récupérés par l'appareil de l'Église, ces événements locaux furent transformés en « le miracle de Fátima ». Mais, dans un délai si court, la Vierge ne pouvait pas faire de nouveaux miracles ; du 19 au 21 mai 1917, les émeutes de la faim s'étendirent à toute la région de Lisbonne, les commerces d'alimentation furent pillés. L'état de siège fut décrété, la troupe occupa la ville, tira sur la foule et occupa les sièges des syndicats ; on dénombra 29 morts, dont des femmes et des enfants – ce qui déclencha par réaction une énième grève générale. Ce fut une page glorieuse de l'histoire de l'armée portugaise dont le moral était au plus bas, alors que ses soldats mouraient dans la boue des tranchées des Flandres.

Deux ans plus tard, réfléchissant sur les conséquences de la Révolution russe et l'agitation sociale et politique au Portugal, Fernando Pessoa écrivait quelques lignes sur les capacités subversives de la classe prolétarienne. « *Entre le travailleur intellectuel, comme on l'appelle, et le travailleur manuel, il n'y a pas d'identité ni de ressemblance : il y a une profonde, une radicale opposition. Il y a sûrement moins de différence entre un ouvrier et un singe qu'entre un ouvrier et un homme cultivé. On ne peut pas éduquer le peuple, car il est peuple. Si on pouvait le convertir en individus, alors on pourrait l'éduquer, mais ce ne serait plus le peuple. La haine de la science, des lois naturelles, voilà ce qui caractérise la mentalité populaire. Le miracle, c'est ce que le peuple attend, ce que le peuple comprend. Que ce soit le fait de Notre Dame de Lourdes, de Fátima, ou de Lénine – la différence n'est que là. Le peuple est fondamentalement, radicalement, irrémédiablement réactionnaire.* » Le poète universaliste se révélait ici un piètre analyste politique et un vulgaire propagandiste de la pensée élitiste de l'époque, marquée par la peur des révolutions et des foules, dans la veine d'un Gustave Le Bon. Dans l'hypothèse de Pessoa, les masses ne pouvaient que rester asservies à des systèmes idéologiques de type religieux, parmi lesquels il classait le socialisme.

Attend-on toujours des miracles ? Celui de Lénine n'est plus crédible, celui de Fátima trop usé.

[...] Un siècle a passé. Attend-on toujours des miracles ? Celui de Lénine n'est plus crédible, celui de Fátima trop usé. Y a-t-il encore une attente, alors que la faim est toujours là ?

En 2005, 26 % de la population portugaise vivait dans une situation de pauvreté – un enfant sur six d'après l'UNICEF. Pendant que l'ancien Premier ministre socialiste Guterres se faisait prendre en photo dans les camps de réfugiés en Afrique, des queues se formaient tôt le matin dans les rues de Lisbonne, non loin de sa résidence chic, pour obtenir des rations alimentaires. Dans ces premières années du XXIe siècle, on évalue à plus de 200 000 le nombre de personnes qui survivent grâce au réseau national des banques alimentaires, créées par les institutions religieuses se substituant à un État défaillant. Effet pervers de l'augmentation de l'espérance de vie, le vieillissement de la population accompagne son appauvrissement : un quart des retraités survit avec 200 € par mois. Ainsi, ce qui pourrait être pris pour une amélioration des conditions de vie, en cache, de fait, l'aggravation. Parfois, les vieux se suicident ; désormais ils risquent aussi de brûler vivants dans les incendies de forêt ! »

« *Il règne un esprit de tumulte et de révolte sans pareil* », s'indignent ouvertement les magistrats de Nottingham en novembre 1811. « *Les maisons sont forcées par des hommes en armes, de nombreux métiers sont rompus, la vie des opposants menacée, des armes volées ; la paille est incendiée, les biens d'autrui sont détruits ; on prétend lever des contributions au nom de la charité quand elles sont en réalité extorquées par l'exercice de la terreur.* »

Sur une étendue de presque quarante kilomètres carrés qui va de Pentrich, Derbyshire, à Shepshed, Leicestershire, dans trente et un villages au moins et dans plusieurs quartiers de Nottingham, une bonne centaine de métiers sont attaqués la dernière semaine de novembre et au moins cent cinquante en décembre. Ces attaques touchent jusqu'à cinq mille personnes. On rapporte que dans le même temps, les luddites parcourent la campagne en sollicitant – ou, comme le disent les autorités, en extorquant – des aides aux habitants, qu'ils soient tricoteurs ou non. Sur une pancarte, accrochée sur la boutique d'un bonnetier de village, on peut lire :

« *Messieurs, Ned Ludd vous adresse ses compliments et espère que vous donnerez un petit quelque chose pour soutenir son armée, car il est passé maître dans l'art de briser les métiers odieux. Tout ira bien si vous vous conformez à cela ; dans le cas contraire, je viendrai personnellement vous trouver. Edward Ludd* »

La tactique semble avoir fonctionné : « *Ils ont terrorisé le pays,* note George Coldham, secrétaire de mairie de Nottingham, *ce qui a permis à leurs émissaires de collecter des sommes considérables auprès des fermiers, des ouvriers tricoteurs et dentelliers* ». William Felkin ajoute quant à lui que « *les fermes furent vidées de leurs provisions et de leur argent* » par des hommes qui déclaraient « *ne pas vouloir mourir de faim là où règne l'abondance* ».

Les raids nocturnes étaient conduits avec adresse et discrétion. À Basford, une nuit, vingt machines auraient été détruites « *à dix mètres du lieu où se trouvaient un magistrat et une escouade de dragons* », sans qu'aucune alarme ne fût donnée. Dans la ville de Nottingham, étroitement surveillée par des patrouilles, des sentinelles luddites furent postées devant chaque maison et chaque rue adjacentes et « *huit métiers de grande valeur furent détruits en huit minutes environ sans qu'on entendît rien depuis la rue* ». On dénote également un certain courage et un certain flegme chez les assaillants : William Felkin, un policier en mission spéciale à ce moment-là, rapporte qu'une nuit, à Nottingham, un luddite opérant seul pénétra subrepticement dans une maison, et alors qu'il était en train de briser un métier à l'étage, un certain nombre de policiers accoururent. Il fut contraint de s'engouffrer par une fenêtre donnant sur le toit et longeant les fenêtres, vit que le jardin en bas avait été récemment labouré, alors il sauta de la gouttière de cette maison à trois étages. Il traversa ensuite rapidement une cuisine où toute une famille était à table et s'enfuit. Quelques minutes plus tard, à New Radford, à un kilomètre de là, résonnaient les hourras d'une foule sympathisante.

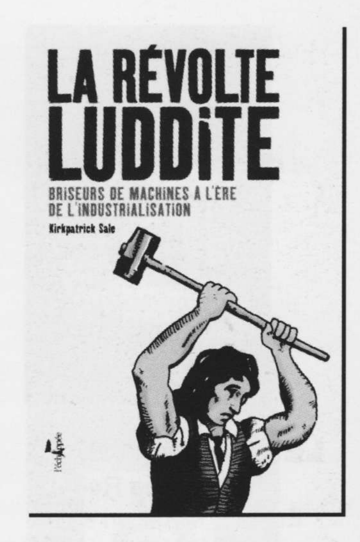
Là où l'adresse et le courage ne suffisaient pas, le nombre compensait. Un matin, tôt, un groupe de huit luddites pénétrait dans la maison d'un tisserand de Nottingham nommé Noble, fabricant d'une dentelle bon marché très médiocre. Ils postèrent quelqu'un pour surveiller son épouse et allèrent à l'étage détruire à l'épée quatre de ses machines, manquant de peu de couper au passage la tête du tisserand, lequel était encore assis à son ouvrage. Selon les *Annals of Nottingham* :

« *Les hurlements de sa femme qu'un coup de crosse sur la tête asséné par le bandit ne suffit pas à arrêter, firent accourir Noble à son aide, ainsi qu'un voisin parvenu à entrer par la porte de derrière. Ils s'emparèrent immédiatement de l'individu pour le désarmer, quand ce dernier, percevant le danger, cria de toutes ses forces* "Ned Ludd !", *sur quoi ses complices se ruèrent à son aide depuis le premier étage. Dans la mêlée qui suivit, l'un d'eux tira un coup de pistolet qui, heureusement, ne partit pas. Ensuite, la porte étant bloquée du dehors, les desperados en brisèrent les panneaux et forcèrent le passage parmi la foule assemblée devant la maison, menaçant de mort quiconque essaierait de les arrêter ou de les suivre ; aussi parvinrent-ils à s'enfuir.* »

À Basford, une nuit, vingt machines auraient été détruites « à dix mètres du lieu où se trouvaient un magistrat et une escouade de dragons ».

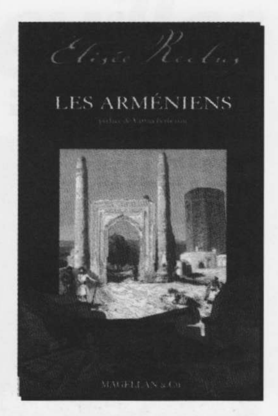
Les luddites de la région qui, chaque nuit, défiaient avec succès un establishment mobilisé, gagnèrent rapidement leur place dans les légendes des Midlands, de même que dans les annales du gouvernement. Cet éloge, qui compare les luddites à Robin des Bois et dont on ne connaît ni l'auteur ni la date, figure parmi les premières pièces des dossiers du ministère de l'Intérieur :

« *Cesse d'entonner ces vieilles rimes sur le vaillant Robin des Bois*
Je n'admire que peu ses exploits
Je chanterai les prouesses du général Ludd
À ce jour héros du comté de Nottingham
Le Brave Ludd ne pratiquait guère la violence
Mais devant l'ampleur de ses souffrances,
Il se leva finalement pour défendre ses droits
Et à cette longue tâche il s'attela
Ne le font ployer ni force ni menaces
La mort elle-même ne freine pas ses audaces
La présence des armées ne peut l'effrayer
Ni l'essor de sa gloire enrayer
Alors que se répandent les nouvelles de ses conquêtes
Comme ses ennemis craignent la défaite !
Son courage et sa constance leur glacent le sang
Ils redoutent son Bras Tout-Puissant ! »



La Révolte luddite
Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation
Kirkpatrick Sale
Paris, l'échappée, 2006, 342 p., 19 €

Si l'on met à part les pages superbes qu'y consacra Edward P. Thompson dans La Formation de la classe ouvrière anglaise *(trad. fr. 1988), ce livre constitue la meilleure synthèse disponible sur cette guerre* « aux machines préjudiciables à la communauté » *qui marqua la première révolution industrielle en Angleterre, de 1811 à 1813, et passa trop longtemps pour pertes et profits des débuts d'un mouvement ouvrier naissant et immature. L'auteur ne se contente pas d'une évocation vivante et documentée de cette guerre sociale de haute intensité, mais veut en tirer des enseignements pour la révolution industrielle de l'informatique que nous vivons depuis trente ans en vertu du principe selon lequel* « s'armer de la compréhension du passé, voilà peut-être le moyen de se révolter contre l'avenir ».

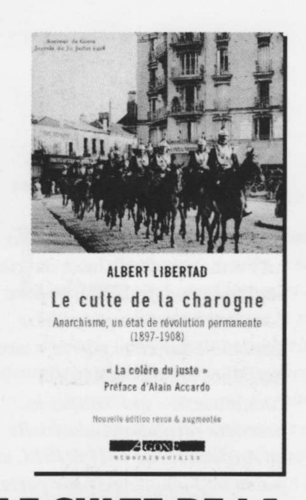


LES ARMÉNIENS
d'Élisée Reclus,
Éditions Magellan & Cie,
192 pages, 15 €

Sur les chemins du Caucase

Pour Élisée Reclus (1830-1905), la géographie est une science humaine au plein sens du terme. Elle consiste à étudier les hommes dans leur milieu naturel et culturel, mêlant avec bonheur dimension sociale, historique et bien sûr (géo)politique. Il s'agit bien d'une approche totale fondée sur l'observation intelligente. Son regard, au rythme de la marche, décrit des paysages grandioses et bouleversants dans un style élégant qui n'est pas sans évoquer les carnets de voyage à la mode de son siècle. Il traque au fil des sentiers escarpés, jusque dans les coins les plus reculés du Caucase, ce qu'il y a de singulier et d'universel dans les sociétés humaines qu'il observe. Voyageur infatigable, il le fait avec empathie, avec un souci du détail et une concision sans complaisance, d'où est exclu tout ethnocentrisme, et chose qui paraît incongrue aujourd'hui, sans une once de narcissisme. Cette étude minutieuse des liens complexes que des sociétés voisines tissent entre elles passe nécessairement par la compréhension de leurs représentations et de leurs croyances et par une description minutieuse de leur organisation sociale, donc une exigence de terrain qui, après avoir planté le décor, prend soin de ne rien négliger. Et si à cela, vous ajoutez un réel talent littéraire, vous avez entre les mains une œuvre hors du commun. Signalons pour mémoire que la revue *Hérodote* a consacré un numéro à Élisée Reclus (n° 117, deuxième trimestre 2005) dans lequel on trouvera de quoi nourrir et poursuivre la connaissance de l'homme et de son œuvre. Par ailleurs, on peut aussi lire l'article de Béatrice Gilbin, « Géographie et anarchie: Élisée Reclus » dans *Hérodote* (n° 2, 1976). Mais pour l'heure, la lecture des *Arméniens* comblera le lecteur. Une petite maison d'édition, Magellan & Cie, vient en effet de publier un extrait de la *Nouvelle géographie universelle* issu de « L'Asie russe » et « L'Asie antérieure ». Où l'on découvre aux confins des empires russe, ottoman et perse, une région qui était peuplée d'Arméniens, de Kurdes, de Géorgiens et de montagnards du Caucase, région où *« l'étranger est très bien accueilli quand il se présente en hôte».* Ces peuples qui vivent dans un climat rude sont soumis à la brutalité du colonialisme russe qui cherche à russifier les territoires conquis et aux ambitions totalitaires des sociétés islamiques qui cherchent à dominer idéologiquement, jusque dans l'intimité du sujet, les populations qu'elles soumettent de gré ou de force. *« Les haines religieuses contribuent à l'œuvre de destruction, du moins en Perse, car les trois quarts des Kurdes sont sunnites fervents, et les Iraniens, en qualité de chiites, croient bien faire en opprimant ou tuant les hérétiques. »* Une fois contrôlés militairement et économiquement, ils sont aussi soumis aux manœuvres des gouvernements de ces empires qui s'affrontent pour le contrôle de ces montagnes stratégiques, mais qui surtout cherchent à imposer un contrôle social et politique sur des peuples traditionnellement rebelles. Il est, de ce point de vue, particulièrement émouvant de découvrir l'Arménie turque. Car aujourd'hui, il n'en reste rien, pas une trace. Ce peuple fut, on le sait, éliminé deux fois, d'une part lors du génocide de 1915 puis, ensuite, dans la mémoire collective à cause de sa négation. Le génocide de la mémoire est sans doute le plus habile et certainement le plus moderne, en tout cas le plus réussi du XXe siècle. L'ouvrage se conclut par la description des Arméniens de Constantinople. En nous expliquant que cette « nation » s'administrait elle-même pour toutes ses affaires, l'auteur nous aide à mieux comprendre pourquoi elle fut éradiquée de la société turque. Car l'enjeu pour l'État étant le contrôle social et la réduction au silence de tous les espaces politiques qui échappent à son contrôle, il semble logique que le militarisme turc ait estimé, et estime toujours, que ces fidèles orthodoxes de la région devaient disparaître purement et simplement.

Jean-Luc DEBRY



LE CULTE DE LA CHAROGNE
ANARCHISME, UN ÉTAT DE RÉVOLUTION PERMANENTE (1897-1908)
d'Albert Libertad
Nouvelle édition revue et augmentée,
Marseille, Agone,
coll. Mémoires sociales,
2006, 512 p., 25 €

La manifestation faite homme

Par mesure de salubrité publique, certains écrits mériteraient une distribution gratuite aux populations, telle cette nouvelle édition des articles de Libertad parus dans la presse anarchiste de 1897 à 1908[1].

Né à Bordeaux en 1875 de parents inconnus, Albert Joseph devient, à Paris, sous le nom de plume de Libertad, un exemple de l'anarchisme le plus intransigeant. Accueilli dans les locaux du *Libertaire*, il collabore aussi à d'autres journaux : *Le Droit de vivre* ou *Le Journal du peuple*, le quotidien dreyfusard de Sébastien Faure. En 1902, il lance les « Causeries populaires » qui le rendent célèbre à Montmartre. Il ouvre une bibliothèque et participe à la fondation de la Ligue antimilitariste où il prône la désertion. Mais c'est dans les colonnes de *l'anarchie* que se retrouve la majeure partie de sa philosophie. Les intentions du journal se résument ainsi : *« Cette feuille désire être le point de contact entre ceux qui, à travers le monde, vivent en anarchistes, sous la seule autorité de l'expérience et du libre examen. »* Et aussi : *« On y luttera contre le socialisme et le christianisme, le syndicalisme et le militarisme, le capitalisme et le coopératisme. »* Sur ces différents sujets, la manipulation des haines entre pauvres ou entre nations, le terrorisme, le travail utile, la consommation, la *« grève des gestes inutiles »*, etc., sa force subversive reste intacte malgré le temps passé. Sans complaisance, il débusque les faux frères : *« Les chefs socialistes ne sont rien d'autre que des coquins et des imbéciles à l'éternelle conquête de l'assiette au beurre. Leur différence avec leurs concurrents c'est qu'ils y parviennent d'une autre façon. »* Iconoclaste, il ironise sur ceux qui, églises ou révolutionnaires, promettent le bonheur dans l'avenir. *« O le demain fatidique, le demain des paradis après la mort, le demain des retraites lors de la vieillesse ; le demain d'un monde nouveau après la révolution. Toujours demain. »* Dès 1906, dans l'article « Le syndicat ou la mort », il annonce aux ouvriers, séduits par la perspective d'améliorer leurs conditions d'exploitation et l'espoir moins avouable *« d'être demain le jouisseur et le patron »*, les effets à long terme du réformisme : *« Les syndicats disciplineront plus fortement qu'elles ne l'ont jamais été les armées du travail et les feront bon gré mal gré, de meilleures gardiennes encore du capital. »*

Militant abstentionniste, il fustige les résignés : *« Pourquoi te courbes-tu, obéis-tu, sers-tu ? Pourquoi es-tu toujours l'inférieur, l'humilié, l'offensé, le serviteur, l'esclave ? Parce que tu es l'électeur, celui qui accepte ce qui est ; celui qui par le bulletin sanctionne toutes ses misères, consacre toutes ses servitudes. »* S'il place le *« bétail électoral »* et syndical face à ses errements, sa rage a pour cible prioritaire les gouvernements et les institutions. *« La lutte n'est pas contre telle ou telle Bastille, contre tel ou tel maître, elle est contre "la" Bastille sous toutes ses formes, contre "le" maître sous toutes ses faces. »* L'intitulé de l'État, son niveau de répression, importe peu : *« La tyrannie la plus redoutable n'est pas*

celle qui prend figure d'arbitraire, c'est celle qui nous vient couverte du masque de la légalité. » De même son opposition à l'armée va au-delà d'un pacifisme superficiel : *« Ce ne sont pas surtout des soldats qu'on veut fabriquer, ce sont des électeurs, des ouvriers, des employés, des flics, ce qu'on veut faire de vous, ce sont des honnêtes et des obéissants. »*

Cette compréhension des conditionnements sociaux – *« tout le travail souterrain de la morale, de la philosophie, des usages qui font accepter comme un fait acquis et inviolable la répartition sociale de la richesse »* – rejoint les conclusions les plus avancées des sciences sociales. Avec le recul du siècle écoulé, Alain Accardo constate dans sa préface la lucidité de cette pensée en état de révolution permanente. Les militants révolutionnaires français qui éclairaient le monde des opprimés se sont transformés en une classe moyenne égoïste et corporatiste. Sa lâcheté verrouille le système avec plus d'efficacité que les despotes de l'Ancien Régime.

« La haine seule est procréatrice de vouloir » ; *« les anarchistes sont vaincus par l'ignorance et la passivité des autres, aussi travaillent-ils tous les jours à les instruire, à les révolter. »* La motivation et l'engagement des activistes du XIX[e] siècle se sont délités dans l'inertie d'un pays composé d'électeurs et de fonctionnaires. Pourtant l'éthique anarchiste de Libertad peut se vivre à toutes les époques et sous tous les régimes. Issue d'une liberté conquise *« contre les forces intérieures et contre les forces extérieures »*, elle s'incarne d'abord dans l'individu avant de se retourner en masse contre l'organisation sociale tout entière.

Rirette Maîtrejean, qui lui succéda avec Victor Serge à la rédaction de *l'anarchie*, écrivit de lui que *« c'était la manifestation faite homme, l'émeute latente »*. Mort jeune, Libertad reste plus vivant que bien des gens qui respirent en apportant leur consentement à l'inacceptable.

HF

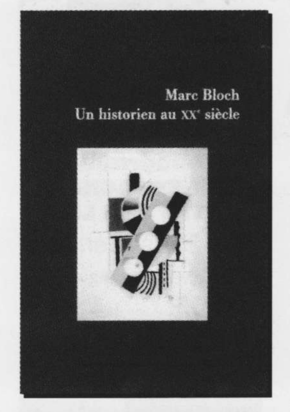
1. Elle est augmentée, notamment, de ses écrits antérieurs à la publication de *l'anarchie*, d'un glossaire des noms et journaux cités, et de commentaires d'un historien et d'un sociologue contemporains.

Préoccupations d'un historien

Considéré comme l'historien français du XX[e] siècle le plus étudié, Marc Bloch (1886-1944) a fait l'objet de nombreux travaux de vulgarisation pour qui veut se familiariser avec son œuvre. Le livre d'Ulrich Raulff, d'un accès plus difficile, cherche quant à lui à saisir *« les préoccupations profondes »* qui l'animent et *« font l'unité de sa pensée »* derrière la richesse et la diversité exceptionnelles de son apport à la connaissance historique.

Grâce à une approche non-conformiste de cette œuvre et des thèmes les plus rebattus des travaux sur l'école des Annales, l'auteur cherche à réunir dans une même vision l'historien et le chercheur, le combattant des deux guerres mondiales, le citoyen et le résistant. Comme l'écrit le préfacier de cet ouvrage, André Burguière, *« si le passé possède un droit sur nous, ce n'est ni d'être ressuscité, ni d'être plaint, ni d'être vengé, mais d'être compris le plus complètement possible »* avant d'insister sur la *« volonté de désenchanter les rapports sociaux en révélant leurs soubassements idéologiques »*. La véritable critique historique sera donc celle qui montrera que *« nos sociétés sont traversées de part en part et imprégnées au plus profond d'elles-mêmes par des rapports de pouvoir et par l'effort des hommes pour modifier ces rapports »*.

CJ



MARC BLOCH, UN HISTORIEN AU XX[E] SIÈCLE
d'Ulrich Raulff
Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, 374 p., 38 €

L'utopie, un idéal rafraîchissant

En ces temps moroses où la « société » tolère que des gens meurent encore de froid alors que d'autres se baladent repus et comblés, il est temps de revenir à l'utopie et de faire entrer dans les esprits un peu d'air frais de l'histoire de la pensée socialiste.

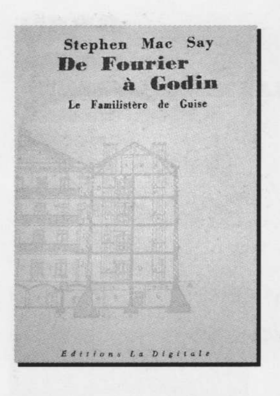
Les conquêtes de la Révolution française ont été essentiellement politiques et encore, pas pour tout le monde. Les penseurs pré-socialistes, Babeuf puis après lui Fourier, ont posé les fondements d'un autre monde possible face au début du capitalisme, qui, hier comme aujourd'hui, s'appuie sur l'antagonisme fondamental entre le capital et les « forces productives » (pour reprendre le jargon marxiste) ou pour simplifier, entre l'égoïsme des possédants et le bonheur universel. Fourier, piètre « agioteur » (i.e. économiste), ennemi de la violence politique de type Terreur ou Comité de Salut public, réfléchit à un mode universel de communauté : l'association, le phalanstère ou le familistère. Dans ce système, plusieurs familles unies par des liens économiques et moraux vivraient en commun dans des habitations contiguës en contribuant à la satisfaction de leurs besoins généraux et en se servant d'une organisation commune. De son vivant, il ne verra aucune réalisation d'après sa théorie, à l'exception de quelques vagues et éphémères projets. Après sa mort, ses « apôtres » diffusent ses œuvres et en 1842, un simple artisan serrurier, Jean-Baptiste-André Godin, découvre dans *Le Guetteur de Saint-Quentin* un article sur la théorie de Fourier. L'adhésion est immédiate : *« Pour la première fois, je trouvais la Pensée affirmant la Justice et les lois de son équilibre applicables à toutes les actions humaines »*. Il devient un ardent continuateur et propagandiste du fouriérisme : *« Je suis un phalanstérien… je le serai toujours… L'Idée phalanstérienne enfin résume toutes les aspirations les plus larges, les plus élevées et les plus généreuses de l'esprit humain »*.

Godin était déjà qualifié péjorativement de *« socialiste »* parce qu'il payait trop ses ouvriers. Sa recherche et son inventivité vont faire de lui un des plus grands innovateurs sociaux et le premier créateur pratique au milieu du XIX[e] d'un phalanstère, la Maison Godin.

Stephen Mac Say (1884-1972) était un anarchiste, pacifiste, inscrit au « carnet B » pendant la guerre de 1914-1918. En 1928, il publie une étude critique de la Société du Familistère de Guise, Colin & Cie, qui prend la suite de l'ancienne Maison Godin.

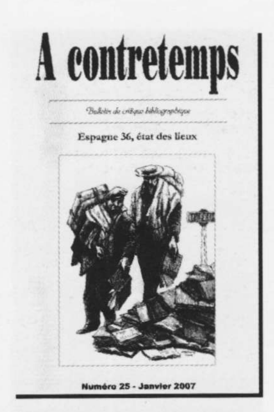
Au lecteur de se faire une idée ! Que reste-il de nos jours (je parle de 2007) de ce *« petit bonheur »* en butte à l'hostilité générale (du patronat, du gouvernement mais aussi du mouvement ouvrier « officiel » ou non) resté inégalé pendant plus de 150 ans ? Aujourd'hui, le site existe comme un banal lieu de consommation pour touristes vaguement nostalgiques de mai 68 et subventionné par tout le joli monde bien pensant (municipalité, conseil général et ministère). La page internet officielle proclame ainsi : *« L'usine Godin S.A. développe son propre "produit" touristique depuis le 1[er] février 2000 autour de son musée sur les productions historiques de l'entreprise : visite sur rendez-vous de l'usine et d'une collection importante de poêles. »* Sans commentaire !

Pierre-Henri ZAIDMAN

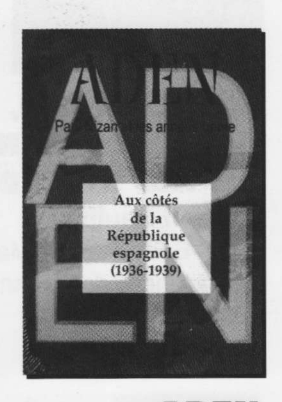


DE FOURIER À GODIN
LE FAMILISTÈRE DE GUISE
de Stephen Mac Say
Éditions La Digitale, 2005, 60 p., 9 €

La guerre d'Espagne en revues



À CONTRETEMPS
Bulletin de critique bibliographique
ESPAGNE 36, ÉTAT DES LIEUX
n° 25, janvier 2007
http://www.plusloin.org/ac/



ADEN
(PAUL NIZAN ET LES ANNÉES TRENTE)
« Intellectuels, écrivains et journalistes aux côtés de la République espagnole 1936-1939 »
n° 5, 2006, 560 p., 25 €
http://paul.nizan.free.fr/ADEN.htm

Deux revues offrent aux lecteurs désireux de parfaire leurs connaissances sur la guerre civile espagnole (1936-1939) un ensemble d'articles, de témoignages et de recensions qui constituent une source précieuse d'information et de réflexion. Chacune dans un style différent, *Aden* et *À contretemps* consacrent en effet leur dernière publication à cette *« révolution dévorée par la guerre »*. Dans la revue *Aden*, les lecteurs de *Gavroche* retrouveront des signatures qui leur sont familières. François Roux et Miguel Chueca contribuent en effet à nous éclairer sur le sujet et guident notre curiosité vers des lectures et des sources documentaires du plus grand intérêt. On recommandera en particulier l'article sur le POUM de Miguel Chueca. Mal connu, souvent victime des approximations de journalistes ignorants le qualifiant, à tort bien sûr, de trotskyste, le POUM, auquel Marcel Ollivier prêta sa plume et son talent, a joué un rôle de premier plan avant d'être éliminé sur ordre du Komintern. De son côté, la revue *À contretemps* nous rappelle d'ailleurs que *« les prisons républicaines contenaient plus d'antifascistes que de fascistes »*. Y est aussi évoquée l'entrée de la CNT au gouvernement, à travers le livre de César M. Lorenzo réédité aux Éditions libertaires, qui lors de sa première édition en 1969 suscita tant de polémiques *« dans le landerneau anarchiste »*. Lesquelles polémiques trouvent dans l'entretien avec José Peirats une sorte d'écho qui ouvre sur beaucoup d'interrogations. En parcourant cette documentation érudite, vient à l'esprit un texte publié dans une revue animée par Jean Chesnaux, *Les Cahiers du forum-histoire* (n° 3, 1976), dans lequel est citée la phrase d'un député royaliste au lendemain de la Commune de 1871 : *« La défaite d'une cause est plus souvent due à ses partisans qu'à ses adversaires »*. Pour conclure, on notera simplement que dans la revue *À contretemps*, José Fergo fait une critique élogieuse des *Fils de la nuit* de Gimenez, mais il met aussi en avant ses réserves – et, à ma connaissance, il est le seul à l'avoir fait de façon aussi publique et avec autant de tact – quant à la postface des Giménologues. Il est vrai qu'il s'en dégage une sorte de malaise que José Fergo pointe avec intelligence.

JLD

Dans une première partie de l'imposant numéro spécial sur la guerre d'Espagne de la revue d'études nizaniennes, différents intervenants évoquent les auteurs de plusieurs nationalités mobilisés en faveur des républicains. Georg Orwell, Arthur Koestler, John Dos Passos, partis combattre le fascisme par idéal socialiste ou communiste, découvrent en Espagne le totalitarisme stalinien et la duplicité des nations « démocratiques » : *« Il s'était établi depuis quelques années*, note Koestler dans *Un testament espagnol*, *une tradition selon laquelle les dictatures agissaient et les démocraties protestaient. C'était là une division du travail qui paraissait contenter tout le monde. »*

Concernée au premier titre, l'intelligentsia ibérique soutint en majorité la Deuxième République. Elle suscite l'émergence de talents dans toutes les couches de la société : *« Ton fusil / doit aussi se charger d'encre / contre la guerre civile »*. Ainsi, dans l'hebdomadaire *El Mono Azul*, créé par le poète Rafael Alberti et ses compagnons de la Alianza de intelectuales antifascistas, les écrits d'artistes expérimentés côtoient ceux d'ouvriers et de paysans débutants.

En France, la poésie pro-républicaine compte Jacques Prévert et le groupe de théâtre d'agit-prop Octobre, dès l'insurrection des Asturies en 1934 : *« En Espagne / dans les Asturies / c'est la Révolution / les mineurs rouges se battent et meurent / pour la terre / pour le pain / pour la liberté »*.

Les œuvres des photographes Gerda Taro et Robert Capa illustrent cet engagement de l'élite artistique bien au-delà de la défaite de 1939.

Aden s'intéresse aussi aux auteurs belges francophones : Mathieu Corman, Achille Chavée, Paul Nothomb. Comme leurs homologues français, Jules Supervielle, André Chamson, Claude Simon ou Saint-Exupéry, ils s'impliquent de façon militante ou humaniste dans le conflit. La deuxième partie, « Témoignages et textes retrouvés », s'oriente sur des points de vue libertaires plus déterminés. Ces analyses sans concession expliquent sans doute leur confidentialité. Jean Bernier, auteur de *La Percée* (1920, rééd. Agone, 2000) sur la guerre de 1914-1918, analyse dès décembre 1936 les tenants et les aboutissants internationaux de ces événements. Pour sauver l'Espagne et eux-mêmes du fascisme, il presse les révolutionnaires européens afin qu'ils se retournent contre leur propre bourgeoisie. Par défaut, il anticipe la suite exacte du processus : *« Sur la momie de Lénine et de la révolution d'octobre, sur le cadavre mort-né de la révolution espagnole, le banditisme impérialiste, dans le sang de millions d'ouvriers et de paysans triomphe une fois de plus du prolétariat international. »*

La dénonciation des exactions des agents soviétiques se retrouve dans le journal de voyage de Félicien Challaye, un pacifiste venu à la fin de juin 1937 à Barcelone pour y faire libérer les prisonniers politiques des *« fascistes moscoutaires »*, et dans la préface d'Alfred Rosmer pour le livre de Katia Landau, *Le stalinisme en Espagne*. Autre témoignage, les souvenirs d'Augustin Souchy qui voit son rêve de communisme libertaire devenir réalité dans de nombreuses zones agraires de la péninsule. De sa participation aux événements d'Espagne, il garde un regret : *« Et si nous avions gagné la guerre civile, alors le collectivisme espagnol serait aujourd'hui une troisième alternative entre le capitalisme privé d'une part et le capitalisme d'État de l'autre »*. Justement cela même que les impérialismes « démocratiques » ou totalitaires voulaient empêcher au prix d'une Deuxième Guerre mondiale.

Un chapitre sur les films d'époque tournés par Malraux, Ivens, Dieterle et d'importants comptes rendus (livres et films) complètent l'apport bibliographique de ce dossier sur la guerre d'Espagne.

La connaissance arme la révolte. De là vient la haine du fascisme envers la culture et le goût du capitalisme pour les analphabètes. Malgré l'échec annoncé de toute révolution radicale sur la durée, *« oui, pourquoi renoncerait-on à l'absolu au nom d'un réalisme qui n'est qu'une suite de démissions et d'oublis sur le chemin de la raison et de la vie ? »* (Jordi Bonnels)

HF

Vie, mort et résurrection d'un Congressiste

L'HOMME QUI VOULAIT CLASSER LE MONDE
PAUL OTLET ET LE MUNDANEUM
de Françoise Levie
Postface de Benoît Peeters, Les impressions nouvelles
354 p., 24 €

Le Belge Paul Otlet (1868-1944) rappelle immanquablement le protagoniste de la fameuse parabole de Borges, *Le Congrès*, où nous est exposée l'idée démesurée – et vouée à l'échec – d'un autodidacte désireux de *« créer une organisation rassemblant la planète entière »*. Otlet a lui aussi, dès sa plus tendre enfance, nourri une inextinguible volonté de rassembler : les livres avant tout, puis chaque trace, sous n'importe quelle forme, de savoir, dans le but supérieur d'aboutir à la concorde universelle.

Le personnage est attachant, mais extrêmement troublant. À lire cette première biographie que lui consacre Françoise Levie, on est en droit de se demander si l'on a affaire à un doux rêveur, un farfelu, un précurseur de génie, un dangereux maniaque ou un homme portant à bout de bras son idéal. Le tout à la fois, sans doute.

Initiateur du Répertoire bibliographique universel, Otlet s'inscrira d'abord dans la tradition du classement de Dewey pour proposer ensuite son propre système d'agencement des références, en branches, sous-branches et branchettes des plus détaillées. Au-delà du fichage forcené du moindre document, auquel il s'attela sans répit, se dessinent les plans, en perpétuelle expansion, de la création d'un Musée international, d'un Centre mondial, enfin d'une Cité qui s'appellerait le Mundaneum et tiendrait le triple rôle de réceptacle de la civilisation, de carrefour des sciences et de moyeu d'où rayonnerait la paix. L'ambition de réaliser ce projet se verra accélérée par la nouvelle de la mort de son fils sur le front de l'Yser en 1914, tragédie après laquelle Otlet promouvra avec acharnement un humanisme pacifiste qui ne lui attirera d'ailleurs pas que des sympathies...

Concrètement, les tonnes d'ouvrages, de revues, d'affiches et de bric-à-brac hétéroclite que recueillirent Otlet, son ami le socialiste Lafontaine et une poignée de fidèles collaborateurs, constituent indubitablement les archives les plus étonnantes et les plus malmenées de l'histoire humaine. En effet, cette bibliothèque hors-norme, rehaussée d'un inventaire comptant des millions (!) de bristols, en encombra plus d'un. À commencer par le Cinquantenaire, qui l'hébergea momentanément et qui en dérangeait régulièrement les collections, au dam de leur maître d'œuvre, à coups de « foires commerciales aux caoutchoucs ».

Dans le sillage de ses déménagements successifs, imposés par le gouvernement belge lui-même ou, pendant la guerre, par les autorités occupantes, le Mundaneum, « Juif errant » de papier, perdra irrémédiablement quantité de pièces. Certes, l'intérêt des ressources amoncelées par Otlet pourra paraître relatif, si l'on comprend qu'à ses yeux, tout écrit faisait sens pour révéler la culture à laquelle il appartenait. On n'est pas loin parfois des énumérations du « grand chosier » cher à Vialatte... Ce serait faire fi d'une démarche d'appréhension globale du réel qui, aussi affolante qu'elle semble, n'en recouvrait pas moins une part de noblesse et un dévouement certain à la cause de la Pensée.

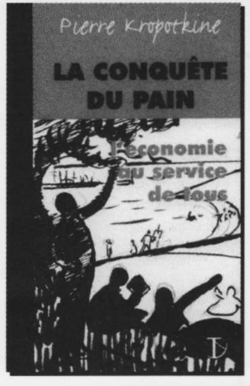
Levie fait en tout cas mouche, puisqu'il s'agit ici de partager son engouement pour cet esprit total. En défricheuse et déchiffreuse, elle nous guide à travers des kilomètres de rayonnages et, des caisses qu'elle a passé des mois à dépouiller et numéroter, exhume un à un les épisodes saillants d'une vie. Otlet – qui l'eût cru ? – gardait absolument tout, même ce qu'on lui conseillait avec insistance de détruire. C'est ainsi que l'on retrouve ses textes de jeunesse attestant qu'il fut prématurément atteint du virus classificatoire aigu. On surprend les dialogues qu'il a entretenus avec des architectes tels qu'Andersen ou encore Le Corbusier, afin d'édifier sa Cité rêvée. On apprend que le rationaliste, le positiviste, pouvait se doubler d'un caractère passionné, lorsqu'il tombe éperdument amoureux de celle qui deviendra sa deuxième épouse. On le voit, finalement, hagard, lancer des SOS aux grands de la Terre, démocrates ou dictateurs, pour préserver sa précieuse cargaison avant de sombrer avec son navire.

Nombreux aujourd'hui sont ceux qui considèrent Otlet comme un visionnaire, qui avait pressenti ce que serait Internet et l'importance cruciale que prendrait l'information, véhiculée par quelque technologie que ce soit, à l'ère contemporaine. Ce qui a d'ailleurs pu être sauvé du Mundaneum fait l'objet d'un musée, situé à Mons, qui possède une somme impressionnante de documents d'époque, notamment sur l'anarchisme et le féminisme.

Si des zones d'ombre subsistent, bien entendu, dans l'évocation de ce destin, c'est comme pour mieux titiller la curiosité du lecteur (on aimerait par exemple en savoir davantage sur les rapports d'Otlet avec la théosophie). Cette enquête, pionnière, est assurément un modèle du genre, menée avec autant de précision que de délicatesse. Car Levie, après avoir entrouvert plusieurs tiroirs, laisse à d'autres le soin de répondre à cette épineuse question : qui classera Paul Otlet ?

Frédéric SAENEN

Une économie au service de tous



LA CONQUÊTE DU PAIN
de Pierre Kropotkine
Paris, Éditions du Sextant, 2006, 288 p., 14,90 €

Publié pour la première fois en 1892, cet essai proclame la nécessité d'une société qui mette fin au règne de la marchandise et du capitalisme. Il insiste donc à juste titre sur le caractère historiquement daté d'un système économique venant après l'esclavage et le servage et s'appuyant sur une nouvelle forme de sujétion du plus grand nombre – le salariat –, avant de s'attacher aux formes et aux moyens de la nécessaire expropriation de la minorité qui accapare les richesses collectives. Décrivant les misères aberrantes que ce système engendre, il examine les différents domaines de la production afin qu'ils répondent au mieux aux besoins humains dès l'expropriation réussie, avant d'explorer ce que pourrait être un *« travail agréable »* et tous les domaines où pourrait s'épanouir le besoin de créativité des individus libérés des contraintes de la survie. Dans tous les cas, la réorganisation de la société doit se faire par la *« libre entente »* et le fédéralisme contre toutes les formes hiérarchiques, verticales et étatiques. Écrit simplement, ce bel ouvrage a le charme suranné des photographies aux couleurs sépia, mais conserve toute sa force de conviction pour promouvoir cette vieille idée neuve d'une économie enfin au service de tous.

CJ



ROBES NOIRES, ANNÉES SOMBRES
AVOCATS ET MAGISTRATS EN RÉSISTANCE PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE
de Liora Israel
Fayard Éditions, 2005, 548 p., 28 €

La justice sous la loi de l'Occupation

Réinscrivant la période de l'Occupation dans une socio-histoire des milieux judiciaires délaissée jusque-là, allant de l'entre-deux-guerres à la fin des années 40, le livre de Liora Israël – jeune agrégée de sciences économiques et sociales, maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales – éclaire d'un jour nouveau les relations entre droit et politique, en proposant une interprétation originale de l'engagement résistant grâce aux outils de la sociologie de l'action collective, basée sur un ample dépouillement d'archives publiques et privées, même s'il faut reconnaître que Paris, une fois n'est pas coutume, a été privilégié par rapport à la province. Ce livre est tellement riche et foisonnant que je renvoie le lecteur à sa découverte car en rendre compte de façon exhaustive nécessiterait une véritable étude plutôt qu'une simple note de lecture. Aussi me bornerai-je à aborder deux, trois problématiques qui sous-tendent l'ouvrage car au-delà des anecdotes et des exemples donnés de telle ou telle action menée, elles résonnent dans notre actualité.

Indiquons dès l'abord que si effectivement des dizaines d'avocats et de magistrats choisirent d'entrer dans l'illégalité et furent même pour certains à la tête de réseaux, s'il convient de rappeler les noms du juge Didier[1], le seul qui refusera de prêter serment au maréchal Pétain, du magistrat et compagnon de la Libération Alexandre Parodi, arrêté, torturé et retrouvé mort dans sa cellule à Fresnes en avril 1942, ou de l'avocat Léon-Maurice Nordmann, fusillé en février 1942, il n'empêche que la grande majorité, dans ces années Vichy que d'aucuns qualifient de *« parenthèse de l'Histoire »* alors qu'elles nous collent à la peau, resta attentiste... comme la grande majorité des Français. Car Vichy s'inscrit dans la continuité de la III[e] République, ainsi que le rappelle Gérard Noiriel dans *Les origines républicaines de Vichy*: *« Le dernier gouvernement Pétain du 17 juin 1940 est un exemple patent d'union nationale puisqu'il va des conservateurs aux socialistes de la SFIO, étape évidente vers la fin de la guerre, mais étape presque imperceptible vers la fin de la légalité républicaine. C'est par des petits* bonds[2] *de ce genre, et non par la conspiration, qu'une bonne partie des Français et de l'élite de la population est amenée à un monde politique nouveau et inattendu. »*

Pas si nouveau et inattendu que ça pour certains. En effet, les statuts des Juifs[3] et leur déclinaison via le numerus clausus imposé aux professions libérales n'ont guère troublé un barreau parisien traversé depuis de nombreuses années par l'antisémitisme et par la peur de la concurrence dans un contexte professionnel jugé incertain. L'extrait suivant des *Mémoires* de Jacques Charpentier, bâtonnier du Barreau de Paris pendant toute la période vichyste, avant de passer dans la clandestinité fin 1943, est édifiant: *« Dès 1940, une loi avait exclu les fils d'étrangers de la profession d'avocat. Depuis quelques années, cette mesure était vivement souhaitée par le Barreau de Paris. Si un pays qui souffre d'une crise de natalité est obligé de favoriser l'immigration, certaines professions, dont la nôtre, exigent un minimum d'assimilation. Avant la guerre nous avions été envahis par les naturalisés de fraîche date, presque tous d'origine orientale, dont le langage commenté par les petits journaux nous couvrait de ridicule, et qui apportaient dans la conduite de leurs litiges les procédés de leurs bazars. À cet égard, la politique de Vichy se rencontrait avec nos intérêts professionnels. »* Quant aux magistrats, toujours relativement à la mise en œuvre des lois antijuives, l'auteur indique qu'*« aucune pétition de magistrats en faveur de collègues sanctionnés ne figure dans les dossiers personnels »*... Le nouveau régime saura jouer avec la double habitude de *« loyalisme »* et de *« sens de la discipline d'État »* qui inspira la plupart d'entre eux, d'autant qu'il sembla leur donner, du moins au départ, une place d'autant plus importante qu'ils lui étaient nécessaires pour assurer la répression sous ses diverses formes.

C'est ainsi que le 9 novembre 1940, le procureur général de Paris écrivait au garde des Sceaux: *« On peut affirmer que dans leur ensemble, les magistrats ne méconnaissent pas la nécessité d'une répression sévère de la propagande communiste. »* À propos des communistes, ce n'est pas un hasard si une véritable résistance judiciaire commença à se mettre en place à partir de l'été 1941[4] avec la création du Front National des Juristes – dont l'élément moteur fut l'avocat communiste Marcel Willard – qui sut toutefois ratisser large au nom du « patriotisme », ce qui lui valut une grande audience.

Oui, la question centrale, dans le cadre de la tension entre « légalité » et « légitimité », reste: se soumettre ou se démettre? Et la réponse, telle que rapportée ici, montre qu'entre le noir et le blanc existèrent de nombreuses nuances de gris. En effet, si en apparence, en participant au fonctionnement d'un appareil judiciaire utilisé comme un appareil répressif, magistrats et avocats en ont soutenu la légitimité, en pratique certains ont su utiliser la marge de manœuvre, parfois importante, laissée par la procédure judiciaire, pour *« dissimuler des résistants en les gardant parfois plusieurs années en détention préventive ou en jouant sur les qualifications juridiques utilisées pour caractériser leurs actes »*. Toujours est-il qu'à la Libération les avocats en tant que corps constitué surent tirer leur épingle du jeu car leur épuration professionnelle, laissée à l'appréciation des conseils de l'ordre au niveau de chaque barreau, fut tardive et inégale, et en 1947 l'Ordre des avocats du Barreau de Paris obtint même la croix de guerre à titre collectif (!). Alors que l'épuration des magistrats, plus sévère, fut réalisée par une commission composée à parité de magistrats et de membres de la Résistance, même si elle fut marquée par un certain pragmatisme: à l'instar d'un Papon pour la haute fonction publique, la compétence fut sans surprise un critère non négligeable d'absolution. La révolution sociale souhaitée par d'aucuns, l'été 1944, étant restée mort-née, il fallut bien remettre en marche les institutions...

Jean-Jacques GANDINI

1. Anecdote liée au procès Papon (dont j'ai assuré la couverture: *Le procès Papon: histoire d'une ignominie ordinaire au service de l'État*, Librio, 1999, 2 €) devant la Cour d'Assises de la Gironde à partir d'octobre 1997: chaque année, l'École nationale de la magistrature, qui a son siège à Bordeaux, a pour coutume de choisir un parrain pour la nouvelle promotion de magistrats. Cette année-là, deux noms étaient en balance: Didier, le petit juge obscur, et Parodi, le grand magistrat reconnu. Signe des temps, la préférence alla au petit juge obscur.
2. C'est moi qui souligne.
3. Loi portant statut des Juifs du 3 octobre 1940 et Loi du 2 juin 1941, remplaçant la loi du 3 octobre 1940.
4. Le 22 juin 1941, Hitler déclenche l'opération Barberousse et envahit l'URSS à laquelle le liait jusque-là le Pacte germano-soviétique du 23 août 1939.

Un grand livre

Livre culte pour les passionnés d'histoire sociale, *La coutume ouvrière* de Maxime Leroy (1873-1957) est, à n'en pas douter, un très grand livre. Et il ne l'est pas seulement par son format mais aussi, et surtout, par l'extraordinaire masse de lectures sur laquelle il repose, qui en font une somme sans pareille sur un sujet en définitive assez peu exploré, le syndicalisme français d'avant la Grande Guerre, dont l'histoire a surtout retenu la fameuse « charte » d'Amiens, à la rédaction de laquelle on a voulu parfois associer le nom de Maxime Leroy[1].

Sa réputation étant bien loin d'égaler celle d'un Georges Sorel, il convient de dire quelques mots de la vie et de l'œuvre de M. Leroy[2], « compagnon de route » discret du syndicalisme français d'avant-guerre, lié à certains des animateurs les plus connus de la CGT de l'époque. Ces fréquentations, plutôt inhabituelles chez les diplômés des facultés de Droit, ne l'empêchèrent pas d'accomplir un parcours professionnel et académique des plus (bourgeoisement) honorables, qui, à partir d'un doctorat de droit obtenu à Nancy en 1898, le mena à l'École des sciences politiques puis à l'Académie des sciences politiques et morales, où il fut admis en 1954. Auteur étonnamment prolixe dans des domaines qui excédaient souvent sa spécialité d'origine, on lui doit même une série de livres dédiés à des figures philosophiques ou littéraires, entre autres Descartes, Fénelon ou Sainte-Beuve. Plus attendue, en revanche, sa collaboration à l'édition des œuvres complètes de Proudhon, qui fut – avec Saint-Simon – un de ses plus constants inspirateurs.

Représentant sui generis du socialisme juridique, son intérêt pour le mouvement syndical se manifesta très tôt par la publication de nombreux textes consacrés au droit des fonctionnaires à se syndiquer, qui accompagnèrent la campagne menée en ce sens par des syndicalistes de la fonction publique. Cet intérêt alla de pair avec l'attention portée au syndicalisme ouvrier, auquel il dédia dès les premières années du siècle une série d'articles qui furent autant d'essais préparatifs à son chef-d'œuvre paru en 1913 chez Giard et Brière.

Voulant marquer ce qui fait l'originalité de sa démarche, Leroy note que *La coutume ouvrière* n'est pas *« une histoire du mouvement ouvrier »* mais le travail d'un juriste qui aborderait un système juridique particulier, le *« droit ouvrier spontané, coutume libre sans caractère judiciaire »*. Il s'agit pour lui d'expliquer *« les statuts des associations ouvrières comme autant de lois »* puisque *« confronter les règles d'atelier, les règles de grève, les règles de la coopération entre ouvriers, c'est étudier un système juridique qui n'est que prolétarien »* en rompant là-dessus avec l'immense majorité de ses pairs qui ne reconnaissent pas *« le caractère juridique de ces règles parce qu'elles ne dépendent pas, même indirectement, de l'autorité publique »*. En conséquence, c'est sur la *« vie intérieure,* [la] *vie autonome juridique »* des syndicats que porte en priorité l'effort de Leroy, un terrain négligé par tous ceux qui, avant lui, n'ont retenu du mouvement syndicaliste que la *« doctrine, la valeur des syndicats, leur force de résistance, leur nombre, leurs défaites, leurs victoires »*.

Cependant, si l'ouvrage, fidèle en cela aux promesses de son auteur, brosse un tableau d'une énorme précision de tous les rouages de la « *machinerie* » syndicale, depuis sa cellule de base – le syndicat – jusqu'à son « sommet », la Confédération générale du travail, en passant par la formation des fédérations professionnelles et les bourses du travail, Leroy ne néglige jamais de mettre en perspective historique les thèmes qu'il aborde, comme l'atteste, par exemple, le chapitre inaugural du Livre I, significativement intitulé « Formation historique de l'obligation ouvrière d'adhérer à un syndicat ». Et il en va de même de la formation des syndicats, de l'idée de grève générale ou des relations entre le syndicalisme et les partis, un sujet traité exhaustivement dans « L'obligation syndicale à la neutralité politique », qui montre la continuité dans laquelle s'inscrit la déclaration d'indépendance de la « charte » d'Amiens.

Il accorde de même de longs et passionnants développements aux pratiques caractéristiques du syndicalisme révolutionnaire (l'action directe, le boycottage, le label, le sabotage) et à sa théorie de la grève, à sa doctrine antimilitariste et a-patriotique, et, enfin, à son inspiration fédéraliste dont Leroy signale (cf. Livre VIII) combien elle est redevable à l'héritage proudhonien et à celui de la faction anti-autoritaire de la Première Internationale.



LA COUTUME OUVRIÈRE
de Maxime Leroy
Éditions CNT-RP, Paris, 2007, 934 p. (fac-similé, en deux tomes), 40 €

Et s'il n'hésite pas à marquer les réserves que lui inspirent certaines des pratiques auxquelles pousse le syndicalisme révolutionnaire – le sabotage au premier chef, auquel il répugne autant que Sorel –, s'il défend, contre les principaux porte-parole de la CGT, l'idée d'une *politique* syndicaliste (*« dans un sens autre que le sens gouvernemental »*) ou s'il met en relief les contradictions qu'il croit apercevoir parfois entre la pratique et la doctrine syndicalistes, il avoue dans sa préface avoir écrit son livre *« avec sympathie pour le régime d'égalité et de liberté, basé sur le travail, que les syndicats préparent patiemment depuis la scission qui s'est produite entre producteurs et bénéficiaires de la production »*, un sentiment qui ne se démentira pas tout au long du livre.

Ce n'est pas là un des moindres mérites d'un ouvrage qui nous apparaît, près de cent ans après sa parution, comme un monument d'histoire sociale. Il était temps, certainement, qu'il soit mis à la disposition des lecteurs d'aujourd'hui.

Miguel CHUECA

1. Au passage : contrairement à ce que dit Daniel Lindenberg dans le n° 24 de la revue *Mil neuf cent*, le mot « charte » figure bel et bien dans *La coutume ouvrière*.
2. Sur le parcours de M. Leroy, on lira l'article « Maxime Leroy, la réforme par le syndicalisme » d'Alain Chatriot (*Mil neuf cent*, n° 24.).

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à *Gavroche* à partir du numéro 151

Un an (4 numéros) : 30 € – Étranger : 32 € (par avion)

Tarif spécial étudiant et chômeur : 20 € – Tarif de soutien : à partir de 35 €

Nom .... Prénom ....

Adresse ....

Code postal .... Ville ....

Adresser bulletin et titre de paiement à : Scoop Presse – Gavroche, BP 863, 27008 Evreux Cedex



L'amateur de livres

Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Nous remercions les lecteurs qui nous passent des commandes et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables... **Assurez-vous, toutefois, que les livres sont encore disponibles. Merci !**

OUVRAGES CONCERNANT L'HISTOIRE DE LA PRESSE :

- **Broglie (Gabriel de), Histoire politique de la Revue des deux mondes de 1829 à 1979.** Libr. Acad. Perrin, 1979, 381 p. . . . . 20 €
- **Collectif, La guerre sociale, un journal « contre » 1906-1911.** Les nuits rouges, 1999, 384 p. illustré. État neuf . . . . 20 €
- **Cuvillier (A.), Un journal d'ouvriers, « L'Atelier » 1840-1850.** Félix Alcan, 1914, xii,300 p., index rare . . . . 50 €
- **Faucier (Nicolas), La presse quotidienne, ceux qui la font, ceux qui l'inspirent.** Les Éditions syndicalistes, 1964, 345 p. illustré, 1re édition . . . . 22 €
- **Fleury (Alain), « La Croix » et l'Allemagne 1930-1940.** Cerf, 1986, 456 p. index, illustré. État neuf . . . . 35 €
- **Gabriel-Robinet (Louis), Journaux et journalistes hier et aujourd'hui.** Hachette, 1962, cartonnage éditeur, 256 p., état neuf . . . . . 15 €
- **Godechot (Jacques), La presse ouvrière 1819-1850.** Bibliothèque de la Révolution de 1848 1966 (T.23), broché sous jaquette illustrée, 312 p. . . . . 40 €
- **Gallois (Léonard), Histoire des journaux et des journalistes de la Révolution française (1789-1796).** Société de l'Industrie fraternelle, 1845, relié d.toile dos muet, Tome 1 seul avec portraits hors texte de Peltier, Rivarol, Marat et Hébert, 574 p. . . . . 50 €
- **Israël (Alexandre), La liberté de la presse hier et demain.** Hachette, 1936, 173 p. . . . . 15 €
- **Ledré (Charles), Histoire de la presse.** Fayard, 1958, 411 p. . . . . 20 €
- **Lepape (Pierre), La presse.** Denoel, 1972, 278 p., illustré . . . . 15 €
- **Levrault (Léon), Le journalisme.** Libr. Mellottée, collection : Les genres littéraires (s.d.), étude s'arrêtant volontairement à juillet 1881. 203 p. . . . . 18 €
- **Manevy (Raymond), La presse française de Renaudot à Rochefort.** Foret, 1958, exemplaire non coupé, 372 p., état neuf . . . . 17 €
- **Pellissier (Pierre), Émile de Girardin, prince de la presse.** Denoël, 1985, 420 p., état neuf . . . . 20 €
- **Raffalovitch (A.), « ... L'Abominable vénalité de la presse... » d'après les documents des Archives russes 1897-1917.** Librairie du travail, 1931, 450 p. . . . . 20 €
- **Weill (Georges), Le journal, origines, évolution et rôle de la presse périodique.** La renaissance du livre, collection : L'évolution de l'humanité, 450 p. ill. hors texte, bibliographie, index, bon état . . . . 18 €
- **Zévaès (Alexandre), Henri Rochefort le pamphlétaire.** France-Empire, 1946, 285 p. Bibliographie des œuvres . . . . 15 €

OUVRAGES DIVERS :

- **Birre (André), Une autre révolution pour se réconcilier avec la Terre.** *Le constat du saccage de la nature.* Delarge, 1976, 392 p. Bibliographie, envoi à Pierre Ferran. . . . . . 15 €
- **Bontemps (Charles-Auguste), L'anarchisme et le réel.** *Essai d'un rationalisme libertaire.* Les Cahiers francs, 1963, illustré de huit portraits par Aline Aurouet (Proudhon, Bakounine, Reclus, Kropotkine, Ferrer, Ryner, Faure, Russell. 189 p. (annoté), TBE . . . . 25 €
- **Bontemps (Ch.-Aug.), Le démocrate devant l'autorité.** Les Cahiers francs, 1949, 92 p. (annoté), TBE . . . . 20 €
- **Bontemps (Ch.-Aug.), L'Homme et la propriété.** Les Cahiers francs, 1959, 93 p., TBE . . . . 20 €
- **Bontemps (Ch.-Aug.), L'Homme et la liberté.** Les Cahiers francs, 1955, 206 p., TBE . . . . 20 €
- **(Collectif), Vingt ans de capitalisme d'État.** SPID, 1951, 302 p. 15 €
- **Drumont (Edouard), De l'or, de la boue, du sang Du Panama à l'anarchie.** *Cent dessins de Gaston Coindre, Frontispice (Séverine) de Léopold Stevens.* Flammarion, 1896, 335 p. . . . . 35 €
- **Hamp (Pierre), Vieille histoire, contes écrits dans le Nord.** NRF, 1921, 179 p. . . . . 20 €
- **Hervé (Pierre), Dieu et César sont-ils communistes ?** La Table ronde, 1956, 270 p. (annoté), envoi à Pierre Rimbert. . . . . 15 €
- **Maquan (H.), Insurrection de décembre 1851 dans le Var, Trois jours au pouvoir des insurgés.** Suivi de poèmes : *Pensées d'un Prisonnier*. Bernard, Draguignan, 1853, 378 p., envoi de l'auteur à M. Mercier, préfet du Var. Bel exemplaire, rare . . . . 40 €
- **Marchand (Max), Au cœur de la prison.** *Poèmes.* Fouque, Oran, 1957, 126 p. . . . . . 15 €
- **Martelli (Roger), Comprendre la nation.** Éditions Sociales, 1979, 199 p. . . . . 12 €
- **Marx (Karl), L'Expropriation originelle.** *Chapitre 24 et 25 du Capital.* Les nuits rouges, 2001, 118 p., neuf . . . . 8 €
- **Massé (Ludovic), Simon Roquère.** Amitié par le livre, 1969, exemplaire numéroté et signé sur gothic sous couverture rempliée, 277 p., neuf . . . . 25 €
- **Mercier (Louis), Présence du syndicalisme libertaire.** *Préface de Roger Hagnauer.* Union des syndicalistes s.d . (1960 ?), Plaquette de 78 p. . . . . 20 €
- **Meuwly (Olivier), Anarchisme et modernité.** L'Age d'homme, 1998, 223 p., bibliographie . . . . 22 €
- **Plaquevent (Jean), Léonard Constant 1880-1923.** Seuil, 1938, 222 p. . . . . 12 €
- **Prat (J.-G.), Les exploits du deux décembre.** *Récits sur la terreur de 1852 : Un bourgeois rebelle, Le dernier combattant, Un suspect sous le Second Empire.* Dentu 1889, vii, 245 p., très bon état . . . . 35 €
- **Privas (Xavier), La chanson sentimentale.** *Précédée d'une étude par Laurent Tailhade.* Messein, 1906, 16 p. plus 44 chansons avec partition non foliotées, état moyen, dos restauré, bon état . . . . 20 €
- **Rocker (Rudolf), Les Soviets trahis par les Bolchéviks.** *Suivi de Victor Serge : Le destin de Boris Pilniak et Réponse à Léon Trotsky.* Spartacus, série B N°53, 1973, très bon état . . . . 17 €

LIBRAIRIE FLOREAL
41, rue de la Harpe — 27000 EVREUX — Tél. 02.32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....

Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	4,00 €
	Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal Total	



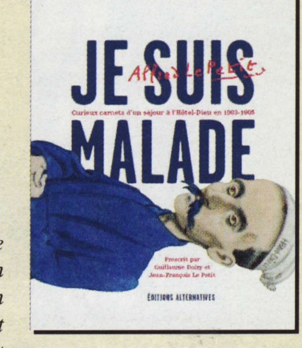


JE SUIS MALADE

CURIEUX CARNET D'UN SÉJOUR À L'HÔTEL-DIEU EN 1903-1905, ALFRED LE PETIT

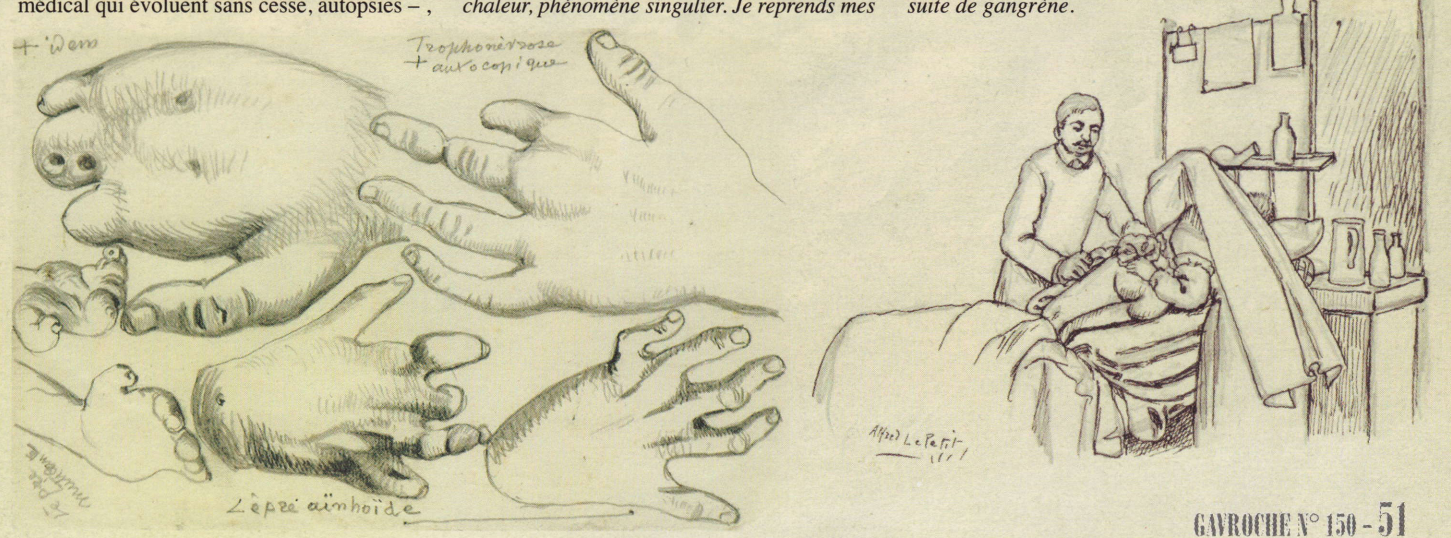
de Guillaume Doizy et Jean-François Le Petit

Éditions Alternatives, 144 p., 27 €



Je suis malade rassemble les « souvenirs d'hôpital » d'un personnage célèbre de la fin du XIXe siècle : le dessinateur, peintre, caricaturiste, journaliste, comique, chansonnier et photographe Alfred Le Petit (1841-1909).
Entre 1903 et 1905, il fait un séjour presque continu à l'Hôtel-Dieu de Paris dans le service du fameux professeur Dieulafoy (1839-1911), où il est soigné successivement pour diverses pathologies. Pendant ces longs mois de traitement, il rédige un journal et dessine abondamment, d'abord pour lui-même, puis pour le milieu médical.
Par ses écrits et ses dessins, graves ou drôles mais toujours émouvants, Alfred Le Petit nous fait entrer de plain-pied dans la vie d'un hôpital au début du XXe siècle, à une époque où ces établissements de soins sont en pleine mutation. Dans des salles où s'entassent des dizaines de malades, véritables « cours des miracles », Alfred Le Petit décrit avec minutie son quotidien, les autres malades, la richesse des sociabilités qui se nouent, les soignants – médecins et infirmières. Il s'intéresse également aux pathologies, mais aussi aux moyens mis en œuvre pour lutter contre la maladie – élaboration du diagnostic, laboratoire d'analyse, médication et matériel médical qui évoluent sans cesse, autopsies –, et raconte les peurs et les passions que suscitent les interventions chirurgicales.
Un témoignage de premier plan sur un passé si proche et si lointain à la fois, qui nous interroge sur l'évolution de notre rapport à la maladie, au corps, à la souffrance, et à la mort si familière alors pour le patient de l'hôpital.

Extrait : *7 septembre 1903*
Il est cinq heures du matin, je dors du sommeil du juste ; je me sens frappé sur l'épaule. On m'avertit : il faut aller au bain. Je m'habille toujours sans pantalon. L'un de mes pieds étant enflé, je ne puis mettre qu'une chaussure et me voilà obligé d'aller un pied chaussé et l'autre nu. Arrivé dans le corridor, on me dit : « Vous ne pouvez descendre comme ça. Il y a des escaliers en pierre à descendre, des sous-sols à traverser, vous attraperiez du mal. Il vous faudrait au moins des savates. » *Un garçon qui passe à ce moment veut bien courir m'en chercher une vieille paire dont le dernier locataire est mort la nuit précédente. J'arrive aux bains. Le garçon de cet établissement qui, paraît-il, est toujours en colère, nous reçoit comme des chiens dans un jeu de quilles ; cependant je prends mon bain. Étendu dans la baignoire, je somnole sous l'influence de la chaleur, phénomène singulier. Je reprends mes esprits en sentant que certaines parties de mon corps deviennent d'un froid de glace pendant que les autres restent chaudes. Je veux m'obstiner à fermer les yeux, mais le froid s'accentuant de plus en plus devient insupportable. Seulement alors, je vois ma baignoire presque vide. J'hésite à appeler le garçon qui au lieu d'eau ne manquera pas de déverser sa bile sur moi. Je l'appelle cependant, mais il est absent. Il revient peu de temps après pour me donner une alèse chaude et voyant la baignoire presque vide, il me demande d'un ton peu parlementaire ce que j'ai fait de l'eau.*
« Croyez bien que je ne l'ai ni bue ni mise dans ma poche. » *Mon bain pris, je m'empresse d'aller me recoucher. Je sens un engourdissement douloureux de mon pied causé par la marche. Bah ! Je me dis qu'il faut être philosophe et voir toujours plus malheureux que soi. Je n'ai pas à regarder bien loin : à proximité de mon lit, je vois deux malades : l'un, peintre en bâtiment, se tord en proie à d'atroces coliques de plomb en poussant des cris lamentables ; l'autre, facteur (ô ironie du sort), vient de se voir opérer d'un pied par suite de gangrène.*




REPUBLIQUE
FRANÇAISE